

Finismonde

**Joan D. Vinge - Cycle de
Tiamat - 2**

VISIT...

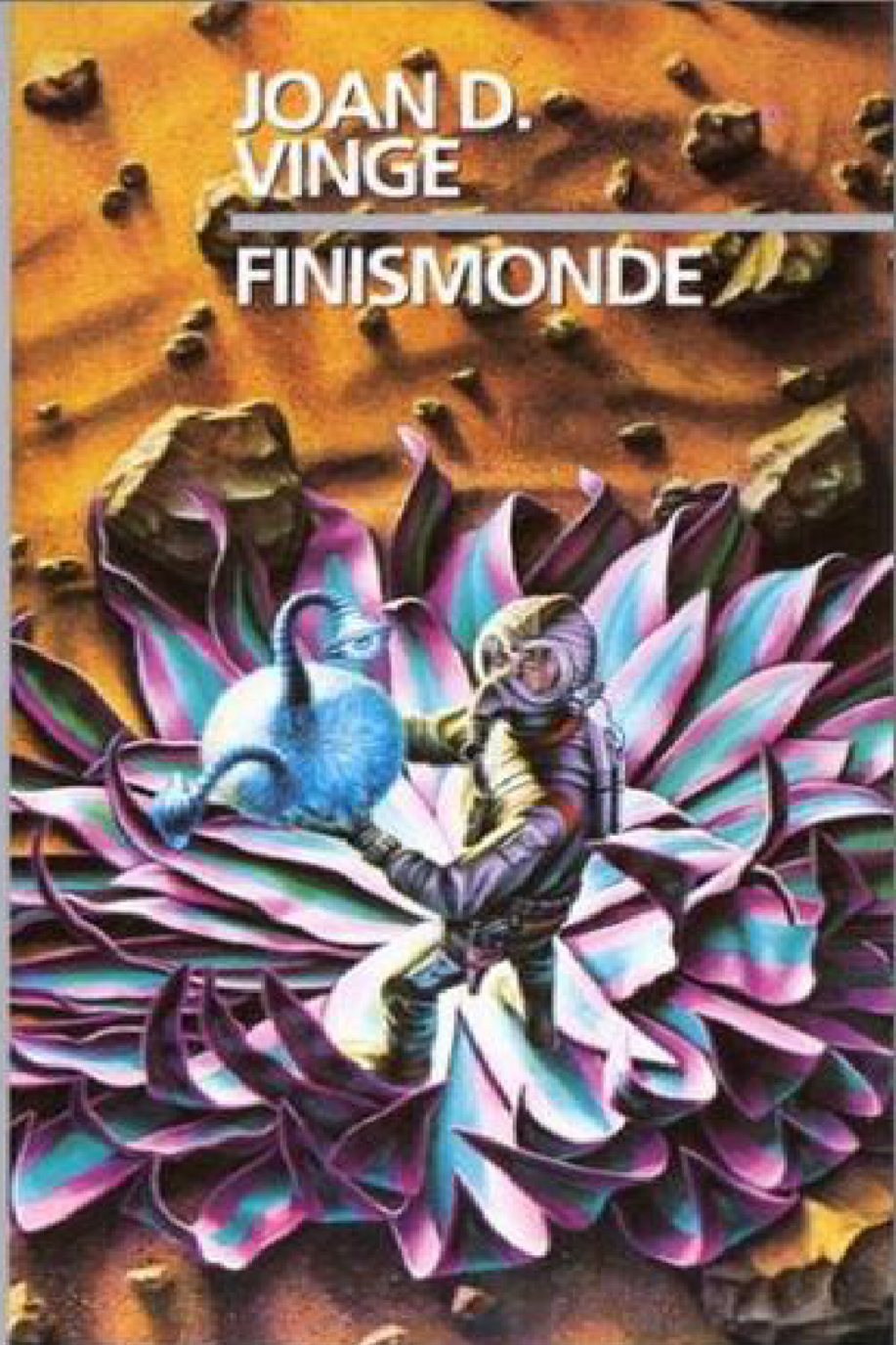
LANZAROTE
Caliente.COM



S-F

JOAN D.
VINGE

FINISMONDE



JOAN D. VINGE

Finismonde

Traduit de l'américain par Gérard Lebec



Ce roman a paru sous le titre original :
WORLD'S END

© 1985 Joan D. Vinge
A Bluejay International Edition

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1986

*L'esprit d'un homme est capable de tout, parce que tout est en lui, le passé
comme le futur.*

Joseph CONRAD, *Le Cœur des ténèbres*

*De lui, rien n'a péri
Mais tout a pris forme marine,
Étrange et riche forme.*

William SHAKESPEARE, *La Tempête*.

— Dois-je vous amener les prisonniers, Inspecteur ? lui demanda la voix dans l'interphone. (Puis, n'obtenant pas de réponse, elle se fit insistante :) Inspecteur Gundhalinu ?

Gundhalinu finit par se détourner de la haute fenêtre, du spectacle de Seuil noyé dans la brume et des fioritures baroques dessinées sur les vitres par le ruissellement de la pluie. Il avait eu le regard fixé sur le Panthéon dont les multiples coupoles de céramique azur et or, visibles de son bureau, disparaissaient pourtant à demi derrière le jaillissement plus gracieux d'édifices récents. Il tira de sa poche une montre ancienne et y jeta un œil absent ; son attention se concentrait en réalité sur l'objet lui-même, sur la sensation familière et sécurisante de tourner et de retourner cette montre dans sa main. Un soupir lui échappa. Il se faisait tard... pas assez tard cependant pour qu'il pût remettre à un autre jour ce qu'il lui restait à faire.

D'ailleurs, il ne disposerait pas d'un jour de plus. Au Panthéon où la foule se rassemblait déjà – une foule venue de tout Numéro Quatre pour le voir –, les cérémonies commenceraient aujourd'hui même au coucher du soleil pour se prolonger sur une bonne partie du lendemain, perspective qui le fit grimacer d'autant qu'à l'avenir bien d'autres cérémonies similaires surgiraient sur sa route, cours d'eau tumultueux qu'il lui faudrait franchir pour atteindre le but qu'il s'était donné.

Aussi longtemps que possible, il avait tiré prétexte de sa blessure et de son extrême faiblesse pour se soustraire à la vénération publique et à l'ineptie des honneurs. Mais cette intimité péniblement préservée de sa convalescence, il l'avait consacrée à un obsessionnel travail de mise en ordre dans ce qui lui restait de sa vie privée avant de devenir à jamais la propriété de tous. Il savait ce qu'il verrait s'il venait à se croiser dans un miroir et ne s'en était pas approché depuis sa sortie de l'hôpital. Pourtant, trop récemment, il avait enduré de pires épreuves que celle de contempler sa propre image et n'en aurait certainement ressenti nulle gêne, nulle entrave. Pas un seul instant il n'avait eu le loisir de se pencher sur sa faiblesse, sur sa souffrance ou sur ses doutes... et plus jamais il ne disposerait du temps nécessaire pour le

faire.

Il se retourna vers son bureau et sa main se tendit enfin vers l'interphone, puis hésita tandis que s'écoulaient d'autres secondes. La sentence qu'il était sur le point de prononcer avait beau n'être qu'une formalité, une décision prise plusieurs semaines auparavant sur ce qui aurait dû être fait depuis des années... il éprouvait cependant le besoin de gagner du temps.

Il effleura la touche de l'interphone.

— Ossidge, j'en suis encore à revoir la déposition des témoins. Quand je serai prêt, je vous le ferai savoir.

— D'accord, Inspecteur.

On n'aurait pu déceler nulle émotion dans cette voix désincarnée, bien que le sergent, depuis plus d'une heure, fût en train d'attendre dans l'aile des détenus. Ossidge était un type flegmatique, une armoire à glace impassible qui ne se posait jamais la moindre question. Gundhalinu tenta d'imaginer ce que son adjoint pourrait faire de Finismonde ou ce que Finismonde ferait de lui. L'irrésistible force en présence de l'inamovible. En fait, il ne pouvait se figurer Ossidge envisageant seulement de faire le voyage, de commettre l'Erreur Monumentale...

Il se laissa choir dans la séduisante et moelleuse épaisseur du fauteuil qui se reforma autour de lui. « Rien qu'un moment. »

... Et rien qu'un moment, l'adrénaline ne se déversant plus dans ses veines, il se sentit vulnérable. S'il avait seulement pu fermer les yeux, vider son esprit, méditer, disposer d'un instant de paix avant... Rageur, il s'extirpa de son siège et tressaillit lorsque ce mouvement brusque réveilla dans son flanc la douleur de sa blessure incomplètement guérie. Encore une fois, comme il n'avait cessé de le faire durant ce dernier mois, il chassa la souffrance de son esprit.

Ce temps lui était nécessaire, cette dernière heure dérobée qu'il pourrait consacrer à l'essentiel. Tant de choses avaient changé dans son existence, tant de choses étaient encore sur le point de changer... Il avait besoin de temps pour se remémorer l'homme qu'il était.

Il effleura sa ceinture et pressa le minuscule bouton actionnant l'enregistreur encastré dans la boucle. Lorsqu'il avait tenu le journal, le branchement direct de l'appareil sur son psychisme lui avait permis de noter les moindres digressions de ses pensées tout en les gardant secrètes. Cette fois, il le laissa branché sur PAROLE et prêta l'oreille à la reconstitution synthétique de sa propre voix, aux intonations familières et cependant soumises à une distorsion suffisante pour lui donner une impression impersonnelle.

— Aujourd'hui, je suis arrivé à Finismonde, commença la voix.

Il retourna jusqu'à la fenêtre et fronça les sourcils devant les sillons que traçait la pluie sur le carreau. « Toujours la pluie. Cessera-

t-elle jamais ? » Question dont il connaissait la réponse. « Non, pas plus que le temps. » Il s'assit sur le rebord de la fenêtre, le front posé contre la vitre, et s'y figea dans l'extrême lassitude de son corps et de son esprit. Sous son regard, le présent fut occulté par la condensation de son haleine et, dans son dos, il sentit la pièce vide se peupler de fantômes.

Jour 1

Aujourd'hui, je suis arrivé à Finismonde. J'ai toujours peine à me concevoir en train de penser une telle phrase mais j'ai pris la décision de fournir un compte rendu aussi exhaustif que possible de mon expérience ici. Les notes d'un observateur raisonnablement objectif ne peuvent qu'ajouter à la connaissance d'un lieu sur lequel circulent tant de rumeurs pour le moins délirantes. Et s'il doit m'arriver quelque chose... mais qu'importe...

Le trajet par navette depuis Seuil s'est effectué dans une absence d'incidents confinant à l'ennui mortel. J'aurais presque pu me croire en croisière sur un monde exotique si le nombre des passagers sur ce vol ne s'était pas limité à trois et si mes deux compagnons n'avaient pas eu l'air aussi consterné de retourner chez eux. Je me suis abstenu de leur adresser la parole et ils m'ont rendu cette politesse. Nous sommes presque toujours restés au-dessus des nuages et je n'ai rien vu des terres que nous survolions de très haut. En fait, ma sensation n'aurait pas été différente si, au lieu de couvrir une distance égale à la demi-circonférence d'une planète, nous avions décrit, deux heures durant, de larges cercles au-dessus de Seuil.

À l'atterrissage, j'ai découvert une aérogare en tout point identique à la demi-douzaine d'édifices similaires qu'il m'avait été donné de voir sur Quatre ; un nouveau chef-d'œuvre de cette architecture stéréotypée qui passe pour moderne sur ce monde. Quel que soit son point d'implantation, fût-il le fin fond de la planète, l'Administration Portuaire Centrale use aveuglément des mêmes normes pour gérer ses droits d'exploitation.

Et ce n'est qu'en franchissant l'invisible barrière de contrôle et de climatisation qui séparait le terminus aérien du monde extérieur réel que j'ai pris conscience d'avoir fait le voyage jusqu'à Finismonde... et d'avoir commis l'Erreur Monumentale.

La chaleur était suffocante au point que, dans cet air chargé d'étranges senteurs humides, on éprouvait une nette difficulté à respirer. J'ai lâché les sacs contenant les quelques affaires que j'avais jugé bon d'emporter et je me suis mis en quête d'un moyen de transport. S'il en existait un, fût-ce même un véhicule terrestre, il n'était pas en service. Mes deux compagnons de voyage autochtones m'ont dépassé sans mot dire et se sont éloignés sur une piste cendreuse. Dans les lointains, j'ai cru distinguer des bâtisses et j'ai présumé qu'il s'agissait d'une ville. De toute part, une jungle

d'apparence insalubre cernait l'aéroport et l'unique route qui en sortait. Sur les bas-côtés de cette dernière, de noires balafres marquaient les endroits où l'exubérante végétation avait été repoussée par brûlis. Je me suis débarrassé de ma veste, j'ai repris mes bagages et je me suis engagé sur la piste.

Je ne me suis arrêté de marcher qu'en arrivant devant un large porche à l'entrée de la ville.

BIENVENUE À FINISMONDE

avait écrit quelqu'un sur le mur cloqué en prenant soin d'encadrer son graffiti de sceaux officiels mais en y ajoutant :

LE TROU DU CUL DE L'HÉGÉMONIE

J'ai reçu ces mots comme une gifle en travers du visage, une grossière injure qui m'eût été personnellement adressée. J'ai continué de fixer l'inscription jusqu'au moment où la crispation de mes mâchoires a fini par devenir douloureuse et par me faire prendre conscience qu'ici je n'étais plus le même homme. « Ça ne te regarde pas », me suis-je dit.

J'ai jeté un coup d'œil par le porche, non sans me sentir moi-même observé. Pourtant, il n'y avait personne dans le désert de blancheur de cette rue aux volets clos. Les bâtiments gisaient dans l'insupportable et moite torpeur de ce début d'après-midi. Je suis ainsi resté figé sur place un long moment, sentant ma poitrine ruisselante de sueur sous le tissu rêche et lâche de la tunique bleue, et j'ai soudain regretté le carcan sécurisant d'un uniforme. Mon crâne a commencé de battre au rythme silencieux de la chaleur... et, tout à coup, la blancheur s'est mise à miroiter pour se muer en champ de neige illimité. Hallucination, mirage tel qu'il me fut précédemment donné cent fois d'en voir. On aurait pu s'attendre à ce qu'un homme accoutumé au phénomène et disposant de ses facultés mentales n'ait pas eu la moindre peine à chasser cette illusion de son esprit... Mais, transi de froid, je me suis voûté pour franchir le porche.

En ville, je n'ai rien eu de plus pressé que de me payer un casque solaire et un verre d'eau fraîche. Ici, rien n'est gratis, pas même l'eau. Cette agglomération est le fief de la Compagnie, m'a expliqué le marchand, pas un lieu de villégiature. À Seuil, le trust qui contrôle Finismonde est connu sous le nom de Raffinages Universels Réunis, mais ici, on le nomme la Compagnie tout court. Sur son monopole exclusif, elle s'est enflée, corrompue, et son omniprésence est telle qu'on la rencontre à chaque coin de rue sur les enseignes des boutiques, sur les lèvres des gens, sur la combinaison blafarde qui sert

d'uniforme à ceux qu'elle emploie. Ici, personne ne pose son regard sur autrui plus longtemps qu'il n'est nécessaire et j'ai pourtant la sensation d'être observé en permanence.

Cette ville ne semble pas avoir de nom et j'ai la conviction qu'elle est dénuée de toute individualité. Son existence ne répond qu'aux besoins de la Compagnie. Seul centre où puisse se ravitailler la masse d'aventuriers qui, chaque année, se précipite à Finismonde avec la certitude d'y faire fortune, elle est également pour eux un goulot d'étranglement. La Compagnie tolère de fait un nombre limité de prospecteurs indépendants, et seulement parce qu'ils acceptent de prendre des risques qu'elle ne saurait faire courir à ses employés. Elle n'est nullement responsable de leur sort mais prélève cinquante pour cent de ce qu'ils rapportent en cas de succès. C'est ici qu'ils obtiennent leur permis d'exploitation et je vais avoir à me renseigner sur la marche à suivre.

Pour un trop grand nombre d'entre eux, Finismonde est une véritable obsession. Les fous ! Mais après tout, il est normal et même inévitable qu'il en soit ainsi. Finismonde est une sorte de chancre en plein cœur du plus vaste continent de Numéro Quatre. Des millions de kilomètres carrés virtuellement toujours vierges malgré plusieurs siècles de présence de l'Hégémonie. Les raisons d'explorer ce territoire n'ont pourtant jamais manqué, ni celles de croire aux fortunes colossales réalisées par ceux qui ont osé s'y lancer. La Compagnie en est la preuve. Les profits qu'elle a tirés de ces étendues désolées ont donné aux Raffinages Universels plus de pouvoir que n'importe quelle autre organisation sur Quatre, à part, peut-être, le Conseil Planétaire. Ce sous-sol recèle d'inépuisables filons de minerais précieux, des gemmes grosses comme le poing... d'inconcevables richesses.

Mais, en dépit des trésors dont elles regorgent, ces terres défient toute tentative d'exploitation systématique de la part des hommes. Et, en fin de compte, à Finismonde, la Compagnie même est impuissante. Au centre de ce désert se trouve le Lac de Feu, vaste mer de roche en fusion suintant du cœur de la planète comme le sang d'une plaie. À en croire les rapports officiels, il s'agirait d'un simple point faible dans l'écorce planétaire mais ces rapports n'expliquent pas – ne peuvent expliquer – les bizarres phénomènes électromagnétiques constatés autour du lac, distorsions qui faussent la lecture des instruments et transforment en charabia les données les plus soigneusement stockées en mémoire. Ce mystère a donc suscité une bonne centaine de théories officieuses depuis celle qui prétend que le lac dissimule un trou noir gros comme un atome jusqu'à celle qui y voit la Porte de l'Enfer.

Aucune d'elles ne me satisfait plus que la pure et simple absence d'explication. Depuis que je suis sur Numéro Quatre, j'ai toujours pensé qu'en ayant recours au meilleur matériel et en faisant appel à

des Techniciens de Kharemough pour le manipuler on finirait par savoir la vérité. La Compagnie a englouti des fortunes dans la recherche d'une solution pratique... sans aucun résultat. Même les oracles n'ont pu fournir une réponse valable, bien qu'ils soient censés pouvoir répondre à n'importe quelle question. On ne leur a probablement pas posé la bonne.

Existerait-il une réponse décente que Finismonde ne poserait plus le moindre problème à la Compagnie ni n'attirerait cet incessant flot d'épaves bercées d'illusions qui se jettent dans ses rets. Car, chaque année, des centaines de personnes s'enfoncent sur ces terres pour n'en plus jamais reparaître.

Existerait-il une réponse décente que je ne serais pas ici en train d'attendre mon tour de les suivre. J'ai pourtant conscience de n'être pas à ma place dans cette fournaise en compagnie d'une bande d'imbéciles ou d'illuminés qui cherchent seulement à échapper à leurs responsabilités ou à leur passé, qui voudraient obtenir les réponses sans avoir à poser de questions, qui ne font que tendre la bouche vers la manne du destin. Moi, je ne suis pas des leurs. Je n'ai pas le choix. Si je suis ici, c'est par devoir, pour sauver l'honneur de ma famille.

S'il en est qui se sont bercés d'illusions, ce sont mes imbéciles de frères. Depuis près d'un an, ils sont portés disparus sur cet étrange territoire. Difficile à croire lorsque je les revois encore comme si c'était hier, debout devant moi, tels des fantômes inopportuns. Je puis encore entendre leurs voix, les commentaires incrédules qu'ils échangeaient en voyant les cicatrices sur mes poignets :

— Gedda, Gedda, ont-ils murmuré, répétant ce nom honni qu'en toute justice je méritais.

Je leur ai tourné le dos et j'ai contemplé la cité par la fenêtre de mon bureau jusqu'à ce que leurs voix fussent mortes de honte.

Je savais qu'ils n'iraient pas me demander l'origine des cicatrices, ni pourquoi je les avais conservées, ni pourquoi j'étais encore en vie. Rien dans le code de notre classe ne leur indiquait comment poser de pareilles questions. Je me suis donc retourné pour leur faire face et je leur ai demandé ce qu'ils faisaient ici sur Numéro Quatre à des années de distance de notre domaine familial et de nos biens sur Kharemough.

— Et puis, que voulez-vous de moi ?

— Après tout ce temps, pouvons-nous vouloir autre chose que te voir ? s'est stupidement étonné HK.

— Oui, ai-je dit.

C'est alors SB qui m'a répondu :

— Nous sommes venus faire fortune. D'ailleurs, nous ne faisons que passer. Nous allons à Finismonde.

Et, prenant les devants sur ma réprobation, il a tenté de

m'imposer le silence en dardant sur moi son regard. Il n'a pas changé, toujours aussi matamore et primaire.

Maintes fois, j'ai dû soutenir des regards similaires depuis que j'ai quitté la maison, aussi lui ai-je dit :

— Ça ne prend pas, tes grands airs, SB. Nous ne sommes pas tous restés des gosses.

Ses pâles taches de rousseur se sont empourprées.

— J'avais oublié quel père la morale tu as toujours été.

Il n'avait rien oublié. Je suis resté derrière mon bureau avec l'écran du terminal entre nous, telle une barrière.

— Tu sais, ce que tu projettes de faire porte un nom par ici. On appelle ça l'Erreur Monumentale.

Je me suis tourné vers HK, toujours aussi surpris de voir cette chevelure grisonnante coiffer un visage si familier et si bonasse. Comme les brillantes chamarrures de sa robe n'aplatissaient guère sa bedaine proéminente, je me suis demandé pourquoi il avait renoncé à porter le traditionnel uniforme qui convient à un chef de famille.

— Je me suis toujours attendu à ce que SB commette une erreur de cette taille, mais toi, je ne pensais pas te rencontrer à plus d'une demi-galaxie de distance de nos ancêtres... et de tes terres. (Je me suis éclairci la gorge.) Les choses ont dû s'améliorer pour toi depuis l'époque à laquelle remontent mes souvenirs pour que tu puisses te permettre de délaisser ainsi la gestion de tes affaires. À moins que, depuis, tu n'aies pris une épouse et obtenu d'elle un héritier ?

Les trajets subluminiques aller-retour par les Portes Noires s'ajoutaient au nombre d'années qu'ils avaient dû passer chez eux avant de revenir. Je m'efforce de ne pas tenir un compte exact des écarts de temps relatif qui me séparent de mon passé mais je savais que, sur Kharemough, près de deux décennies s'étaient écoulées depuis la dernière prière que j'avais faite dans le sanctuaire familial, depuis la dernière fois où j'avais vu mon père en vie... Ma mémoire m'a soudain porté par trahison un coup de poignard en me montrant un visage... celui d'une femme à la chevelure et au teint d'une pâleur égale à celle du clair de lune, une femme dont la gorge porte le tatouage tréflé de l'oracle. Ce visage que je ne cesse de voir lorsque j'évoque celui de mon père... que je ne cesse de voir depuis Tiamat. Les joues brûlantes à mon tour, j'ai levé les yeux vers mes frères.

Mais HK fixait obstinément ses mains comme si ces dernières lui étaient étrangères.

— Non, pas d'héritier... pas de terres non plus.

— Quoi ? ai-je murmuré.

Mais il m'a suffi de les regarder pour comprendre. J'ai dû m'accrocher au bureau. « Non ! »

— ... tout perdu... placements malheureux... pas prévu... les

associés de SB...

J'avais peine à fixer mon attention sur ce que disait HK. En moi, la diarrhée de ses excuses n'éveillait rien, ou plutôt trop. Mon esprit s'emplissait de visions de Kharemough, de mon monde, du seul monde qui ait une importance, de la seule existence qui vaille la peine d'être vécue. Existence à laquelle j'avais à jamais renoncé à cause de mes cicatrices. Ce manque, j'avais accepté de le vivre dans l'espoir que mon exil permettrait à la honte – quelles qu'en soient la nature et la forme – de rester attachée à ma personne, laissant intacte la réputation de ma famille et immaculée la mémoire de mes ancêtres. Je croyais avoir ainsi l'assurance que leurs cendres, tout autant que leur postérité, resteraient hors de toute atteinte sur ces terres qui, depuis les temps immémoriaux de l'Empire, constituaient le domaine familial, le témoignage matériel de notre valeur intellectuelle et de notre haute honorabilité. Or, maintenant, après tant de siècles, nos terres appartenaient à d'autres... et il en était de même de notre héritage. Quelque parvenu de basse extraction, sans autre honorabilité que son argent, brûlait de l'encens sur l'autel de mes ancêtres, se réclamait de ma famille et de ses œuvres. Une tradition millénaire réduite à rien en un instant... Et par ma faute.

— ... c'est à peine si nous avons pu rassembler de quoi faire le voyage... Finismonde... le seul espoir de jamais rentrer en possession des biens de la famille... nous aider à retrouver le domaine, et l'honneur...

Un tintement argenté s'est fait entendre et HK s'est tu. Il a porté distraitement la main à la poche de sa manche et en a tiré la montre. C'était une relique de l'Ancien Empire que ma mère avait fait restaurer pour l'offrir à mon père en cadeau de mariage. Du temps même où elle était neuve, elle avait dû constituer une curiosité anachronique car sa seule fonction était de donner l'heure. Ma mère elle-même ne savait pas précisément à quand elle remontait. Enfant, j'avais passé des journées entières à jouer avec elle. Je pouvais encore voir la créature étrangère gravée sur sa surface dorée, sentir les courbes subtiles d'un membre ou d'un œil serti de gemmes sous la caresse de mes doigts. Cette montre était l'unique souvenir que mon père m'avait spécifiquement légué, mais HK l'avait gardée pour lui.

— Fichez-moi le camp.

Je me suis contenu le temps d'effleurer une touche sur mon terminal pour ouvrir la porte qui se trouvait derrière eux.

— Fichez-moi le camp d'ici avant que je...

Et je suis resté à court de mots.

— Allez donc au diable, ai-je repris. Et je me fiche de savoir comment.

Tel un clabbah échoué sur le sable, HK s'est redressé, tentant

désespérément de prendre un air digne.

— J'aurais dû me douter qu'il était inutile de faire appel à ton sens de l'honneur.

Son ironie n'a pas eu plus de succès que ses grands airs.

SB a pris HK par le bras et il l'a entraîné vers la porte. Puis il s'est retourné pour me cracher au visage :

— Gedda !

Ensuite, je n'ai plus entendu parler d'eux et je me suis d'abord dit : « Bon débarras ! »

Mais en fait, au lieu d'oublier leur existence, je les ai suivis à Finismonde. J'ai toujours peine à croire que j'aie pu commettre cette... À la seule idée de passer ne serait-ce qu'une nuit dans cette ville sordide, toute personne sensée s'en retournerait vers la civilisation par la première navette. Et ce n'est pas comme s'ils étaient partis pour une semaine de vacances et n'avaient pas vu le temps passer. Ils ont bel et bien disparu dans un désert inexploré ! De plus, ils n'étaient en rien préparés à une telle entreprise. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais affronté dans toute leur vie de plus grand péril que celui de passer une journée entière dans les bains. Si le désert ne les a pas tués, les fauves humains qui errent sur ce territoire l'ont probablement fait, sans omettre de ronger leurs os pour faire bonne mesure. Suis-je vraiment en passe de les suivre pour subir le même sort... ?

Lorsque j'étais petit, ma nourrice me racontait l'histoire de la Voleuse d'Enfants qui enlève les bébés des familles nobles pour leur substituer des crétins issus d'Inclassables. Des années durant, j'ai eu la certitude que pareille chose avait dû arriver à HK et à SB... Après tout, ils ont choisi leur destin et si Finismonde les a engloutis sans laisser de traces, ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Derrière eux, il ne reste rien ni personne... à part moi... et moi-même, ils ne m'ont laissé qu'avec des souvenirs.

Mais depuis leur disparition, je suis chef de famille... titre aussi creux qu'inattendu. Par ailleurs, ce sont toujours mes frères. Il est de mon devoir de les chercher. J'ai cette responsabilité devant mes ancêtres – lesquels seront toujours de ma famille en prétendant que mon sang est le leur. Et pourtant, si ce n'était pas pour Père, en souvenir de ce que je lui dois...

Et puis, si ce n'était pas pour moi sans quoi rien de tout cela ne serait arrivé...

Mais aurais-je même raté ma vie que je ne suis pas un imbécile. Je bénéficie d'un entraînement que HK et SB n'ont jamais eu. J'ai une certaine expérience des recherches. Pour moi, ce n'est pas une tâche impossible.

En outre, déciderais-je à présent de quitter cette ville, vers quoi retournerais-je ? Vers mon travail ? Je ne suis même plus en mesure

de l'effectuer avec compétence. Personne ne souhaite me revoir à Seuil avant que je ne me sente capable de reprendre mon service. En fait, je n'ai pas cessé de me sentir comme si je perdais le contrôle de mon existence depuis que mes frères sont arrivés sur ce monde.

Il a bien fallu que je m'accorde le temps nécessaire pour cette quête... le temps nécessaire pour définir ce que j'ai réellement perdu, pour me donner les moyens de le retrouver et pour... découvrir si oui ou non cela présente pour moi quelque importance.

Jour 7

Dieux ! Se peut-il que, déjà, je sois ici depuis une semaine ? Une éternité semble s'être écoulée... et j'ai toujours l'impression que ma première visite au Bureau des Permis ne remonte pas à plus tard qu'hier.

C'est la souillon de logeuse à laquelle je dois ma chambre infestée de vermine qui m'a renseigné. Rien que pour passer plus d'une nuit en ville, je devais avoir une autorisation de la Compagnie. Et avant de pouvoir pénétrer dans Finismonde, j'allais devoir en obtenir une demi-douzaine d'autres. Paradoxalement, cela m'a redonné confiance car j'ai compris que mes frères avaient dû accomplir les mêmes démarches et que, nécessairement, les archives gardaient trace de leur passage avec la date et les circonstances de leur départ. Tout s'annonçait des plus simples.

Le lendemain matin, je suis descendu au centre ville et, à peine ai-je franchi le seuil du Bureau des Permis que je me suis rendu compte à quel point je m'étais fait des illusions en espérant voir les choses se passer de manière simple et rationnelle en ce lieu. Le bureau n'avait pas de porte et la chaleur était pire à l'intérieur qu'au-dehors, ce que je n'aurais jamais cru possible. Il n'y avait ni chaises ni comptoir, rien qu'une cloison transparente divisant la pièce en deux.

Derrière, je vis trois personnes, assises ou debout dans ce qui était le bureau proprement dit. Le mobilier, quoique sommaire, paraissait fonctionnel. J'ai traversé la pièce et j'ai frappé à la cloison. Une employée seulement a daigné lever les yeux vers moi mais personne n'a fait mine d'approcher. J'ai de nouveau tambouriné, plus fort cette fois puisque l'on faisait systématiquement semblant de ne pas me voir. La fille m'a fait un geste vague comme pour me montrer qu'elle était occupée, ce qui ne semblait pourtant pas être le cas.

Sur ces entrefaites, un nouveau personnage qui n'appartenait manifestement pas au service a pénétré dans le bureau et s'est approché de la cloison en tenant en évidence un disque de crédit. Puis il a crié quelque chose qui ressemblait à « Moron ! ». Aussitôt, l'un des employés, un vieillard dont le visage évoquait une tranche de fruit confit, s'est précipité vers nous. Il a touché un emplacement sur la paroi et j'ai entendu comme un tintement de clochette. Un guichet s'est alors ouvert en face de l'autre homme et j'ai senti une bouffée d'air sec et frais me caresser délicatement la joue.

— Excusez-moi, ai-je dit, mais j'étais là avant.

— Attendez votre tour, m'a sèchement rétorqué l'employé.

L'autre homme s'est fendu d'un sourire mais il n'a pas bougé d'un pouce et le fonctionnaire a pris son disque de crédit.

J'ai donc attendu, tentant de refréner ma rage d'être traité comme le dernier des Inclassables là-bas sur Kharemough. L'homme a fini par régler ses affaires et j'ai bondi pour prendre sa place avant que l'employé n'ait refermé le guichet.

— J'ai... j'ai besoin, ai-je bégayé. J'ai besoin de quelques renseignements. Je suis à la recherche de mes frères.

Le fonctionnaire a rejeté la tête en arrière pour me regarder de haut.

— I sont pas là, mon gars. Retournez d'où vous v'nez. Vous n'aurez que l'embarras du choix pour vous trouver des frères.

Sur ce, il a pouffé d'un rire silencieux et j'ai repris ma respiration avant de poursuivre d'une voix aussi sereine que possible :

— Il y a près d'un an, j'ai vu mes frères. Je crois qu'ils portaient pour Finismonde. Ils n'ont pas réapparu. Je suis donc venu les chercher. Je conçois qu'il me faille obtenir les autorisations nécessaires. Je voudrais faire les demandes...

Il s'est détourné du guichet sans mot dire mais en le laissant ouvert, aussi ai-je attendu. Puis il est revenu avec une liasse d'imprimés.

— Faut remplir ça.

Il m'a fourré les formulaires dans les mains et le guichet s'est refermé.

— Vous voulez dire écrire là-dessus ? À la main ?

Mais je ne parlais déjà plus qu'à son dos. Mon regard s'est promené sur les alentours dans la vaine recherche d'une table ou d'une chaise que la salle vide s'était abstenue de faire surgir miraculeusement. Je me suis alors appuyé contre la paroi vitrée pour passer une heure à remplir des papiers en quatre exemplaires à l'aide d'un vieux stylo pourri que j'avais trouvé dans un coin. Le temps que j'en aie fini de détailler mes tenants et aboutissants, de requérir l'autorisation de faire ci ou ça, d'attester sur l'honneur ma solvabilité ou le plein exercice de mes facultés mentales, de révéler sur mes conditions de santé des détails qu'un médecin n'aurait même pas voulu connaître, j'en étais à me dire que la Compagnie constituait assurément la pire nuisance qu'il m'ait été donné de rencontrer à Finismonde. Pour la centième fois peut-être, j'ai essuyé la sueur qui me dégoulinait dans les yeux. Il y avait toujours de larges blancs sur une demi-douzaine de feuillets, un tas de certificats manquants et des données non confirmées. Je suis retourné jusqu'au guichet et j'ai crié :

— Moron !

Cette fois, l'employé s'est empressé de me répondre. Il a pris les

formulaire, a froncé les sourcils puis a secoué la tête en disant :

— C'est pas complet.

— Je sais, lui ai-je répondu, aux limites de la politesse. Mais c'est impossible. Quand bien même je retournerais à Seuil pendant un mois, jamais je n'obtiendrais toutes les pièces que vous exigez. Il me faudrait écrire à Kharemough... et je n'ai pas le loisir d'attendre des années...

Il a haussé les épaules et s'est rongé les ongles. Les feuillets se sont agités dans le courant d'air frais qui passait par le guichet et j'ai perçu son odeur corporelle, un vague relent de moisi.

— Il fallait y penser avant de venir, m'a-t-il répondu.

Puis son regard s'est levé vers moi comme pour guetter l'apparition d'une nouvelle expression sur mon visage. Ne voyant rien venir, il s'est replongé dans les papiers.

— Bon... Il doit y avoir un moyen de contourner certaines difficultés... on doit pouvoir arranger des choses... on pourrait peut-être se passer de certaines pièces...

De nouveau son regard s'est levé, de plus en plus expectatif.

Ne comprenant toujours pas, je n'ai rien dit.

— Mais cela entraînera des frais, a-t-il enfin lâché.

Et je me suis immédiatement raidi.

— Un pot-de-vin, c'est ça ? Si je comprends bien, vous me suggérez de vous payer. En ce cas, Moron, je désire m'entretenir avec votre supérieur.

— Morang, a-t-il rectifié sans se troubler le moins du monde. Et ce bureau dépend de ma seule autorité. Je vous préviens que je n'aime pas du tout votre attitude. La Compagnie ne vous doit rien, mettez-vous bien ça dans le crâne. Ici, personne n'a besoin de vous et des types dans votre genre, on en trouve à tous les coins de rue. C'est pure générosité de notre part si nous vous laissons explorer un territoire appartenant à la Compagnie. Et si vous n'êtes pas disposé à faire quelques concessions, repartez donc par la prochaine navette.

C'était si drôle que j'ai failli en rire. Heureusement, je n'en ai rien fait.

— Et quel est votre prix ? ai-je demandé, non sans aigreur.

— Dix pour l'autorisation de résider une semaine en ville.

— Dix ?

— Oui, et quinze pour chaque semaine supplémentaire.

Il m'a regardé et, cette fois, je suis resté bouche cousue.

— Quant aux laissez-passer qui vous permettront de pénétrer dans Finismonde pour y prospecter ou pour tout autre motif qu'il vous plaira d'invoquer, ce sera plus complexe. Les documents doivent passer par un grand nombre de mains et cela prendra certainement du temps. En outre, les types de la Sûreté voudront peut-être avoir un entretien personnel avec vous... (Il m'a fait un clin d'œil significatif et

je me suis mordu la langue.)... Rien qu'en provision sur frais, avec tous ces renseignements qui manquent, cela va monter dans les cinquante.

Et il a tendu la main.

Ma propre main n'en a serré que plus fort le disque de crédit.

— En ce cas, avant de vous payer, je veux avoir la preuve que mes frères sont bien passés par cette ville. Vous devez pouvoir retrouver ça dans vos registres, non ?

— Nous ne sommes pas autorisés...

— Même contre rétribution... ai-je dit en agitant le disque.

— On doit pouvoir faire une exception. Leurs noms ?

J'ai donné le nom de mes frères ainsi que le disque et il est reparti à l'autre bout du bureau. À l'issue d'une nouvelle attente interminable, il est revenu me tendre une bande d'imprimante comme s'il s'était douté que je ne me contenterais pas d'une simple réponse orale.

J'ai donc appris que mes frères avaient obtenu de la Compagnie les autorisations nécessaires ainsi que des provisions et du matériel. Nulle mention n'était faite de la somme qu'ils avaient déboursée à cette occasion. Leur date d'entrée dans Finismonde suivait d'environ un mois notre dernière entrevue. À cela se limitaient les renseignements fournis.

— C'est tout ? ai-je dit. Vous ne pouvez même pas me préciser leur mode de déplacement ou la direction qu'ils ont prise ?

Il a secoué la tête.

— Vous avez obtenu ce que vous désiriez, m'a-t-il dit en me rendant mon disque.

J'ai jeté un œil sur le solde et j'ai fait la grimace.

— Oui, je crois bien.

Il a froncé les sourcils. Sur lui, au moins, je n'épuisais pas en vain mes sarcasmes.

— Et mon laissez-passer ? Pour quand puis-je l'espérer ?

— Revenez dans deux jours. Nous aurons peut-être du nouveau. Il vous faudra d'ailleurs compléter la provision. (Il a posé un long regard sur moi avant de reprendre :) Mais si j'étais vous, je ne compterais pas partir de sitôt.

Dans une autre note cristalline, il a refermé le guichet puis s'est éloigné.

Et chaque fois que je suis revenu, Morang m'a dit :

— Revenez dans deux jours.

Et chaque fois, j'ai dû payer sans rien obtenir, chaque fois, il m'a fallu supporter ses sourires en coin. Je suis un homme marqué. J'ai conscience de mal jouer mon personnage, mais, par les dieux, je ne suis pas né pour faire des courbettes ni pour distribuer des pots-de-vin comme tout un chacun semble l'être dans cette foutue ville.

S'il pouvait exister un autre moyen de pénétrer dans Finismonde... Mais hélas, la Compagnie exerce sur ses frontières une surveillance plus stricte que n'importe quel gouvernement officiel.

Mes frères sont passés par là, et ils ont fini par échapper à ce labyrinthe bureaucratique. Je dois donc nécessairement m'en sortir, moi aussi. Il me faut seulement m'armer de patience. De patience, de persévérance et de logique.

Et aussi, bordel, d'une bombe insecticide.

Jour 14

Aujourd'hui a commencé comme hier et comme le jour d'avant. Une fois de plus, j'ai sacrifié au rituel bureaucratique sans rien en retirer de plus qu'une migraine due à la chaleur et une soif dévorante. En sortant du bureau, j'ai donc repris le chemin de chez C'uarr, autre rituel pour lequel mes pieds sont à présent parfaitement programmés. J'avais pourtant juré de ne pas remettre les pieds chez C'uarr... pas aujourd'hui... certain que j'étais d'être malade à en crever si je ne faisais même que voir devant moi un autre verre de son tord-boyaux. Et j'y suis quand même allé.

L'ombre soudaine du bar est tout aussi aveuglante que la luminosité de la rue. Chaque fois, je suis obligé de m'arrêter sur le seuil, de relever la visière de mon casque et de rester un moment à cligner des yeux avant de pouvoir contempler le tableau que forment les habitués, cette poignée d'étrangers dans leurs vêtements divers, tels des fragments de verre coloré disséminés parmi les ouvriers de la Compagnie comme entre les galets blancs du lit d'un torrent. Toujours les mêmes étrangers... ceux qui, comme moi, se sont trouvés piégés dans cette sorte de purgatoire que j'ai fini par baptiser l'Attente.

— Alors, pèlerin, toujours dans les parages ? m'a lancé un garde de la Compagnie, une grosse brute qui, sans ménagements, m'a bousculé pour sortir.

Et, devant l'indignation que je ne pouvais totalement dissimuler, il s'est retourné pour me décocher un sourire sarcastique. Une vie entière serait sans doute insuffisante pour m'apprendre à supporter de bonne grâce les insultes des inférieurs.

— Depuis combien de temps vous poireautez ? m'a-t-il demandé.

Puis, comme je ne répondais pas, il a dit :

— Bon, à demain peut-être... ou peut-être pas.

Sur ce, il a éclaté de rire en m'exhibant ses chicots jaunâtres.

Prudemment, je suis resté hors de portée de ses mains de boucher. Quelques jours auparavant, j'avais vu deux gardes briser négligemment les doigts d'un prospecteur qui, selon eux, les blousait de vingt-cinq pour cent. Ici-bas, à Finismonde, la Compagnie dicte sa propre loi, une loi sujette aux caprices et aux changements d'humeur. On est loin de l'Hégémonie et de son uniformité en matière judiciaire.

Le garde a passé son chemin et je suis entré dans le bar. J'ai passé ma commande, en criant sans doute un peu trop fort car il m'a fallu supporter les sourires mielleux et la volontaire lenteur de C'uarr. C'est

un borgne, amer et corrosif comme l'est sa vénéneuse gnôle. Il doit être de Samathe, si j'en juge par son nom. En tout cas, il n'est pas d'ici et, d'abord, je me suis demandé ce qu'il fichait dans cette ville qu'il déteste, comme il déteste son boulot et chacun des clients qui pénètrent dans son bouge. Puis, à mesure que sont passés les jours, je me suis laissé dire qu'il vivait plus en parasite sur la misère même de l'Attente que sur l'argent que ça lui rapportait. Aujourd'hui, j'ai été frappé par l'idée qu'il reste simplement par pure inertie.

C'uarr a fait claquer le cul du petit verre sur son zinc crasseux et des gouttelettes d'alcool ont ensanglanté sa main. Puis, comme d'habitude, cette main s'est tendue, paume ouverte, et j'y ai déposé un marker.

— Du nouveau ? lui ai-je demandé en prenant mon verre.

Il avait reçu de moi une jolie somme pour se renseigner sur mes frères mais, depuis belle lurette, la question n'était plus que pure rhétorique et je suis parti sans attendre la réponse. C'était toujours non. Dans mon dos, j'ai senti le regard fixe de C'uarr, un regard moqueur, chargé de noires pensées. Il m'évoque un animal... Il me sent différent des autres. Rien qu'à sa façon de me regarder, j'en suis sûr.

La salle basse de plafond empeste le moisi et la fumée du fesh. Personne ne se donne la peine de lever la tête lorsque je gagne le fond à la recherche d'une table libre. Tout comme eux, je fais déjà partie du décor. Pèlerins, c'est ainsi que les nomment les ouvriers de la Compagnie avant de s'esclaffer. Des quatre coins de la planète, de tous les mondes de l'Hégémonie, ils sont venus accomplir leur pèlerinage en ce lieu, en quête de sa richesse légendaire, de ses trésors enfouis, tous fidèles à une seule et même religion : l'appât du gain. Pour la plupart, ils ont fini par se retrouver piégés comme des mouches dans une bouteille et se font saigner à mort par C'uarr et par la Compagnie.

J'ai passé le restant de l'après-midi assis, les yeux dans le vague, à bercer le même verre jusqu'au moment où C'uarr a menacé de me foutre à la porte. J'ai donc commandé un second verre mais je me suis arrangé pour le faire boire par un autre.

Cette rubiconde liqueur indigène est obtenue par la fermentation d'une espèce de champignon. On la nomme ovung. Le cadavre d'un ver flotte dans chaque bouteille. La première fois que j'en ai bu, j'ai eu de telles nausées que je me suis demandé si la seule fonction du ver n'était pas de prouver la stupidité des buveurs puis, comme tout le monde, je me suis habitué.

Dans l'encadrement de la porte, le ciel a fini par s'assombrir et je me suis fait apporter un plat aussi répugnant – aussi bon marché, d'ailleurs – que l'alcool et je suis retourné passer la nuit dans ma chambre infestée de punaises. Depuis que je suis ici, j'ai plus dépensé

en bombes insecticides et en écrans soniques qu'en nourriture. Mais il me faut bien dormir un peu... pour être à même de me lever et d'accomplir ma futile randonnée du lendemain, puis celle du surlendemain...

Parfois, je me demande si je ne suis pas dingue de m'obstiner sans vouloir réfléchir sur le peu de chances que j'ai de retrouver mes frères dans cette immensité stérile que l'on nomme Finismonde. Pas une seule personne que j'ai pu questionner ne s'est rappelée les avoir vus. Par six cents de mes ancêtres, pourquoi HK ne s'est-il pas convenablement marié, laissant ainsi une demi-douzaine d'héritiers ? Peut-être les hasards de la génétique auraient-ils doté l'un d'eux d'une certaine intelligence... Mais, j'en mettrais ma tête à couper, SB l'en a détourné, comme il l'a détourné de tout autre projet sensé qu'il aurait pu concevoir. D'ailleurs, je ne vois pas quelle femme aurait voulu de l'un ou de l'autre. Même notre mère...

Triple crétin... quand bien même obtiendrais-tu ton laissez-passer pour pénétrer dans Finismonde, qu'en ferais-tu ?

Jour 21

Trois semaines.

Trois semaines dans ce taudis et j'ai déjà claqué plus de six mois de salaire. Dieux ! même sur Tiamat, c'était mieux. J'ai donc fêté ça en compagnie d'une bouteille entière du tord-boyaux de C'uarr. C'est lui qui a dû m'y pousser... et ça ne l'a pas empêché de me gruger. J'ai payé la bouteille pleine et il m'en a refilé une vide... sans même le ver...

Bordel ! Je suis pourtant certain de ne pas avoir bu plus de deux verres... je n'ai rien d'un soûlard. En fait, je ne touche jamais à l'alcool. L'ivrognerie me dégoûte. J'y vois une grave faiblesse de caractère. Je déteste les ivrognes et ça n'a rien d'étonnant. Les dieux savent qu'il me faut souvent côtoyer de telles épaves... qu'il me fallait... c'est fini maintenant.

C'est fini depuis un mois... et ça aurait pu arriver depuis des années... le message de l'Inspecteur s'inscrivant sur mon écran. En le voyant paraître, j'ai d'abord pensé à m'enfuir comme un gosse car je savais qu'il n'existait pas trente-six raisons pour qu'il voulût me voir en personne. Mais, par pur réflexe, mon corps s'est levé, mes pieds m'ont porté jusqu'à son bureau. C'est toujours mon corps qui a fait le salut réglementaire comme si mes yeux ne le trahissaient pas par un regard plus coupable que celui d'un criminel confondu.

Même par l'entremise d'un écran, il n'est déjà pas facile d'être en présence d'un homme tel que l'Inspecteur en Chef Savane... Il m'a rendu mon salut puis m'a regardé avec une expression perplexe, plus dure à supporter que la froide réprobation à laquelle je m'étais attendu.

— Chef... ai-je commencé avant de ravalier le flot d'excuses qui me montait aux lèvres.

J'ai baissé les yeux sur la verticale étendue de mon uniforme et, jusqu'à mes chaussures, j'ai vu un hypocrite, un traître affublé du vêtement de l'honnête homme. L'Inspecteur en Chef voyait la même chose, j'en suis certain. Tiamat, le mot, le monde, fut soudain ma seule pensée. « Tiamat, Tiamat, Tiamat. »

— Inspecteur, a-t-il dit. (Puis il a hoché la tête mais s'est borné à ajouter :) Je pense que vous êtes d'accord avec moi pour reconnaître que, ces derniers mois, votre travail laissait à désirer.

Comme à son habitude, il allait droit au but.

Je me suis quelque peu redressé pour soutenir son regard.

— Oui, chef.

Il a fait courir ses doigts sur le clavier du terminal et des messages erratiques sont apparus sur l'écran... ou peut-être ces messages n'avaient-ils rien d'erratique ?

— De toute évidence, vos états de service sur Tiamat étaient plus que satisfaisants pour que vous ayez été si vite promu inspecteur. Cela ne m'a guère surpris, je dois dire. N'étiez-vous pas un Technicien de Rang II...

Il venait lui aussi de Kharemough, comme la majeure partie des officiers supérieurs.

Étiez. Ce passé m'est resté en travers de la gorge comme un quignon de pain sec. Mes doigts, dans mon dos, ont effleuré les cicatrices sur mes poignets. Certes, j'avais pu protéger ma famille de la honte en ne retournant pas sur Kharemough mais je ne pouvais oublier un échec qui restait à jamais gravé dans la mémoire de ces compatriotes que je rencontrais partout.

Il leva les yeux et se rembrunit en percevant mon geste furtif.

— Inspecteur, je sais que vous gardez certains souvenirs déplaisants de Tiamat... je sais aussi que vous n'avez pas fait effacer vos cicatrices.

Son regard plongea de nouveau vers le sol comme s'il était gêné d'évoquer le sujet.

— Je ne veux pas savoir ce qui vous est arrivé là-bas ni pourquoi vous tenez à en conserver les traces. Mais je ne veux pas non plus que vous preniez cela pour une approbation de cet acte criminel commis contre vous-même.

« ... ou plutôt, que je n'ai pas réussi à commettre. » Le simple fait qu'il le mentionnât me l'indiquait assez. Je n'ai rien répondu mais j'ai senti le rouge me monter au front.

— Voilà près de cinq années standard que vous êtes en fonction sur Numéro Quatre et vous avez toujours gardé vos problèmes pour vous. Trop peut-être...

Bon nombre d'officiers me trouvaient distant, asocial même. Je le savais et je ne pouvais leur donner tort. Néanmoins, cela n'avait aucune espèce d'importance parce que, depuis Tiamat, plus rien n'avait pour moi d'importance. Et, tandis que j'étais là, debout, attendant qu'il continuât, j'ai senti le froid d'un hiver depuis longtemps révolu s'insinuer au plus profond de mon être. J'ai tenté de me remémorer un visage... et j'ai tenté de ne pas me le rappeler.

— Jusqu'à une date récente, vous avez toujours fait preuve d'une discipline intérieure digne d'éloges mais, depuis cette histoire concernant Wendroe Brethren... cette affaire, je ne vous l'apprends pas, s'est trouvée menée avec un manque de tact regrettable. Le Gouverneur Général en personne est venu protester dans mon bureau.

Et la police a dû faire un geste pour montrer la bonne volonté de l'Hégémonie. Mes paupières ont frémi du besoin de cesser de voir, mais je suis pourtant parvenu à soutenir son regard.

— Je comprends, chef... et je m'estime responsable de tout. Je suis inexcusable d'avoir porté de telles accusations contre le Chambellan Brethren.

« ... même si elles étaient fondées. » En effet, la vérité a toujours été la première à pâtir de nos relations avec les autorités en place sur chaque monde que l'Hégémonie se borne à tenir dans un fragile réseau de sanctions économiques et de manipulations locales pour la simple raison que, sans la vitesse ultraluminique, toute forme de centralisation plus poussée reste impossible. Techniquement, les sept autres planètes de l'Hégémonie sont autonomes... et leur tolérance à l'égard du joug kharemoughite n'est obtenue que par des prodiges d'hypocrisie. Je savais cela aussi bien qu'un autre... j'avais amplement eu l'occasion de l'apprendre sur Tiamat.

— J'aurais dû vous présenter tout de suite ma démission mais, ces derniers mois, j'ai eu... des problèmes de famille. La perte de mes frères... Ils se sont perdus dans Finismonde.

J'ai de nouveau senti le sang me monter au visage et je me suis empressé d'ajouter :

— Je ne mentionne pas ce fait comme une excuse mais à simple titre d'explication...

L'Inspecteur en Chef m'a dévisagé comme si je n'avais rien expliqué du tout. Je ne pouvais d'ailleurs moi-même tirer le moindre sens des songes qui ne cessaient de réduire à néant mon sommeil depuis ce jour où j'avais vu mes frères dans mon bureau. J'étais hanté par les fantômes de ces milliers d'ancêtres dépossédés, par le visage de mon père se transformant en celui d'une jeune fille au teint de neige, se transformant en champ de neige illimité... Et chaque fois, je me réveillais, tremblant, comme mort de froid.

— Cette démission, chef, je vous la présente maintenant.

Ma voix ne s'était pas brisée.

L'Inspecteur en Chef a hoché la tête.

— Ce ne sera pas nécessaire, du moins si vous acceptez d'être temporairement rétrogradé et mis en disponibilité d'office jusqu'à ce que le Gouverneur Général ait oublié l'incident. Et jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre équilibre émotionnel.

« Si seulement je pouvais oublier mon passé aussi aisément que le Gouverneur Général oubliera mon impair. »

Dans un souffle, j'ai répondu :

— Je vous remercie, chef. Vous me montrez plus de considération que je n'en mérite.

— Vous avez été un bon officier et vous méritez bien le temps que

je vous accorde pour résoudre vos problèmes... quelle que soit la manière dont vous vous y prendrez. (Il semblait gêné.) Reposez-vous, profitez au mieux de cette trêve dans vos responsabilités. Tâchez de vous sentir chez vous sur ce monde. (Il m'a lancé un bref regard qui a dévié sur les cicatrices de mes poignets.) À moins que vous ne sentiez la nécessité d'enquêter sur la disparition de vos frères.

L'espace d'un instant, un noir vertige m'a saisi comme si j'étais en train de basculer... j'ai secoué la tête et j'ai vu passer une ombre fugitive sur le visage de l'Inspecteur en Chef.

— Vous pourrez ensuite reprendre vos fonctions, Gundhalinu. Mais seulement si vous êtes en mesure de le faire sans vos cicatrices.

Sans mes cicatrices... sans mon passé. À quoi cela me servirait-il de les faire effacer, mes cicatrices ? Une hypocrisie de plus car je continuerais à les voir... et lui aussi. La vie nous marque au petit bonheur la chance. La mort seule détient la perfection.

Jour 22

Dieux ! Est-il possible de se mettre dans des états pareils ? Ai-je vraiment pu commettre hier une telle stupidité ? J'ai passé une bonne moitié de la nuit à vomir. Jamais je ne m'étais soûlé ainsi. Ce doit être l'endroit. Ce ne peut être que ça.

Ce matin, je me suis juré de renoncer à cette folie s'il ne se passait rien de neuf dans la journée. Jamais je ne saurai si, cette fois, ma promesse était destinée à être tenue car, finalement, il s'est passé quelque chose.

Comme d'habitude, j'étais retourné chez C'uarr et un type du coin s'est approché de la table à laquelle je berçais mon verre et mon estomac nauséeux. J'ai fini par me rendre compte de sa présence et j'ai levé les yeux vers lui. Un homme entre deux âges, de haute taille, bâti en force, avec un teint parcheminé et de noirs cheveux raides. « Un gars de la Compagnie, me suis-je dit. Ou, du moins, qui en a fait partie. » Sa combinaison grisâtre ne portait ni insigne ni marque d'identification, rien que des taches blanches à l'endroit où, jadis, des plaques avaient été cousues. Une médaille religieuse en métal terni se balançait sur sa poitrine et des parenthèses d'amertume lui encadraient la bouche.

— C'est vous, Gedda ? m'a-t-il demandé.

Trop accoutumé à ma solitude forcée, j'ai senti mes mâchoires se crispier. Puis j'ai fait un effort sur moi-même et j'ai dit :

— Oui.

Pour tout le monde ici, je suis Gedda. Cela me va mieux que mon vrai nom tout en dissimulant mon identité réelle qui, en pareil endroit, eût constitué un lourd handicap... Et puis, d'ailleurs, cela n'aurait pas eu le moindre sens.

L'homme s'est assis à ma table sans attendre que je l'y aie invité. J'ai froncé les sourcils mais je me suis abstenu de toute remarque. À son tour, il m'a détaillé. Il y avait quelque chose de gênant dans la fixité de son regard.

— À ce qu'on dit, vous êtes de Kharemough. Tech, n'est-ce pas ? (J'ai vu ses yeux tomber sur les cicatrices de mes poignets.) Que vous est-il arrivé ?

J'ai retourné les mains pour en plaquer les paumes contre le plateau moite de la table.

— Ça sentait trop la rousse.

L'expression consacrée pour dire que l'on a eu des ennuis avec la

police. J'ai vu sa bouche frémir.

— Et qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'attends.

— Vous en avez marre, non ?

Je me suis senti parcouru par un picotement. J'en étais à désespérer d'obtenir cette autorisation d'entrer dans Finismonde et même de jamais maîtriser ce complexe rituel de caprice et de corruption dans lequel je me perdais depuis mon arrivée dans cette ville. Et voilà que cet inconnu semblait m'offrir un laissez-passer sur un plateau d'argent.

— Que voulez-vous au juste ?

— J'ai l'intention de prospecter et je dispose comme véhicule d'un rover réformé par la Compagnie. Ils l'ont estimé irréparable mais, à mon sens, il suffirait qu'un type qui touche vraiment sa bille en mécanique s'en occupe. Et je me suis laissé dire que vous autres, les Techs, vous êtes capables de réparer n'importe quoi. Si vous pouvez me le remettre en état, on part ensemble.

C'était donc là tout ce qu'il voulait. Je n'ai pu retenir un rire de soulagement.

— Si je ne peux pas vous le réparer, c'est sans espoir.

Et j'ai tendu la main à l'inconnu qui l'a serrée selon la coutume locale.

— Comment doit-on vous appeler ? lui ai-je demandé.

— Ang, m'a-t-il répondu.

J'ai terminé mon verre... la force de l'habitude... et, ensemble, nous sommes sortis de l'Attente.

Jour 23

Ce matin, j'avais encore peine à croire en ma chance lorsque Ang s'est réellement présenté à la porte de ma chambre avec la liasse de permis et de laissez-passer qui m'est nécessaire pour pénétrer dans Finismonde. À l'issue de ces interminables semaines de pur délire bureaucratique, je me suis senti comme un prisonnier libéré. Je ne me suis même pas donné la peine de lui demander comment il s'y était pris... il n'existe pas trente-six manières. Qu'importe... un vrai miracle.

Et trop beau pour durer, j'aurais dû m'en douter. Dans l'après-midi, Ang m'a montré le rover, un véhicule triphibie dans un sale état, mais certes pas irréparable si l'on peut me procurer les pièces indispensables. Mais le problème n'est pas là. Le problème c'est que nous sommes trois et pas deux. Aujourd'hui, j'ai fait connaissance avec le troisième homme.

Il a paru presque aussi surpris que moi de cette rencontre bien qu'il eût été, de toute évidence, averti de ma venue. Lorsque nous sommes arrivés, Ang et moi, dans cette décharge où il nous attendait, il arrachait à coups de pied la végétation fongique qui s'élançait à l'assaut d'un océan de ferraille.

En voyant l'homme se démener avec force jurons, Ang a émis un reniflement sarcastique et méprisant, comme si cette lutte avec la répugnante flore locale était du plus haut comique.

— Demain, tout ça aura repoussé, a-t-il dit sans s'adresser à personne en particulier.

— Qui c'est ? ai-je demandé tandis que l'autre homme levait sur nous un regard ombré par le large rebord du casque solaire.

Il avait le teint blême et les cheveux filasse de celui qui n'est jamais au grand air de son propre choix. Son corps massif aux muscles noueux luisait de sueur et de lotion filtrante. Au premier coup d'œil, il m'a inspiré de la méfiance.

— Osdrin, a dit – ou plutôt crié – Ang. Voici notre mécanicien.

— Comment ? me suis-je récrié. Vous voulez dire qu'il est du voyage ?

J'étais passablement mécontent. Ang n'avait jamais fait allusion à un troisième associé, pas plus ce matin qu'hier lorsqu'il m'avait demandé de me joindre à lui. Il avait proposé le partage équitable de nos trouvailles mais sans préciser que ce partage se ferait en trois.

La réponse à ma question tombant sous le sens, Ang ne s'est pas

donné la peine de la formuler. De toute façon, les reproches que j'aurais pu lui faire me sont sortis de la tête quand j'ai vu le regard qu'Osdrin me lançait.

— Il s'appelle Gedda, lui a dit Ang.

En entendant ce nom, Osdrin a visiblement marqué le coup mais, immédiatement, son visage s'est refermé.

— Qu'est-ce que vous êtes allé nous dégoter ? Un Kharemoughite... Vous m'aviez pourtant dit... (Et, laissant sa phrase en suspens, il a brutalement ajouté :) ... Pourquoi ?

— Je n'aurais pas pu trouver mieux, lui a répondu Ang avec un haussement d'épaules.

Je me suis demandé s'il s'agissait ou non d'un éloge à mon égard. Je le voyais crisper les poings dans les poches de sa combinaison.

Osdrin lui a décoché un regard lourd de doutes et de menaces puis il m'a toisé comme si j'étais un objet.

Au second coup d'œil que j'ai jeté sur lui, ma première impression s'est confirmée. Il était parfaitement déplacé dans un tel décor avec ses vêtements satinés qui auraient pu passer pour une élégante tenue estivale dans quelque métropole climatisée mais qui, en ce lieu, constituaient une pure absurdité. Les tatouages qui couvraient ses bras nus m'en apprenaient beaucoup plus sur lui, bien que la plupart des symboles employés me fussent inconnus. Chaque groupe de signes avait un sens particulier et, dans le Milieu de l'Hégémonie, leur juxtaposition illustrait la biographie d'un homme. Osdrin était un criminel de carrière.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? m'a-t-il demandé.

— La même chose que vous, lui ai-je répondu.

Il ne m'a pas cru, pas plus que je ne me croyais moi-même.

— Je ne veux pas de lui, a-t-il grogné en se tournant vers Ang.

— Et moi si, s'est contenté de répondre Ang qui s'est retourné pour me montrer du doigt une carcasse de métal rouillé qui nous dominait de sa masse.

— Jetez donc un coup d'œil là-dessus, Gedda, et dites-moi ce dont vous avez besoin.

Avec circonspection, je suis passé près d'Osdrin et j'ai entrepris d'examiner le véhicule. Je les ai entendus discuter de moi comme si je n'étais pas là et je les ai écoutés tout en faisant semblant de m'intéresser à autre chose. Osdrin parlait le dialecte de Numéro Quatre avec une aisance surprenante. N'importe qui peut apprendre une langue en un minimum de temps grâce à un stimulateur mais il faut une certaine intelligence pour la parler couramment. Osdrin est loin d'être stupide... j'aurais à m'en souvenir. Au bout d'un moment, il a pivoté sur lui-même et s'est éloigné en grommelant. J'ai tranquillement pu terminer mon inspection du véhicule.

— Alors ? m'a demandé Ang lorsque je suis redescendu de l'habacle et du poste de pilotage.

— Rien de tragique. (Je me suis adossé au flanc piqueté du rover et me suis frotté les mains pour en ôter la rouille.) Le bloc énergétique est encore bon. Vous êtes sûr de pouvoir me procurer pièces et outils ?

Il m'a simplement fait oui de la tête.

— Ça va coûter cher...

— J'ai mes entrées à la Compagnie. Ce dont vous aurez besoin, je pourrai l'obtenir, m'a-t-il dit sur un ton plus proche de l'arrogance que de la simple certitude.

— C'est bon. Quel est votre niveau de connaissances sur le fonctionnement d'un rover ?

— Sacrement supérieur à celui de la plupart des gens, m'a-t-il répondu sèchement. Vous en étiez encore à téter votre mère que j'en conduisais déjà. (Comme si j'étais censé le savoir !) Dites-moi seulement ce qu'il vous faut.

— En ce cas, je vais pouvoir être précis.

Et je lui ai donné ma liste de fournitures initiales, entrant dans les détails techniques, non sans guetter sur son visage les marques de compréhension.

— ... enfin, le plus important, il va falloir une grille de répulsion neuve si vous tenez à faire voler cet engin.

Sur ce, j'ai été gratifié d'une réaction de sa part.

— Une grille ? Pourquoi ? La grille est foutue ?

J'ai hoché la tête à mon tour.

— Complètement nase. Croyez-moi, vous ne pouvez vous risquer à faire décoller un véhicule dans cet état.

— Par l'Aurant !

Sa déception crevait les yeux. Une grille allait faire toute la différence entre un voyage rapide et confortable par voie aérienne et l'interminable crève-corps d'une progression par voie terrestre. Toute la différence du monde.

— Je vais voir ce que je peux faire, s'est-il néanmoins contenté de grogner.

Puis il a fouillé dans la poche de sa combinaison, en a sorti un stick de fesh et s'est collé dans le coin des lèvres le morceau de racine imprégné de narcotique.

— Ang...

Il a brusquement relevé la tête comme s'il connaissait déjà la fin de ma phrase.

— ... Pourquoi ne m'avez-vous rien dit sur Osdrin ?

Il a de nouveau baissé les yeux avant d'allumer le stick et de hausser les épaules.

— Écoutez, Ang... (J'ai respiré profondément pour m'aider à

rester calme.) Ce rover est un véhicule à deux places. En étant trois là-dedans, nous allons passer des heures et des heures dans des conditions de confort déplorables. Je sais pourquoi vous avez besoin de moi. Mais pourquoi lui ?

— Pour assurer ma protection.

— Pour qu'il vous protège, lui ?

C'était bien la dernière réponse à laquelle j'aurais pu m'attendre. J'ai presque failli lui dire que j'avais reçu une formation de policier et que je pouvais lui offrir une protection plus efficace et surtout moins douteuse. Mais je n'avais pas envie de le voir réfléchir sur mes motivations plutôt que sur celles d'Osdrin.

— Par les dieux, ai-je ajouté, vous rendez-vous compte de ce qu'est exactement Osdrin ?

J'étais certain qu'Ang n'avait jamais mis les pieds à Seuil et encore moins sur d'autres mondes mais, sur cette frontière où il avait passé sa vie, il n'avait pu manquer de voir des centaines d'Osdrin qui fuyaient la loi ou recherchaient de nouvelles victimes.

— C'est un étranger, m'a-t-il répondu comme si, dans sa bouche, le mot était synonyme de racaille. Il est à Finismonde pour le même motif que vous. Sans doute a-t-il échoué sur Quatre et lui faut-il de l'argent pour regagner sa planète.

— Non, non, il n'est pas que ça. (Je ne pouvais m'empêcher de hausser le ton.) Connaissez-vous la signification des tatouages qu'il porte ? Cet homme a tué plus de gens que vous n'avez de doigts pour les compter et il est recherché sur la plupart des mondes de l'Hégémonie. S'il a fini par échouer ici, c'est probablement parce qu'il a des ennuis avec d'autres criminels de son espèce. Il a besoin de se faire oublier autant que de trouver de l'argent... En fait, il ne veut entrer à Finismonde que pour renouveler son gibier. Et vous, vous allez être le premier...

— Comment se fait-il que vous en sachiez tant ? a grommelé Ang, maussade.

Je me suis aperçu que j'en avais trop dit et je n'ai su que répondre. Par bonheur, Ang a tout de suite repris :

— Il ne peut pas être pire que les voleurs qui infestent ces solitudes et, de plus, il sera de notre côté.

— De notre côté ! me suis-je exclamé, n'en croyant pas mes oreilles. Il n'est du côté de personne, à part le sien, Ang ! C'est un criminel. Et au lieu d'assurer votre protection, vous ne faites que vous coller une cible sur le dos.

— Vous me prenez pour un imbécile, a-t-il grogné entre ses dents. Je sais ce que je fais. Il ne nous causera pas le moindre ennui.

— Vous êtes en train de vous leurrer. Nous avons un proverbe dans... bref, ce proverbe dit que celui qui dort avec des truands a

toujours de la chance s'il se réveille.

— Rien ne vous oblige à nous accompagner, m'a dit Ang avant de pointer son pouce par-dessus son épaule vers la ville. Vous n'avez qu'à rester là.

Mes lèvres se sont crispées.

— O.K., je vous accompagne, ai-je dit tout en pensant : « Mais je ne dormirai que d'un œil. »

— Sûr que vous allez nous accompagner. (Son visage a perdu sa mine renfrognée.) Tout le monde en ferait autant.

Jour 32

Tout au long de cette dernière semaine, je me suis efforcé de ressusciter morceau par morceau le rover défunt grâce aux pièces qu'Ang parvient à mendier, emprunter ou voler. Comme je m'en doutais, c'est un ancien de la Compagnie et il peut encore en obtenir toutes sortes de faveurs. La plupart du temps, il est ailleurs en train de se démener pour trouver ce dont j'ai besoin ou simplement en train de nous éviter, je ne saurais trop dire. À mon sens, il ne se soucie ni d'Osdrin ni de moi et il aimerait certainement pouvoir se passer de nous. Et c'est réciproque. Tôt ou tard, cependant, tout ce que je lui demande finit par apparaître sur cette décharge où le rover gît, telle la carcasse desséchée d'un scarabée géant. Et chaque fois que je monte dans la cabine pour y faire une pause casse-croûte, je m'efforce d'imaginer ce que ce sera de partager un espace si restreint avec deux autres personnes, ne serait-ce que pour quelques jours. L'un de nous trois va devoir dormir par terre... et ce ne sera pas moi.

Travailler sur le rover est presque un plaisir après ces interminables journées d'attente au fond du bouge de C'uar. Il y a dix ans, m'aurait-on dit que je serais un jour content d'être allongé le dos dans la boue, les yeux pleins d'huile de vidange, le corps trempé de sueur et les mains couvertes d'ampoules comme n'importe quel ouvrier, je me serais immédiatement suicidé. Je... Enfin, pour les besoins du service, comme on dit. Le travail manuel n'a rien d'aussi terrible que ce qu'il m'a fallu parfois supporter pour les besoins du service.

Non qu'aujourd'hui soit à marquer d'une pierre noire pour la difficulté du boulot. C'est plutôt d'ennui que je crève, alors que j'attends cette grille de rechange dont j'ai besoin pour faire voler le rover. J'ai passé la matinée à revoir les rares fiches techniques qu'il m'ait été donné d'exhumer dans la désespérante banque de données locales. Au sujet de ce véhicule, j'ai pratiquement tout appris sur le tas et à la dure. Dans le coin, ils n'ont que de vagues notions sur ce qu'est un terminal... inutile de leur parler de branchement mémoriel direct. Je suis tout de même arrivé au bout de mes peines et je venais de m'installer en méditation adhani à l'ombre du rover lorsque Osdrin est arrivé. Il m'a décoché un coup de pied dans la cuisse et m'a dit :

— Debout, feignasse !

Je me suis redressé d'un bond, presque trahi par mes réflexes, puisque ma main s'est portée vers une arme que, désormais, je n'ai

plus au côté.

Osdrin, lui, s'est rejeté en arrière et je me suis figé en apercevant une lame qui, aussitôt, s'est rétractée à l'intérieur du fourreau dissimulé dans sa manche. Puis il a esquissé un sourire comme s'il venait de me prouver quelque chose.

Osdrin ne cesse de me faire penser à ces insectes venimeux que l'on a parfois la surprise de découvrir en retournant une pierre. Aujourd'hui, il avait revêtu la tunique et le pantalon de tissu lâche qu'il a fini par acheter sur les conseils d'Ang. Comme d'habitude, il tenait à la main une bouteille d'ovung aux trois quarts vide. Il a brandi le lecteur dont je venais de me servir et m'a dit d'une voix pâteuse :

— Vous autres, satanés Kharemoughites, vous me faites gerber. À vous voir, le monde entier n'a rien de mieux à faire qu'attendre que vous soyez en humeur de bricoler.

J'ai remis de l'ordre dans l'enchevêtrement d'instruments de ma ceinture de réglage et mes mains m'ont démangé tant elles brûlaient de se transformer en poings. Il était soûl... En quelques secondes, j'aurais pu le désarmer et le mettre dos à terre mais je ne pouvais me permettre de dévoiler ainsi l'entraînement de policier que j'avais reçu. Ses soupçons à mon égard n'auraient fait que se préciser et il m'aurait été plus difficile encore d'obtenir d'Ang la collaboration dont j'avais besoin. Je me suis donc contenté de répondre :

— Ang est prévenu que je ne pourrai terminer avant d'avoir cette grille de répulsion. Jamais je n'ai prétendu faire des miracles.

— C'est bien la première fois que je rencontre un Tech qui n'ait pas cette prétention.

Il m'a tourné le dos et a fait mine de s'éloigner.

— Osdrin, ai-je fait, et il s'est retourné. Ne vous avisez plus de porter la main sur moi.

Il a souri puis il a craché sur ma botte la cosse de iesta qu'il était en train de chiquer.

En le voyant partir pour de bon, je me suis senti pris d'un tremblement. Si forte était mon émotion que j'en pouvais percevoir le goût douceâtre et nauséux dans ma bouche. J'aurais voulu... Dieux ! Qu'est-ce qui m'arrive ?... Laisser un dégénéré pareil me ravalier à son niveau !

Ang doit être aveugle.

Jour 33

Aujourd'hui, il s'est produit un événement dont je ne sais que faire... si ce n'est que je veux lui trouver une signification.

Ce matin, j'ai perçu la voix d'Osdrin aux limites de la décharge et j'ai sorti la tête hors de la cabine dans la crainte qu'il ne vînt de nouveau m'asticoter. En fait, il parlait avec quelqu'un... j'ai vu leurs deux silhouettes flotter dans l'air surchauffé. Son interlocuteur était une femme. Soudain, il l'a violemment poussée, elle est tombée, et il a disparu dans l'épaisseur vert et jaune de la jungle.

J'ai traversé la clairière de ferraille tapissée de végétation charnue pour aller aider la femme à se relever. En distinguant ses traits, j'ai pris conscience de l'avoir déjà vue la nuit dernière lorsqu'elle s'était présentée devant chez Ang, alors que nous mettions au point la liste des choses à emporter. Il l'avait renvoyée sans ménagements et s'était abstenu de tout commentaire explicatif.

— Ça va bien... je vous remercie, m'a-t-elle dit, bien qu'elle fût, de toute évidence, passablement secouée.

En fait, je ne m'étais pas attendu à ce genre de femme... petite, soignée de sa personne, vêtue de l'habituelle combinaison flottante et blanche de la Compagnie, elle allait visage nu et sa chevelure grisonnante était coupée court. Bien qu'elle fût sûrement moins âgée qu'elle n'en avait l'air, elle n'était plus toute jeune et il émanait d'elle une aura de noblesse et de dignité peu commune. Tout en ayant une certitude sur ce qu'elle n'était pas, je ne pouvais me figurer ce qu'elle était. Son regard s'est accroché au mien et elle m'a dit :

— Vous êtes bien aimable. (Ce pouvait être un jugement comme une bénédiction.) Je m'appelle Hahn, a-t-elle poursuivi. TirasranKells Hahn. (Le prénom étant placé en dernier selon la coutume locale.) Puis-je vous parler ?

Elle donnait l'impression de ne pas s'attendre à une réponse affirmative mais je lui ai dit en lui offrant mon bras :

— Appelez-moi donc Gedda.

Elle m'a semblé reconnaissante de l'aide que je lui apportais pour gagner l'ombre du rover. Là, je lui ai donné de l'eau fraîche qu'elle a bue avec lenteur, s'octroyant visiblement le temps d'être prête à me dire ce qu'elle voulait. J'en ai profité pour écouter les bruits du jour, la symphonie bourdonnée d'un million de tarkas écrasés par la chaleur, les murmures presque tangibles de la jungle, les cliquetis et les grincements derrière les hauts murs gris qui, sur notre gauche,

nous séparaient d'une raffinerie de la Compagnie. Puis j'ai déraciné la plante qui, depuis hier, escaladait de ses vrilles charnues le flanc du rover. Jamais je n'ai connu d'endroit où la flore pousse à cette vitesse proprement surnaturelle. Ensuite, je l'ai jetée et je me suis essuyé les mains sur mon pantalon irrémédiablement taché. Quand bien même je vivrais pour voir le Millenium, je ne pourrais jamais me débarrasser de la sensation de souillure que m'inspire ce lieu.

— C'est effrayant, n'est-ce pas ? a-t-elle dit.

— Quoi ?

— De voir à quel point nous flottons sur un esquif précaire à la surface de l'existence.

J'ai promené mon regard sur la jungle et j'ai grogné :

— Une grille de répulsion en bon état résoudrait ce problème. Qu'est-ce que vous lui vouliez à Ang ?

— Qu'il m'aide. Que quelqu'un m'aide... (Elle s'est passé la main sur le visage.) Ma fille, Cantilène... elle a disparu. C'était mon seul enfant.

— Avez-vous déclaré sa...

— Vous ne comprenez donc pas ! (Elle a secoué la tête avec véhémence.) Ma fille est partie pour le Lac de Feu.

J'ai d'abord éclaté d'un rire nerveux puis, voyant son expression, je me suis repris pour lui dire :

— Excusez-moi. Vous ne pouvez pas comprendre. C'est un point sensible que vous avez touché. Si je suis ici, c'est justement pour chercher mes frères. Il y a près d'un an, ils se sont enfoncés dans Finismonde. Depuis, je ne sais pas ce qui leur est arrivé. J'ignore même s'ils sont morts ou vivants. À part eux, je n'avais plus d'autre famille et il me faut les retrouver, quand bien même serait-ce en enfer et devrais-je...

Je me suis interrompu, submergé par une vague de colère.

— Oui, a-t-elle murmuré. Oui, vous devez comprendre. (Ses mains calleuses se sont agrippées à ses manches.) Le besoin d'une preuve.

Je suis resté perplexe devant le choix du mot.

— La preuve de quoi ? De ce qu'elle va bien ? Ou de sa mort ?

Elle m'a fixé dans les yeux puis a de nouveau secoué la tête.

— La preuve de mon amour pour elle.

J'ai senti toute expression s'évanouir sur mon visage et je me suis accroupi pour régler inutilement un cadran sur un appareil. Avant de relever la tête, j'ai attendu d'avoir une certitude quant à ce qui était inscrit sur mes traits. Et, en la regardant, je me suis demandé ce qui avait poussé ou attiré sa fille vers Finismonde.

— Elle n'est pas morte. J'ai reçu d'elle des messages. Mais elle... elle n'est pas bien non plus. Son esprit... (La main d'Hahn a décrit des cercles vagues et sa bouche s'est pincée.) Elle dit que le Lac de Feu lui

parle, qu'il parle à travers elle. Je ne peux pas supporter l'idée qu'elle est là-bas, seule, sans défense... (Dans ses yeux, il y avait une douleur intense et cet autre sentiment que je ne manque jamais de reconnaître : la culpabilité.) Je voudrais qu'on me la ramène... s'il est possible de la forcer à revenir.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allée vous-même à sa recherche ?

Son regard s'est détourné.

— C'était impossible. On a besoin de moi ici. La Compagnie a besoin de moi et ils ne m'auraient jamais laissée partir là-bas. En outre, personne n'accepte de m'y emmener.

« La peur », ai-je pensé.

— Et son père ?

— Son père est mort. (Elle a fixé le sol et, l'espace d'un instant, la triste voile du souvenir est tombé sur son visage.) Il était exactement comme elle. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais compris... Car je suis une sibylle, Gedda. Et elle aussi.

Hahn a ouvert le haut col de sa combinaison pour me montrer son tatouage en forme de trèfle.

Le choc a été si fort que je suis resté sans voix pendant un moment. Je n'avais plus approché une sibylle depuis... depuis que j'avais quitté...

Le souvenir d'un autre visage, d'un jeune et rayonnant visage au-dessus d'un tatouage identique, m'a transpercé. Neige, étoiles, rues grouillantes de monde d'une cité à l'époque du Festival... Des visions d'ailleurs ont défilé devant mes yeux. Tiamat. Une nuit volée sur un monde que mon regard plus jamais n'embrasserait m'est revenue, accompagnée par l'atroce et fulgurante déchirure de la perte et douce chair de Moon – inaccessible et douce comme l'astre dont elle portait le nom – se lover contre ma chair. Elle était d'un autre monde... et la femme d'un autre homme... pourtant, cette nuit-là, nos deux univers, nos deux vies s'étaient fondues dans le creuset d'un même désir.

Lorsque j'ai repris conscience, Hahn posait sur moi un regard emplí de sollicitude. Je me souviens avoir marmonné je ne sais quoi tout en me détournant pour cacher l'état d'excitation dans lequel m'avait jeté ce retour en arrière dans le temps.

Sa main s'est tendue vers moi, puis s'est rétractée, comme par crainte que je n'eusse peur de son contact. Chacun sait qu'il n'existe nul remède contre ce virus que l'homme fit apparaître du temps du Vieil Empire et qui transforme le cerveau de l'oracle en terminal biologique. Chacun sait également que ce virus peut mener à la folie ceux de ses hôtes dont l'organisme ne lui convient pas.

— Ça va... je n'ai pas peur, ai-je murmuré.

Seul pouvait en effet me contaminer sa salive ou son sang pénétrant dans mon corps par une plaie, mais j'ai soudain compris la

réaction violente d'Osdrin... une terreur superstitieuse... et j'ai porté sur Hahn un regard différent. Je savais à présent que les immortelles machines divinatoires du Vieil Empire l'avaient distinguée entre tous pour son altruisme et pour sa force de caractère. Elle était différente du reste de l'humanité. Si elle craignait de se lancer à la recherche de sa fille, ce n'était pas pour les raisons que j'avais d'abord imaginées.

— Avez-vous une idée précise de l'endroit où elle se trouve ? ai-je demandé parce qu'il me fallait bien dire quelque chose.

Soulagée de voir que je ne la rejetais pas, ses traits se sont détendus et elle m'a fait oui de la tête.

— Il est un lieu... une cité ruinée que l'on nomme Sanctuaire et qui se dresse au bord du Lac de Feu. Ma fille est là.

— Elle existe vraiment, cette ville ?

Au travers de ce que j'avais lu, cette cité, tout comme le Lac de Feu, m'était apparue, tel un miroitement sur les franges du réel, un lieu perdu dans un brouillard de légendes. Elle était, disait-on, le havre de criminels et de dégénérés qui fuyaient les lois de l'Hégémonie et s'abattaient, tels de féroces prédateurs, sur les prospecteurs trop chanceux.

Hahn m'a de nouveau fait un signe de tête affirmatif.

— Je l'ai même vue, au travers de ses yeux, pendant le... le Transfert. (Elle a marqué une étrange pause, comme si elle passait quelque chose sous silence.) Tout ce que l'on raconte sur Finismonde est vrai. Rester là-bas trop longtemps, c'est se perdre à jamais. (Elle s'est remise à fixer le sol.)

J'avais entendu dire que les radiations – ou peut-être la seule étrangeté du lieu – finissaient par entraîner la détérioration physique et mentale de ceux qui prolongeaient par trop leur séjour là-bas. Sur Numéro Quatre, « être parti pour le Lac de Feu » signifiait « être devenu fou ».

— Je ne vois pas comment vous venir en aide, lui ai-je dit en secouant la tête. Je suis moi-même en quête de mes frères et j'ignore encore comment je vais m'y prendre. Rien que pour retrouver leur trace dans ces solitudes, je vais avoir à consacrer tout le temps dont je dispose... plus peut-être. Je suis vraiment désolé, sibylle.

J'avais tellement honte que je n'osais plus lever les yeux vers elle, honte d'avoir refusé quelque chose à une sibylle bien que, logiquement, je n'aie pas eu la moindre raison de me sentir coupable. Les oracles sont les porte-parole de ce qui fut préservé dans la sagesse du Vieil Empire, les dépositaires intègres d'une intelligence artificielle qui les fait agir parfois d'étrange manière. Il est un dicton : Mort pour qui tue l'oracle, mort pour qui aime l'oracle, mort pour qui est l'oracle...

Le souvenir d'une autre époque est toujours tendu, telle une toile

d'araignée, en travers de ma conscience, le souvenir d'un autre visage qui me regarde avec des yeux couleur d'agate. Sur sa peau d'ivoire, le symbole trifoliolé forme comme une étoile. La force et la sagesse qui lui permettaient de transmuier ceux qu'elle touchait...

Lors de notre première rencontre, je n'avais vu d'elle que la jeune barbare inculte. Mais elle était fille de reine... et sur le point d'être reine à son tour... sibylle, elle était d'ores et déjà promise à une destinée qui transcendait de loin la mienne. De nous deux, l'insignifiante créature, c'était moi.

Je me suis forcé à revenir au présent et j'ai observé Hahn qui, malgré sa déception, tentait de reprendre le contrôle d'elle-même. Au bout d'un moment, elle m'a demandé :

— Vous avez un portrait de vos frères ? Peut-être ai-je pu les voir quelque part en ville ou dans les alentours ?

J'ai sorti la holo que je garde sur moi en permanence et je la lui ai tendue.

— Là-dessus, ils sont beaucoup plus jeunes. Le portrait n'est pas récent.

Jadis, nous étions trois sur la holo, mais j'avais fait effacer mon image.

Elle l'a examinée puis a hoché la tête.

— Oui... oui... Je les ai vus. Je leur ai même parlé de ma fille. Ils ont été...

Elle a détourné les yeux, gênée.

Je me suis senti rougir. J'imaginai quelle avait pu être la réponse de SB à sa demande.

— Je vous présente mes excuses pour ce qu'ils vous ont dit, sibylle. La honte dont ils ont couvert notre famille a déjà fait pleurer des larmes de sang aux mânes de nos ancêtres.

Et j'ai baissé les yeux à terre, serrant convulsivement mes poignets tailladés contre mes flancs.

— Mais ce n'est pas tout... (Elle a levé la holo et l'a fait tourner dans la lumière.) Oui, c'est ça... je les ai revus depuis... ailleurs. (Elle a fermé les yeux. Un pli de concentration a barré son front.) Au Cours du Transfert... à Sanctuaire.

Par les yeux de sa fille, pendant le Transfert divinatoire. Voilà ce qu'elle voulait dire. « Enfin, me suis-je dit. Une piste, une vraie piste. » Et j'ai relâché mon souffle, m'apercevant d'ailleurs que je l'avais retenu pendant qu'elle parlait. Une partie de moi-même résistait encore et ne cessait de me dire que c'était trop facile, qu'elle avait fort bien pu trouver utile de me mentir... que même les oracles n'étaient que des êtres humains, pas des machines. J'avais vu bon nombre de visages aussi francs que le sien dissimuler toutes sortes de mensonges.

Mais c'était le seul indice dont je disposais, qu'il fût réel ou non.

C'était tout de même quelque chose... un point de départ... cette restriction dans le champ de mes recherches dont j'avais éprouvé désespérément le besoin. La gratitude et l'espoir ont fait taire mes derniers doutes et, pour la première fois depuis des jours et des jours, j'ai senti mes lèvres se détendre pour former un sourire.

— Merci, lui ai-je dit. Je vais aller au Lac de Feu. Je vais trouver cette cité. Je chercherai votre fille et je vous la ramènerai si je puis... (J'ai baissé les yeux, gêné.) Jadis, une autre sibylle... m'a aidé. Cette fois, peut-être, je pourrai rembourser ma dette.

— Ang sait-il que vous n'êtes pas seulement à la recherche de trésors enfouis ? m'a demandé Hahn.

— Non, pas encore. Ce n'est pas un homme auquel il est facile de parler.

Il m'avait paru maladroit de vouloir tout de suite lui expliquer la vérité. J'avais donc décidé d'attendre l'occasion propice.

— Et comment allez-vous faire pour les mettre en quête de ce que vous voulez trouver ?

J'ai éclaté de rire.

— Je ne m'en soucierai qu'après avoir remis cette saleté d'engin en état de marche. (J'ai jeté un regard sur le rover puis mes yeux se sont de nouveau posés sur elle.) À propos d'Ang, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes venu chez lui, la nuit dernière. C'est donc que vous le connaissez.

— Nous avons seulement travaillé ensemble. (Elle paraissait soudain sur la défensive.) Pendant des années, c'est moi qui lui ai fourni ses missions. Je pensais... il m'avait promis son aide dès qu'il ne serait plus lié à la Compagnie. Il n'a pas cessé de me répéter ça. Mais, toutes ces années durant, ce n'est pas à la Compagnie qu'il appartenait, c'est à Finismonde. Finismonde l'a pourri, tout comme... (Un tremblement a parcouru ses lèvres.) Ne comptez pas sur lui. Et ne laissez pas la même chose vous arriver. Quoi que vous fassiez, n'allez pas vous perdre dans Finismonde.

— Telle n'est pas mon intention, lui ai-je dit avec un nouveau sourire.

Pendant quelques instants, elle m'a regardé d'une drôle de manière puis sa main s'est dirigée vers le sac en tissage de perles qu'elle portait à la ceinture. Elle en a tiré deux objets qu'elle m'a remis. L'un était la holo d'un visage de femme... celui de sa fille, Cantilène, et l'autre, le pendentif trifoliolé d'un oracle, le triple hameçon transformé qui symbolise la contamination biologique et correspondait au tatouage de sa gorge. Jamais je n'avais tenu de pendant d'oracle entre mes mains et, pour quelque obscure raison,

j'avais presque peur de le toucher. J'ai soudain repensé à ce jour dont me séparait la moitié d'une vie humaine, ce jour où je m'étais rendu, sur ordre de mon père, dans l'un des hauts lieux du Vieil Empire. Rien qu'à voir l'endroit où quelque antique automate jugeait de l'aptitude des jeunes gens à devenir des oracles, je m'étais senti paralysé de frayeur. J'étais retourné chez moi sans avoir osé y pénétrer et j'avais dit à mon père que je venais d'échouer au test...

Hahn continuait de me tendre le trèfle et, d'un geste nerveux, je l'ai pris. Pendant qu'il se balançait au bout de sa chaîne entre mes doigts, je me suis senti assailli par la sensation de commettre une incorrection, presque un viol. Je n'avais pas le droit de posséder un tel objet.

— Vous voulez que je le garde ? Pourquoi ?

— Il vous portera bonheur. (Elle a voulu sourire mais n'y est pas vraiment parvenue.) Et il servira de preuve que c'est bien moi qui vous envoie. Montrez-le à ma fille quand vous la trouverez. (Elle s'est soudain agrippée à mon bras.) Merci, m'a-t-elle dit dans un souffle, merci mille fois pour tout ce que vous pourrez faire. (Elle avait les larmes aux yeux.) J'aime ma fille, Gedda, même si elle se refuse à le croire. Chaque jour, je sens sa souffrance et je suis impuissante à y mettre un terme. Pourquoi ai-je jamais...

Elle a fermé les yeux et les larmes ont roulé sur ses joues.

— Pourquoi vous a-t-elle quittée ? lui ai-je demandé, m'apercevant soudain qu'elle ne m'avait pas tout dit.

Elle s'est d'abord contentée de secouer la tête en se tournant pour partir puis elle a murmuré :

— Je n'en sais rien. Mais, je vous en prie, aidez-la...

Et sa voix s'est brisée en sanglots.

Elle s'est alors éloignée, incapable de contrôler ses pleurs, comme si son soulagement d'avoir trouvé quelqu'un pour supporter son fardeau l'avait laissée sans défense devant la douleur.

Je l'ai suivie du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu, la gorge nouée par une émotion inattendue. Puis j'ai baissé les yeux vers la holo et vers le trèfle qui gisait toujours au creux de ma main, conscient qu'elle n'avait pas donné ces deux choses à la légère au premier étranger venu. Elle m'avait dit la vérité. Elle avait perdu son enfant et sa souffrance était réelle. Je savais ce qu'était la perte d'un être cher...

Le soleil s'est reflété dans le trèfle et des pointes de lumière m'ont fait pleurer. Je me suis soudain remémoré comment les larmes m'étaient montées aux yeux le jour où j'avais annoncé à mon père mon intention de quitter la maison... bien qu'à cette époque, jamais je n'eusse imaginé que ce fût pour toujours. L'aurais-je su que je me serais certainement effondré comme Hahn...

J'avais déjà d'énormes difficultés à ne pas perdre contenance devant l'expression de son visage.

— Combien... combien de temps vous reste-t-il à passer auprès de nous avant votre départ ? m'a-t-il demandé.

Il était debout devant moi dans la Haute Salle, drapé dans la dignité de cet uniforme qu'il portait même à la maison et qui symbolisait sa fierté d'être le chef d'une famille aussi ancienne et honorable que toute autre sur Kharemough. Alors qu'il me posait cette question, je percevais en revanche dans sa voix comme une certaine faiblesse.

— Un petit peu plus d'un mois, ai-je répondu avec un sourire, tout en tentant de me persuader qu'il s'agissait d'un temps très long.

Le limpide contrepoint d'une œuvre chorale de Tithane remplissait le silence entre nous et calmait la douleur que je sentais dans ma gorge. Mon regard s'est porté sur le ciel au travers des larges croisées. Un voile de pollution souillait la perfection de l'azur, constant rappel de la présence autour de Kharemough de complexes industriels orbitaux fonctionnant à plein rendement – prix que nous devons payer pour être les leaders de l'Hégémonie.

— Il nous faut donc prévenir votre mère. Elle souhaitera certainement vous revoir avant... si son travail le permet.

Je me suis abstenu de toute réponse, de peur qu'elle ne fût déplacée. Un feu s'est déclaré dans ma poitrine et, retenant mon souffle, j'ai mentalement récité une adhani. Mère s'était séparée de nous alors que je n'avais pas plus de cinq ans et je pouvais compter sur les doigts de la main les occasions que j'avais eues depuis de la voir. Elle vivait sur un autre continent situé aux antipodes et dirigeait des fouilles archéologiques sur des champs de ruines du Vieil Empire... À force d'entendre dire, étant gosse, qu'on ne pouvait m'en blâmer, j'avais fini par me persuader que, d'une manière ou d'une autre, elle était partie par sa faute. Et elle n'est pas revenue avant mon départ de Kharemough.

— Êtes-vous certain d'avoir pris la bonne décision ? Après tout, vous n'êtes encore qu'un enfant...

Et j'ai perçu le tremblement de ses mains. Lui qui, d'habitude, se contrôlait si bien.

— Père, j'ai presque atteint mes vingt ans standard. Je suis déjà en possession d'un plus grand nombre de diplômes que HK et SB réunis. Je ne puis passer le restant de mon existence à étudier et à me préparer pour...

« Pour une chose que je n'obtiendrai jamais. »

— ... Je suis un homme désormais, et je ne suis pas votre héritier. Ce serait un déshonneur pour moi d'habiter ici plus longtemps.

Mais surtout, l'intolérable était d'y habiter avec mes frères.

— C'est un statut profondément respecté que celui de savant. Vous pourriez au moins rester sur Kharemough et enseigner...

— Non.

En voyant la douleur qui passait dans son regard, je me suis mordu les lèvres. Mais c'eût été pire si j'étais resté.

— Vous n'ignorez pas... (Les mots se refusaient à sortir de sa bouche.) ... Vous n'ignorez pas que je ne suis plus très jeune. Il est vrai que vous êtes le dernier dans l'ordre de succession. Mais quitter Kharemough... S'il devait arriver quelque chose à vos frères...

— Il ne leur arrivera rien, Père.

« Ah, si seulement il pouvait leur arriver quelque chose ! »

J'ai pratiquement vacillé sous la violence de cette pensée et je suis resté un moment à cligner des yeux et à détourner mon regard, de crainte qu'il ne lût en moi et n'apprît...

— Que pourrait-il leur arriver ici ?

Et, avec malignité, mon esprit m'a proposé une demi-douzaine d'éventualités fatales à mes frères.

Il a secoué la tête et s'est adossé à l'antique cheminée que dominait le grand écran.

— Faudra-t-il donc qu'un incapable et un parasite prennent en charge notre patrimoine lorsque je ne serai plus là ? (Il s'est tordu les mains.) Et votre mère qui se désintéresse totalement de sa part... si vous n'êtes plus là pour veiller...

— De toute façon, ils refuseront de m'écouter lorsque... lorsque HK sera chef de famille. Mieux vaut que je parte. C'est préférable pour tout le monde.

Il a poussé un profond soupir.

— Si seulement SB pouvait partir à votre place comme il aurait dû le faire depuis des années. Si seulement il était né avec votre sens de l'honneur, ou HK avec votre intelligence... (Ses yeux se sont posés sur moi.) Ou si vous étiez né le premier.

Son regard s'est accroché au mien, a fouillé mon âme.

J'ai pris une profonde inspiration et j'y ai soudain puisé le courage de dire ce que je n'avais jamais osé dire auparavant.

— Père, je connais le sens et la sagesse des lois. Elles sont destinées à maintenir la société entre les mains de ceux qui sont les plus aptes à la bien gouverner. Mais... mais ici, dans notre famille, elles ne... elles ne semblent... (Et j'ai terminé d'un trait :) Par nos saints ancêtres, Père, ne pouvez-vous les déshériter ? Ce ne serait que justice...

— Ça suffit ! (Il s'est écarté de l'âtre, raide de colère.) Tu en as déjà trop dit ! Certaines choses ne sont pas en mon pouvoir. Ne t'avise plus d'y faire la moindre allusion.

« Tu » et pas « vous ». C'était comme une gifle.

— Pardonnez-moi, Père. (Je me suis incliné en murmurant :) Je n'avais pas le droit. (Et, sans oser relever mon visage brûlant de honte :) Puis-je obtenir de vous... la permission de me retirer ?

— Non.

J'ai sursauté en sentant ses mains se poser sur mes épaules et mon regard s'est levé vers ses yeux sombres et cependant limpides comme des grenats. Lors de ma naissance, il n'était déjà plus tout jeune mais aujourd'hui, pour la première fois dans mon existence, je voyais en lui un vieillard.

— Je n'ai d'autre fierté que vous, m'a-t-il dit en me serrant dans ses bras. (Jamais il ne l'avait fait depuis mon enfance et si vive a été ma surprise que j'ai esquissé un mouvement pour me dégager.) Je sacrifierais ma vie pour vous... et avec joie... mais je ne puis me dresser contre les lois.

Et, en même temps, ses yeux m'implorait de comprendre autre chose... quelque chose qu'il n'avait pas le pouvoir de faire mais qui n'était pas au delà du mien.

— Je sais, ai-je dit, n'apportant de réponse qu'à ses seules paroles exprimées.

Puis j'ai baissé les yeux et j'ai continué de sentir ses mains sur mon dos, même après qu'elles furent retombées. Par la croisée, j'ai contemplé la roche grise et rongée par l'érosion du piton sur lequel était assis le corps principal de notre demeure. Le fardeau d'un millier d'années de traditions s'est abattu sur moi, m'a paralysé.

— Je... je voudrais me retirer dans le sanctuaire de nos ancêtres maintenant, et y méditer.

Il a hoché la tête, la déception gravée sur son visage. Puis il s'est détourné pour s'appuyer pesamment contre le manteau de la cheminée.

— Faites. Et priez pour nous tous.

J'ai gagné la porte et il m'a soudain rappelé :

— Où comptez-vous demeurer ?

— Sur Tiamat.

— Tiamat ! (Il était redevenu lui-même lorsque je me suis retourné.) Les gens là-bas sont à peine sortis de la barbarie. Je puis m'arranger pour vous faire donner une meilleure affectation, sur une planète où vous aurez pour le moins affaire à des citoyens civilisés...

— Non, Père. J'ai choisi moi-même cette affectation.

Ce monde m'avait paru le plus exotique, le plus étranger de ceux qui m'étaient proposés. Un univers qui semblait sortir de ces récits du Vieil Empire que je ne cessais de lire.

Tiamat était un monde d'eau et de glace dont la population, par ailleurs restreinte, s'était dans l'ensemble cantonnée dans un mode de vie aussi arriéré que bucolique. La planète entière ne comportait

qu'une seule cité digne de ce nom. Étape touristique renommée, cette fantastique relique du Vieil Empire s'appelait Escarboucle. L'Hégémonie contrôlait directement Tiamat pendant cent cinquante ans puis laissait aux indigènes le soin de s'administrer eux-mêmes au cours du siècle suivant lorsque les soleils jumeaux du système entraient dans le périhélie de leur révolution orbitale autour du trou noir qui constituait la porte de cet univers sur les autres. Des perturbations gravitationnelles fermaient alors pour cent ans cette Porte au trafic interstellaire et toute personne restée derrière se voyait en conséquence exilée pour la vie. Une bonne moitié de la population de la planète devait également faire face à l'exil car il leur fallait émigrer vers les latitudes polaires pour échapper aux radiations accrues de leurs soleils. En cette occasion, à Mère, la Mer vénérée des Tiamatins, le Rituel du Changement sacrifiait la Reine des Neiges qui, un siècle et demi durant, avait régné sur ce monde.

L'Hégémonie tenait à Tiamat, et elle tenait à la garder sous son entier contrôle pour une seule raison : l'eau-de-vie. Cette drogue de jouvence était distillée à partir du sang des ondins, créatures biomécaniques du Vieil Empire qui n'avaient survécu que dans les mers tiamatines. Cette drogue était extrêmement rare et si chère que, même pour des personnes comme mon père, elle restait un rêve inaccessible. Elle faisait la valeur de Tiamat et me donnait l'occasion de voir une cité de l'Empire encore peuplée par ses anciens habitants.

— Ma seule chance de connaître ce monde où l'on produit l'eau-de-vie, c'est d'y aller avant la fermeture de la Porte. Et, lorsque celle-ci aura lieu, on me réaffectera ailleurs... Ce n'est pas comme si j'y allais passer le restant de mes jours. Je ferai un crochet par chez nous en quittant...

D'un sourire, il m'a imposé le silence.

— Je suis certain que vous accomplirez honorablement votre service, quel que soit le lieu où vous irez.

Il a soudain baissé les yeux en entendant le carillon de sa montre ancienne. Son sourire est devenu une expression sur laquelle je pouvais mettre un nom. Puis il a sorti de la poche de son sash – sa place habituelle – la montre que j'ai vue là pour la dernière fois avant de la retrouver dans la main de mon frère.

La décharge, le vacarme et la chaleur ont de nouveau sollicité mon attention et, presque avec plaisir, j'ai répondu à leur appel. J'ai mis le trèfle dans l'escarcelle où je rangeais le portrait de mes frères. Mon regard est alors tombé sur la holo de Cantilène et j'y ai vu le visage d'une jeune femme marquée du symbole de l'oracle, avec des yeux sombres et une cascade de cheveux noirs. Pour quelque raison, je ne m'étais pas attendu à les voir noirs. Je suis resté un long moment à fixer cette image, m'efforçant de trouver dans le visage de cette fille

l'explication de ce qu'elle avait fait. Il y avait une telle vie dans ce regard qu'il en devenait gênant, comme s'il pouvait contempler d'autres mondes par l'entremise de son seul reflet. Comme si une autre jeune femme, une autre sibylle, avec une chevelure de la couleur du clair de lune, me cherchait au travers de ces yeux. J'ai fourré la holo dans mon escarcelle.

Je ne sais quel comportement adopter face à tout ça. C'est comme si les choses me tombaient entre les mains alors même qu'elles s'obstinent à me glisser des doigts. À l'instant même où tout paraît sans espoir, j'obtiens ce dont j'ai besoin... tout comme sur Tiamat. Et, à l'instant même où je me crois en sécurité, je me remémore Tiamat.

Je me remémore cette nuit comme si c'était la veille. Je n'y avais pourtant pas pensé depuis des années. Si fort avait été mon désir de l'oublier que j'avais réellement cru y être parvenu. Je n'avais pas même désiré une femme depuis... Mais ce soir, dieux... j'ai mal de vouloir sentir son corps contre le mien.

Au diable tout ça ! Je suis peut-être fou.

Jour 37

Nous avons fini par prendre le départ, pour le meilleur ou pour le pire, et voilà déjà presque quatre jours que nous remontons la rivière et que nous nous enfonçons dans Finismonde.

En dépit de ce qu'il affirmait, Ang n'a pas été fichu de mendier, d'emprunter ou de voler la grille dont j'avais besoin pour remettre en état le bloc antigrav du rover. Tout aurait été sacrément plus simple... mais comment les choses pourraient-elles être simples lorsqu'elles dépendent de la Compagnie ? Sur les derniers temps, Ang semblait à court de patience, comme s'il lui fallait absolument bouger, repartir dans le désert, quelles que fussent être les conditions du voyage.

Nous avons donc entamé celui-ci par voie fluviale – c'était la seule possibilité – et cela m'a pour le moins permis de vérifier que notre tas de ferraille ne prenait pas l'eau. J'en remercie d'ailleurs les dieux car je ne me sentais nullement d'humeur à prendre un bain et encore moins à nager dans ce liquide jaunâtre et puant. L'atmosphère qui nous entoure est proprement nauséabonde et le système d'air conditionné me semble avoir encore besoin d'un réglage. Tant à cause de la puanteur que du roulis, Osdrin n'a pas tardé à vomir tripes et boyaux, mais rien en revanche ne m'a paru susceptible d'incommoder Ang, pas même l'omniprésence de cette jungle qui se pressait sur les deux rives jusqu'à sembler parfois se répandre frénétiquement dans le courant comme pour nous atteindre. Ce que charrient ces eaux boueuses – puants lambeaux grisâtres de végétation pourrissante – évoque pour moi la chair d'un cadavre décomposé. La nuit dernière j'ai rêvé que je voulais mourir et que j'étais incapable de mettre ce désir à exécution... vieux, très vieux rêve en fait. Je me suis réveillé, bien sûr, et je n'ai pu retrouver le sommeil.

Ce soir, lorsque j'irai dormir, je suppose que je vais rêver de pompes. Aujourd'hui, nous avons atteint la raffinerie, l'extrême poste avancé de la Compagnie, le dernier signe de « civilisation » que nous sommes censés rencontrer dans Finismonde. Des gardes armés jusqu'aux dents nous attendaient sur le débarcadère. Par bonheur, Ang connaissait le mot de passe, ou ce qui en tient lieu, et il les a convaincus de nous laisser aborder. Jamais je n'aurais pensé avoir du plaisir à me retrouver sur un sol appartenant à la Compagnie ; mais après quatre jours passés sur cette rivière...

Le bruit des pompes est omniprésent dans le complexe ; il n'y a pas moyen d'y échapper. Cette station est assise – ou plutôt flotte – sur

un vaste marécage de vase pétrolifère. La jungle elle-même délaisse cette bande de terrain, mais certes pas la Compagnie. Si j'en crois Ang, ils n'ont pu résister à la tentation d'exploiter cette source quasi gratuite d'hydrocarbures. Ils ont construit une plate-forme de pompage et ont posé toute cette sacrée raffinerie dessus. Ils ont dû croire que ce serait plus facile que de lutter contre la jungle mais, à présent, ils sont obligés de lutter jour et nuit pour empêcher l'ensemble de sombrer dans la gadoue. Pourquoi n'ont-ils pas suspendu leurs installations sur les champs répulsifs, je ne puis l'imaginer au premier coup d'œil, n'importe quel Kharemoughite aurait pu s'apercevoir que leur manière de procéder était absurde. C'est d'ailleurs ce que j'ai dit à Ang lorsqu'il m'a fait visiter le complexe.

— D'accord, m'a-t-il répondu, n'importe quel imbécile s'en serait rendu compte ! Mais, de toute façon, les Inspecteurs ne se seraient jamais déplacés pour venir voir. Maintenant, ils ont tant investi qu'ils ne peuvent plus faire marche arrière. Jamais ils n'accepteront de mettre sur pied un nouveau projet avant d'avoir renoncé à celui-là. En fait, ils ne veulent rien savoir de ce qui se passe ici. Ils s'en fichent pas mal. (Il a fait un geste vague de la main, a grimacé puis s'est retourné vers moi pour dire :) Vous autres Techs, vous adorez insister sur l'évidence, n'est-ce pas ?

Il avait beau être d'accord avec moi, c'était comme si je l'avais insulté personnellement.

Je n'ai rien répondu. Il a froncé les sourcils, haussé les épaules puis s'est éloigné. Toute la journée, il n'a cessé de manifester à l'égard de ce lieu une singulière attitude de propriétaire... et, depuis que nous sommes arrivés ce matin, son humeur s'est faite encore plus acerbé que d'habitude. Je me suis arrêté pour l'observer alors qu'il engageait la conversation avec un groupe d'ouvriers qui faisaient une pause sur le terrain dénudé entourant la raffinerie. Quand il travaillait pour la Compagnie, Ang était géologue, et il connaît un tas de gens ici. S'il s'est arrangé pour que nous y passions la journée, c'est afin d'avoir une dernière chance de trouver la grille pour le rover.

Je suis allé faire un tour sur le terrain vague sans quitter des yeux le déploiement mégalithique de la raffinerie. C'est alors que j'ai pris conscience de n'avoir pas vu Osdrin depuis le matin. C'était comme d'être physiquement libéré d'un poids. Il était resté dans les baraquements qui nous avaient été attribués pour dormir, se soûler, ou simplement par pur désintérêt pour ce qui, à vrai dire, n'en offre strictement aucun selon les critères de la plupart des gens. Une conception des plus primitives et de monstrueux enchevêtrements d'installations rouillées, pourries, péniblement maintenues à flot ou arrimées, de sorte qu'elles puissent continuer de fonctionner. Ce qui

m'entraînait à les explorer était certes une espèce de fascination horrifiée mais aussi l'impossibilité de retourner affronter ces couloirs à vous rendre claustrophobe et ces pièces d'une stupéfiante laideur dans lesquelles on nous avait logés.

En fait, ici, on ne pouvait échapper à la laideur. Au bout d'un moment, j'ai entendu Ang qui m'appelait et j'ai rebroussé chemin vers la raffinerie. Par un labyrinthe d'échelles et de passerelles, j'ai gagné l'endroit où il se trouvait en compagnie de trois ouvriers – le plus haut sommet qu'il m'ait été donné d'atteindre au cours de mon exploration. J'ai contemplé le jaillissement géométrique de la station qui se silhouettait sur la rougeur sinistre du couchant. En fait, je ne voyais surtout que des tours noires contre la grisaille de la brume qui montait du marécage. De pâles flammèches flottaient à leur sommet, gaz qui se consumait en pure perte et accentuait la pestilence omniprésente de jour comme de nuit.

— Je vous présente notre mécanicien, a dit Ang aux trois autres. (Puis il s'est tourné vers moi :) Expliquez-leur quelle sorte de grille vous voulez.

Mon regard s'est posé sur les ouvriers. L'un était un type trapu, vêtu de la combinaison orange des contremaîtres ; les deux autres portaient la classique combinaison blanche ou, du moins, qui avait été blanche à l'origine. Le caractère désespérément peu pratique d'une telle couleur en un tel endroit m'a soudain frappé. Avec ce tissu bon marché qui n'avait fait l'objet d'aucun traitement, il était impossible d'éviter les taches, et chacune d'elles ne faisait que renforcer la futilité de toute tentative pour lui conserver une relative blancheur.

Les trois gars ont posé sur moi un regard sombre et dépourvu de toute curiosité. J'avais du mal à les distinguer l'un de l'autre par leurs traits et Ang ne s'est pas donné la peine de me les présenter. Je leur ai fourni les caractéristiques de la grille dont j'avais besoin et celui qui était en orange a haussé les épaules.

— Peut-être, après tout, a-t-il fini par dire, à contrecœur d'ailleurs, comme si rien de tout cela ne lui plaisait. (Une grille n'est pas n'importe quelle pièce d'un moteur, tant par sa taille que par son prix.) Il n'a qu'à suivre et jeter un coup d'œil par lui-même. (Puis il s'est tourné vers les autres.) Randet ? Filalong ? Vous venez ?

L'un des deux ouvriers a haussé les épaules et l'autre a fait non de la tête. Celui qui avait haussé les épaules nous a emboîté le pas tandis qu'Ang et l'autre homme restaient sur place et s'allumaient un stick de fesh. Il est formellement interdit de fumer dans l'enceinte de la raffinerie et j'étais bien content de m'éloigner d'eux.

J'ai suivi les deux hommes le long des passerelles, les yeux fixés sur le noir marais qui s'étend au delà du complexe. Aux avant-postes de la jungle, de pourrissantes épaves dérivait sur les eaux

stagnantes.

— Je me nomme Gedda, ai-je dit.

Le contremaître m'a lancé un bref regard et, comme je n'obtenais pas de réponse plus explicite, j'ai demandé :

— Et vous, des noms, vous en avez ?

Le contremaître a froncé les sourcils.

— Moi, c'est Ngéran. Lui, Randet. Vous êtes de Kharemough, nous a dit Ang ? (Il ne s'agissait là que d'une classification.)

J'ai fait oui de la tête et nous avons poursuivi notre route en silence. Mes deux compagnons s'abstenaient de regarder à droite, à gauche ou au-dessous d'eux ; on aurait dit des somnambules. Moi, j'ai regardé le soleil qui disparaissait dans la brume. Ngéran nous a ramenés jusqu'au bas du complexe dans un labyrinthe de bâtiments où il s'est arrêté à tout bout de champ pour inspecter un détail ou un autre. Au bout d'un moment, j'ai commencé à suspecter dans son comportement une manière de me faire perdre patience. Il espérait probablement que je finirais par renoncer à trouver la grille. Mais, parfaitement conscient du changement que cette pièce pourrait apporter à mon existence, je me sentais d'une patience d'ange.

À chacune de nos haltes, les ouvriers se rassemblaient autour de nous pour m'observer, une expression maussade et incertaine sur le visage. Je me suis forcé à leur parler, tentant d'établir avec eux une sorte de communication afin de transformer leur hostilité en une attitude plus ou moins coopérative. Comme je ne pouvais imaginer que ces gens pussent s'intéresser à autre chose qu'à leur travail, j'ai hasardé une série de questions évidentes sur l'utilité de tel ou tel appareil, sur son fonctionnement ou sur son réglage. Je n'ai obtenu que de vagues réponses monosyllabiques.

— Vous savez, leur ai-je dit après avoir étudié un relevé de données, si vous ouvrez ce conduit aux trois quarts en réduisant l'arrivée de dix pour cent, votre rendement sera meilleur.

J'ai vu paraître sur quelques visages une lueur proche de l'intérêt.

— Mais ce sera plus lent, a dit un homme en secouant la tête.

— Ce type d'installation est conçu pour un débit maximum de vingt-cinq. Si l'on force trop, ça ne peut que refouler. Essayez donc ce que je vous dis... et vous verrez qu'il ne sera pas nécessaire de recalibrer plus d'une fois sur dix.

— Vraiment ? m'a dit l'homme. Et comment vous savez ça ?

— C'est un Tech, a dit Ngéran en me regardant comme s'il me voyait pour la première fois.

J'ai souri.

Un autre gars m'a effleuré le bras pour me demander mon avis sur un problème technique différent. J'ai tour à tour répondu aux questions de plusieurs ouvriers, leur offrant mes suggestions lorsque

leur travail me semblait pouvoir être effectué de manière plus simple ou plus efficace. À la différence d'Ang, la plupart ont paru m'en être reconnaissants. À présent, c'était Ngéran qui m'attendait. Mais du fait qu'il pouvait y gagner quelque chose, il montrait une patience égale à la mienne.

Le temps que nous ayons atteint les entrepôts, sa répugnance à me montrer ce qu'ils tenaient en réserve n'était plus qu'un lointain souvenir. Le cœur battant, j'ai regardé défiler l'inventaire dont il avait programmé le listage sur le terminal du magasin mais il n'y était pas question d'une grille de la dimension requise. Tel était mon désir de voir apparaître la mention du matériel voulu que je m'y suis repris à deux ou trois fois.

— Vous n'en avez pas, me suis-je enfin résigné à dire, horrifié de m'entendre prononcer ces mots.

Et je me suis brusquement senti succomber sous le poids de la fatigue.

Par-dessus mon épaule, Ngéran a revérifié la liste du matériel sur l'écran.

— Nous en avons pourtant une il y a quelques semaines à peine... Mais peut-être était-ce il y a quelques mois... On a dû la prendre. (Il s'est redressé puis a haussé les épaules.) Je suis désolé. (Il avait l'air sincère.) Je me fiche pas mal de décevoir un enfourcheur de chimères comme Ang, mais vous, vous auriez mérité de trouver cette pièce.

Je me suis contenté de répondre par un vague grognement. Notre dernier espoir de poursuivre cette expédition par voie aérienne venait de s'envoler. J'ai remercié Ngéran pour le dérangement et je me suis apprêté à partir. Il m'a rappelé :

— Hé, Gedda ! Vous serez encore là demain ?

Il y avait dans sa voix une intonation pressante qui démentait le caractère anodin de sa question.

J'ai fait non de la tête. La résignation s'est installée dans les lourds plis de ses traits. Je suis sorti du bâtiment.

En quête de la chambre qui nous avait été assignée, j'ai erré dans la solitude des couloirs reliant entre eux les divers secteurs du complexe. Le bruit des pompes est omniprésent, cœur palpitant de quelque gigantesque animal. « ... Nous flottons sur un esquif précaire à la surface de l'existence », avait dit Hahn, la sibylle. Par ces termes, elle aurait pu désigner cet endroit.

J'ai tenté de repousser le souvenir de ces mots hors de ma conscience mais ma déception de n'avoir pas trouvé la grille les y ramenait avec obstination. J'ai pensé au trajet que nous avions déjà fait en remontant la rivière et à ce qu'il annonçait pour la suite. De tout mon cœur, j'ai souhaité n'avoir jamais quitté Seuil, lieu où j'avais

joui pour le moins d'un certain confort et d'une sécurité relative. Mais il ne me restait rien là-bas vers quoi je pusse retourner.

J'ai également tenté de ne pas y repenser... mais, dans mon esprit, j'ai vu couler le fleuve de circonstances qui nous avait tous inévitablement charriés vers cet endroit. Un calembour obscène d'Osdrin m'est revenu en mémoire ; il y liait le nom de Seuil aux Portes, ces trous noirs dans l'espace qui nous donnent accès à d'autres mondes en avalant tout rond nos vaisseaux pour les déféquer à une demi-galaxie de distance plus loin. Pour lui, Seuil n'est pas un havre mais un piège. Pour Ang, Finismonde est un havre tout autant qu'un piège qui l'aspire dans ses tréfonds... Le vrai piège, c'est le passé ; tout choix que nous y faisons ne fait que restreindre l'éventail de nos options pour l'avenir.

J'ai repensé à la grille et, avant cela, à ma décision de partir avec Ang et, encore avant, à mes frères... J'ai aussi pensé à mon départ de Tiamat... un départ sans espoir de retour, sans espoir de jamais revoir Moon...

Désespérément, je me suis attaché à considérer le passé de l'Hégémonie, à évoquer mes ancêtres, tous ces génies du Vieil Empire, morts depuis tant et tant d'années, et qui nous ont légué ce réseau d'oracles qui guida Moon vers quelque destination inconnue... qui avaient résolu le paradoxe du parcours direct d'étoile à étoile à des vitesses supérieures à celle de la lumière... qui avaient été sur le point de découvrir la clé de l'immortalité. Leur empire s'était effondré sous le poids de sa propre complexité, sous l'effet d'une accumulation de choix défectueux, avant qu'ils n'aient pu atteindre cette perfection.

Nous autres, à présent, leurs descendants, leurs héritiers, nous vivons dans la nostalgie de cette Belle Époque du Vieil Empire... alors même que nous tentons de reconstruire sur ses ruines avec l'aide des oracles qu'ils nous ont laissés pour nous guider. « Vienne le Millenium ! » avons-nous coutume de dire. Vienne le jour où nous aurons de nouveau la possibilité de parcourir réellement l'espace intersidéral, où nous aurons toute latitude pour choisir comme destination n'importe quel monde de la galaxie. N'importe quel monde... même Tiamat.

Je ne vivrai pas assez vieux pour voir un tel jour ; personne peut-être ne le verra jamais. Nous sommes tous des victimes du passé... du passé tout autant que du hasard. La plus proche source d'énergie qui nous permettrait de reconquérir l'espace interstellaire se trouve dans un système séparé de Kharemough par plus de mille années-lumière... et, dans ses alentours, nulle Porte ne s'ouvre. Les dieux seuls savent si les vaisseaux que nous avons fait partir pour ce système il y a près de dix siècles ont une chance d'y parvenir un jour et, à plus forte raison, d'en ramener ce dont nous avons besoin. Un tel besoin, une solution

d'une telle simplicité... inaccessible pourtant, à l'instar de cette grille adaptable à notre rover.

Au moment où le cheminement de ma pensée a fini par revenir à son point d'achoppement primitif, je me suis aperçu que, quelque part, je m'étais trompé de direction. Les couloirs que je longuais s'enfonçaient dans les profondeurs du complexe, toujours plus bas dans des sous-sols exclusivement peuplés de machines – moteurs, pompes, foreuses, kilomètres de tuyauterie – et où chaque élément de l'ensemble, animé d'une vie indépendante, avait la faculté de s'autogérer, de s'autoréviser.

J'aurais pu être la première personne à mettre les pieds ici depuis des mois, peut-être même depuis des années... Du moins, ai-je eu d'abord cette impression...

Je m'étais immobilisé sur une passerelle enjambant un immense espace d'où montaient le vacarme assourdissant des pompes ainsi qu'une puanteur d'asphalte et de méthane étonnamment accrue. Je surplombais en fait un vaste bassin de vase noire et fumante où se déversaient, par une demi-douzaine de buses, des torrents de boue excrémentielle. Puis j'ai distingué autre chose, mais si minuscule de l'endroit où je me tenais, que j'ai d'abord douté d'avoir bien vu : c'était une file de créatures humaines chargées de seaux dont le déplacement évoquait celui d'insectes privés de conscience individuelle. Elles montaient jusqu'au réservoir, remplissaient leurs seaux, puis reprenaient le chemin des profondeurs pour les transporter vers quelque imaginable destination. Je suis resté à les contempler pendant ce qui me parut être une éternité et, durant tout ce temps, l'incessante procession ne s'est pas interrompue et le niveau de la boue ne s'est pas modifié. Dans la saturation sonore des machines, les silhouettes paraissaient se mouvoir sans bruit, comme des fantômes. Lorsque la fascination dans laquelle me plongeait le spectacle de ce labeur absurde et futile s'est quelque peu dissipée, j'ai cherché un moyen de me rapprocher afin de trouver une réponse – un motif – à ce que je voyais.

Je me suis retourné... et je me suis trouvé en présence d'un garde en uniforme.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? m'a-t-il demandé en m'attrapant par le col trempé de sueur de ma chemise.

J'ai failli lui répondre par une série de questions : qu'est-ce qu'il fichait là, lui ?... à quelle sorte de travail étaient astreintes ces misérables fourmis humaines ?... Mais je me suis repris à temps, conscient du lieu où je me trouvais tout autant que de mon isolement.

— Je me suis perdu, ai-je marmonné. J'étais avec Ang.

— C'est une explication, ça ? Démerdez-vous pour vous repérer en quatrième vitesse avant que je ne vous colle un seau entre les

maines.

Sur ce, il a fait un signe de tête vers la rambarde pour me montrer le réservoir de boue puis il m'a bousculé.

Je me suis donc reperdu aussi vite que j'ai pu.

Il faisait déjà nuit noire lorsque j'ai enfin retrouvé le chemin de notre chambre. Ang était rentré, plusieurs heures auparavant sans doute, et il dormait sur l'une des couchettes empilées le long du mur. Osdrin dormait aussi sur la couchette supérieure. J'ai claqué la porte grillagée avec assez de violence pour les réveiller tous deux.

— Hé, connard, c'est pas bientôt fini ce boucan ? a grogné Osdrin dont la tête s'est soulevée pour retomber aussitôt.

Ang m'a jeté un regard noir puis il s'est à demi extirpé de sous le lit d'Osdrin pour s'asseoir au bord du sien.

— Où diable étiez-vous passé ?

— Je me suis payé une croisière dans les régions inférieures, lui ai-je répondu, hargneux. Je crois savoir à présent où vous avez été chercher votre conception de l'Enfer... être forcé de répéter à jamais les mêmes tâches inutiles et absurdes.

— De quoi pouvez-vous bien parler ?

— Quelque part dans les entrailles de cette raffinerie, j'ai vu des hommes qui puisaient de la boue dans un réservoir avec des seaux. Vous m'entendez ? avec des seaux. N'allez pas me dire qu'il existe un motif valable pour que...

— Des forçats. Ce sont des forçats. Le Gouvernement les déporte ici et c'est la Compagnie qui se charge de les faire travailler.

— À transporter de la boue ! Mais c'est idiot. Ce n'est pas un travail, c'est...

— Un châtiment. Une peine à purger. (Il a haussé les épaules.)

— Mais, par les dieux, ça ne rend service à personne. Ça n'est même pas rentable... Un pipe-line ferait le même boulot dix fois mieux. Et on pourrait former ces hommes pour une tâche utile.

Il s'est levé et m'a regardé de haut.

— Il n'y a déjà pas assez de travail ici pour les honnêtes gens et vous voudriez qu'on les mette au chômage pour que des meurtriers et des voleurs puissent faire un travail intéressant ? (Le tour interrogatif de sa phrase était de pure rhétorique.) Par l'Aurant, j'ai l'impression d'entendre ma femme ! Pour elle non plus, rien n'était jamais comme il faut.

Je suis resté à le fixer, surpris d'apprendre qu'il avait été marié. Jamais il n'avait fait la moindre allusion à une épouse... et je ne m'étais jamais posé de questions sur son passé. Avec certaines personnes, il est fort simple d'oublier à quel point la vie d'autrui reste toujours un profond mystère.

Ang a éclaté d'un rire bref et il a penché la tête sur le côté pour

me jeter un regard en coin.

— Tirons les choses au clair, Gedda. Qu'êtes-vous venu chercher au juste à Finismonde ?

Cette fois, il voulait vraiment savoir.

Je n'osais pas répondre. J'avais peur de lui dire la vérité, peur qu'il ne prît la décision de se séparer de moi si je lui avouais mon désir d'aller jusqu'au Lac de Feu.

— Ouais, Gedda, a surenchéri Osdrin. À quoi cherchez-vous à échapper... quel crime avez-vous commis ?

Il s'était de nouveau redressé et posait sur moi un regard dur. J'ai baissé les yeux.

— Usurpation d'identité. Je me suis fait passer pour un officier de police, ai-je dit avant de me tourner vers le placard.

— Ça colle pas trop mal.

Il y avait une nette aigreur dans la voix d'Ang.

Je me suis retourné pour lui demander :

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que ça colle avec votre arrogance de technocrate. Vous autres, Techs, vous avez beau vous pavaner autour de Kharemough comme des idoles de pacotille, il n'empêche que ni vos dieux ni vos ancêtres – ou quel que soit le foutu nom que vous donnez à ceux que vous adorez – n'ont jamais eu la moindre puissance, le moindre droit, sur ce monde où nous sommes. Pour ce qui est de construire des machines et de les entretenir, vous êtes champions, mais je me suis laissé dire que vous n'adressez pas même la parole à une bonne moitié des gens de votre propre planète parce qu'ils ne correspondent pas à je ne sais quelle couillonnade de critère standard sur la pureté génétique. Et c'est vous qui osez venir me dire ici que la Compagnie ne traite pas des criminels avec assez d'humanité !

Jamais je n'avais entendu un si long discours sortir de la bouche d'Ang depuis que je le connaissais.

Avec un type comme lui, je n'aurais pas même pu commencer à justifier la complexe structure sociale kharemoughite, aussi n'ai-je pas même essayé et me suis-je contenté de lui dire :

— Le fait que j'aie tort ne vous donne pas automatiquement raison. (Ça lui a cloué le bec et j'ai poursuivi en toute logique :) Si vous estimez la Compagnie aussi infaillible, pourquoi n'avez-vous pas continué de travailler pour elle ?

Les plis soucieux de son visage se sont creusés et il s'est rassis en tripotant nerveusement sa médaille religieuse.

— J'en avais ma claque de ne jamais pouvoir faire fortune... d'être toujours en train de fournir à des sangsues anonymes de nouveaux moyens de s'enrichir à ma place. (Il fixait les murs de la pièce, il leur parlait, comme si sa voix pouvait les traverser pour

atteindre les profondeurs du complexe.) Ma femme travaillait ici, dans cette raffinerie. Elle est partie, il y a de cela des années, parce qu'elle ne pouvait plus supporter la Compagnie. Elle a emmené mon fils. Selon elle, je me bousillais l'existence. En fait, elle était exactement comme la Compagnie : une éternelle insatisfaite. Elle n'a jamais compris pourquoi je ne voulais pas partir. Elle n'a jamais rien compris à Finismonde. (Il a secoué la tête comme pour écarter des fantômes qui l'auraient assailli.) Personne ne comprenait pourquoi je m'enfonçais dans cette solitude. Parce qu'il me fallait le faire pour mieux la connaître que tout autre homme. (Un instant, j'ai cru qu'il parlait encore de sa femme.) Pendant des années, j'ai vu les prospecteurs indépendants, toute cette bande de paumés, tenter de faire mon travail... et réussir parfois ! J'en ai vu partir de Finismonde à ma place, fortune faite. Mais j'ai toujours su qu'un jour elle m'ouvrirait son cœur. Et ce jour-là... (Il s'est interrompu et a promené un regard circulaire sur la chambre.) Ce jour-là, nous serons tous riches. Ça, je peux vous le promettre.

À présent, il souriait vraiment. Et son visage n'en était que plus inexpressif.

— Peut-être avez-vous un plan précis ? s'est enquis Osdrin. En ce cas, lequel ?

Ma main s'est portée vers l'escarcelle où je conserve le portrait de mes frères et j'ai senti l'angoisse étreindre ma poitrine. Si Ang avait en tête un plan défini, cela ne pouvait qu'accroître les difficultés lorsqu'il me faudrait obtenir sa coopération pour mes recherches.

Mais Ang a secoué la tête et a murmuré :

— Non, pas encore.

Osdrin a repris son visage maussade mais il s'est contenté de hocher la tête. J'ai poussé un soupir, à deux doigts de montrer le portrait à Ang et de lui dire toute la vérité.

Non, le moment n'était pas encore venu et je me suis demandé s'il viendrait jamais.

— Alors, et la grille ? m'a demandé Ang.

— Ils n'en ont pas qui nous convienne.

— Vous êtes sûr ? Vraiment sûr ?

J'ai hoché la tête d'un air las.

Il a marmonné un juron mais son expression ne s'est pas modifiée, comme si, au fond, ça lui était égal.

— Bon, nous partirons à l'aube.

Puis il s'est retourné vers moi pour ajouter :

— Un petit conseil, Gedda. Ne vous mêlez pas de chercher une explication logique à ce que vous voyez dans Finismonde... il n'y en a pas.

À présent, nous sommes en train de franchir une chaîne de montagnes. Dieux merci, nous avons fini par laisser la jungle loin au-dessous de nous, mais, à part l'odeur, rien ne s'est vraiment arrangé. Ang connaît apparemment l'emplacement des cols. C'est une chance car, dans ce relief tourmenté, je serais incapable de distinguer la moindre piste. Si seulement nous avions pu mettre la main sur cette putain de grille... Oh, et puis merde... nous nous traînons, et je ferais tout aussi bien de m'habituer à cette idée.

Avec la jungle, nous avons également laissé la pluie derrière nous. Enfin, presque. Ang dit qu'à partir d'ici la sécheresse ira croissant et il nous a donné l'ordre d'économiser l'eau, même avec le recycleur. Malheureusement, il semble considérer comme un luxe le fait de rester propre dans un habitacle aussi exigu. En tout cas, il n'est pas question que je me laisse pousser la barbe.

Osdrin semble bénéficier de privilèges qu'Ang lui-même n'aurait jamais osé s'accorder. De quel droit peut-on occuper tout l'espace de rangement disponible avec des caisses d'alcool et un récepteur vidéo à large spectre alors que nous n'avons pratiquement pas la place de bouger ? Par-dessus le marché, il s'est emporté un branche-synapses et il passe les trois quarts de son temps vautré dans cette machine obscène à pomper sans vergogne sur le bloc d'alimentation du rover. À l'en croire, il crèverait d'ennui s'il ne pouvait s'adonner à ses petites habitudes. Il faut dire que, sur ce terrain, Ang est le seul à pouvoir piloter le véhicule, ce qui ne laisse pas grand-chose à faire pour Osdrin. Ang semble d'ailleurs estimer qu'il est préférable de lui laisser faire ce qu'il veut. Il a peut-être raison ; Osdrin est certainement moins dangereux dans l'hébéture de l'ivresse que lorsqu'il a toute sa tête.

Ce matin, il s'est précipité sur moi alors que, jouissant d'un provisoire moment d'intimité dans l'aire de couchage, je m'étais installé sur les W.-C. Il m'a d'abord toisé puis, devant ma gêne, il a esquissé un sourire narquois et m'a dit :

— Ainsi, vous vous êtes fait passer pour un flic. Ang n'a pas tort : cet uniforme devait vous aller comme si vous étiez né avec. D'ailleurs, on a toujours l'impression que vous le portez...

— Ce doit être votre conscience qui vous tracasse, lui ai-je dit en remontant mon pantalon.

Il a éclaté de rire bien qu'il ne fût pas plus que moi d'humeur à plaisanter. Puis il s'est avancé pour me bousculer et m'a fait perdre

l'équilibre.

Certes, c'eût été illégal, mais j'aurais peut-être dû me munir d'une arme. Osdrin, lui, ne s'encombrerait pas de tels scrupules. Nous avons des fusils dans les réserves et cet imbécile d'Ang les garde sous clé en croyant que cela suffit à assurer sa sécurité...

Jour 40

Qu'en est-il de cet endroit ? C'est comme des sables mouvants... Le temps nous emporte en avant mais plus nous nous enfonçons dans Finismonde, plus j'éprouve le sentiment de sombrer dans le passé. D'ici que j'atteigne le Lac de Feu...

Ce soir – encore un soir qui, dans la compagnie d'Osdryn et d'Ang, commençait à me sembler une éternité –, je n'avais d'autre intention en allant me promener que de m'éloigner du camp et des autres. L'immense lune solitaire de Numéro Quatre brillait, telle une lanterne dans un ciel pratiquement dépourvu d'étoiles et, sur l'entière surface de ce monde, il aurait pu ne pas y avoir d'autre créature vivante que nous trois. M'aventurer seul dans ces collines me paraissait pourtant moins dangereux et surtout moins pénible que de rester près d'Osdryn.

Dans le clair de lune, les montagnes évoquaient pour moi les ruines enfouies sous la végétation de quelque palais qu'un géant se serait bâti avec des blocs gros comme des maisons. Un site venu tout droit du Vieil Empire – peut-être la cité planétaire de Tell'haspah que hantent les esprits de ses ancêtres immémoriaux. En moi, la plainte du vent a fait naître une nostalgie pour des lieux que je n'ai jamais visités. J'ai même envisagé de dormir dehors. Après l'atmosphère malodorante et confinée du rover, après les ronflements d'Ang, la fraîcheur de l'air nocturne et la profondeur illimitée du ciel constituaient un vrai paradis.

Soudain, je suis tombé sur un piège primitif à demi dissimulé entre les roches et les éboulis qui jonchaient un petit espace découvert. Entre ses mâchoires, j'ai vu quelque chose de noir et de racorni mais je n'ai pas compris ce que c'était avant de m'être assez rapproché pour pouvoir le toucher. Il s'agissait d'une patte, celle de quelque animal qui, longtemps auparavant, s'était pris à ce piège et qui, dans sa rage de vivre et d'être libre, s'était rongé son propre membre pour se l'amputer.

Accroupi là, je suis resté un long moment sans même avoir la force de faire un geste. Puis j'ai dénoué les bandes protectrices de cuir qui dissimulent les cicatrices de mes poignets. Ensuite, j'ai ouvert mon escarcelle et j'ai étalé son contenu dans la poussière : le portrait de mes frères, le trèfle, la holo de Cantilène. Sa chevelure était du même noir lustré que le ciel nocturne. Son regard sombre et fier – pareil à quelque fenêtre ouverte sur l'âme de ces lieux – plongeait droit dans le mien. « Je te connais, murmurait ce regard. Je sais ce qu'il y a dans le

secret de ton cœur. Je sais pourquoi tu es venu. »

Je me suis arraché à cette image. Mes yeux se sont posés sur le visage de mes frères... puis s'en sont détournés...

Et je me suis remémoré comment ils s'étaient détournés du regard de l'Inspecteur qui me tendait la transcription d'un message réexpédié de Kharemough à Tiamat.

— Sergent, m'a-t-elle dit avec plus d'hésitation dans la voix que je ne lui en avais jamais entendu. Je... je crains que ce ne soient de mauvaises nouvelles.

Mon visage s'est figé. Mon esprit aussi. D'une main molle, j'ai saisi le feuillet, sachant par avance ce qu'il allait m'apprendre.

— Mon père est mort.

Tels sont les mots que j'ai prononcés à voix haute à l'intention de l'antique mur dénudé du couloir.

« Et c'est moi qui l'ai tué. »

Je me suis appuyé sur le mur pour conserver mon équilibre.

— Je suis désolée, a murmuré dans mon dos la voix de l'Inspecteur.

Puis je l'ai entendue ajouter dans sa langue maternelle :

— Puisse-t-il vivre à jamais dans la demeure d'un millier de cœurs.

J'ai esquissé un hochement de tête – je ne pouvais faire plus – et j'ai finalement regardé ce qu'elle m'avait remis. La transcription commençait par une note laconique où mon frère HK m'annonçait qu'il était désormais chef de famille et se terminait sur un duplicata des dernières volontés de mon père. J'ai froissé la feuille en boule comme pour réduire à néant son existence mais lorsque j'ai desserré le poing, elle a repris sa forme originelle avant de tomber à terre et d'être foulée aux pieds par une bande de voyous étrangers qui passaient près de nous, escortés par une patrouille.

— Sergent... (J'ai senti la main de l'Inspecteur se poser avec légèreté sur mon épaule et, par un intense effort de volonté, je ne me suis pas dérobé à ce contact.) Pourquoi ne prenez-vous pas votre journée...

— Non, Inspecteur, je vous remercie, lui ai-je dit en lui faisant de nouveau face. Je me sens très bien. Mon père... cela fait plus de deux ans que mon père est mort.

Avec les intervalles subluminiques à chaque extrémité de la porte stellaire, le message avait mis tout ce temps pour atteindre Tiamat. Des années s'étaient écoulées depuis que les paroles rituelles avaient été prononcées, des années depuis qu'il avait rejoint ses ancêtres dans les paisibles jardins. Et il s'écoulerait encore bon nombre d'années avant que je ne puisse même songer à retourner là-bas pour honorer sa tombe.

— Pour le moment, ai-je repris, il n'y a rien que je puisse faire.

J'ai vu paraître un léger pli sur son front et elle m'a dit :

— Si, vous pouvez prendre le temps de ressentir quelque chose au fond de vous-même.

C'était une femme de tête, dotée d'un humour glacial – une newhavenaise comme la plupart des policiers en poste sur Tiamat. Pendant quelques mois, juste après mon arrivée sur ce monde, j'avais été son adjoint. Elle était plus intelligente que ne semblait l'être la majeure partie des newhavenais mais, jusqu'à ce jour, je n'avais jamais songé qu'elle pût être douée d'une sensibilité quelconque. J'aurais vraiment souhaité qu'elle n'eût pas choisi ce moment pour en faire la démonstration.

— Je n'y tiens pas, ai-je murmuré.

— Comment ?

Je me suis redressé au garde-à-vous.

— Je ne tiens pas à vous imposer mes problèmes personnels, Inspecteur. S'il est vraiment nécessaire que je cède à la douleur, je puis le faire sur mes heures de congé.

Elle a levé les yeux au ciel comme pour prendre à témoin d'invisibles divinités puis j'ai vu ses lèvres dessiner une exclamation muette : « Ah ! ces Kharemoughites ! »

— Je vous accorde donc un congé pour le restant de la journée, a-t-elle dit. C'est un ordre, sergent.

Il ne me restait plus qu'à obéir.

— Bien, madame, ai-je fait avec le salut de rigueur.

Je m'éloignais déjà lorsqu'elle s'est baissée pour ramasser la transcription. Je me suis retourné, main tendue.

J'ai pris la feuille et je l'ai remerciée en m'efforçant de ne pas ciller. Avec un sourire triste dont je n'ai pas vraiment compris le sens, elle m'a dit :

— Tâchez de vous rappeler ce qu'il y eut de bon. C'est ce qui reste en définitive.

J'ai hoché la tête mais je sentais la vérité me brûler la gorge avec la violence corrosive d'un acide.

— Mon... mon père m'aimait, ai-je bredouillé. Et moi... moi...

Puis j'ai secoué la tête avant de disparaître au plus vite.

« Mon père m'aimait. » Cette phrase ne cessait de tourner dans ma tête alors que je parcourais les rues noires de monde d'Escarboucle, ce joyau, ce chancre que j'étais venu de si loin pour voir. Et, des heures durant, j'ai arpenté les rues de cette antique cité sans rien voir de ses merveilles et de ses monstruosité. Je ne voyais que mon passé.

Tout en marchant, je me suis remémoré le moment exact où j'avais pris conscience que mon père m'aimait. Intrigué par les inhabituels accents courroucés de sa voix, je m'étais avancé jusqu'au

seuil de la serre. J'entendais mes frères lui répondre sur un ton tour à tour gémissant ou plein de rancœur. Le sujet de leur dispute, lui, n'avait rien d'inhabituel ; comme toujours, c'était l'argent.

J'avais pris soin de rester hors de leur champ de vision et, au bruit de leur querelle, je sentais croître dans ma poitrine une douleur familière... la torturante et perverse envie d'intervenir dans la discussion. Troisième fils, cadet au regard de l'âge, jamais je n'avais pu échapper à cet ordre de préséance voulu par ma naissance, échapper à l'ombre de mes frères ou avoir assez d'importance aux yeux de quiconque pour susciter leur colère...

— Je ne puis croire que vous soyez réellement mes fils, hurlait mon père. Pourquoi n'adoptez-vous pas un comportement semblable à celui de votre frère chez qui la sagesse s'accompagne d'un sens inné de l'honneur ? À vous deux, vous ne lui arrivez pas à la cheville en ce qui concerne la valeur humaine.

Je me suis avancé sur le seuil et j'ai contemplé la pièce pommelée de nuances virides. HK et SB ont levé les yeux vers moi et mon père s'est retourné. Dans leurs yeux, j'ai lu la vérité en un instant qui a paru ne jamais devoir cesser.

Un millier de petits détails sur ce que mon père avait fait, sur ce qu'il m'avait montré, sur ce qu'il m'avait demandé, me sont brusquement revenus en mémoire – des choses auxquelles je n'avais jamais prêté attention, aveuglé par le désir fou d'obtenir l'impossible. Les promenades solitaires que nous faisions tous deux dans les vergers du domaine, certains après-midi d'été... sa montre de famille que j'avais seul le droit de prendre en main. J'ai repensé aux tracasseries mesquines dont mes frères s'ingéniaient à m'accabler... n'avaient-elles pas pour unique source leur jalousie à mon égard ?

J'avais passé ma vie à me sentir déplacé, immature... et voilà que, trop tard, je prenais conscience d'être son fils préféré.

Et, toujours trop tard, voilà qu'à présent j'apprenais à quel point j'avais trahi ses espérances. Il avait voulu me voir rester... j'avais quitté Kharemough. Il avait voulu... que je change les choses. Je n'avais rien compris.

Je me suis figé au beau milieu d'une rue, noyé dans les boniments discordants d'une meute de camelots et de diseurs de bonne aventure, coincé entre les échoppes des artisans et les façades racoleuses des tripots, prisonnier d'un débordement de couleurs, d'odeurs et de bruits, captif à l'intérieur de la conque spiralée de cette étrange cité sur un monde étranger. Captif de mon propre choix. Là-bas, sur Kharemough, j'aurais pu changer bien des choses... mais j'avais préféré m'enfuir. Et, à présent, il était trop tard pour changer quoi que ce soit... y compris ce qui tournait dans ma tête. J'avais trahi la confiance que mon père plaçait en moi... et la déception l'avait tué.

Comment les choses avaient-elles pu tourner si mal ? Comment avais-je fait pour ne pas comprendre ?

Mais, à vrai dire, j'avais compris. Jamais je n'avais eu le moindre doute sur ce qu'il attendait de moi. Il ne pouvait pas – ne voulait pas – me conseiller ouvertement de défier les lois mais il m'avait dit que je méritais d'être son héritier, ce qui laissait clairement entendre qu'à son sens la loi était injuste.

Je n'ignorais rien des manières de tourner la loi. Chacun sait qu'il existe des failles dans la prétendue perfection de notre structure sociale. Certaines personnes – y compris des membres de notre propre classe – vont même, jusqu'à considérer ces failles justifiables, sinon nécessaires, pour la survie de notre société. Mais nous sommes les descendants d'une lignée fort ancienne et nous n'avons jamais eu besoin de pervertir la tradition pour fonder notre bon droit d'être ce que nous sommes là où nous sommes. Dans l'esprit de mon père, il s'agissait là d'une pure et simple impossibilité. J'avais grandi dans la croyance que notre honneur constituait notre fierté. Depuis mon plus jeune âge, on m'avait inculqué que j'étais le reflet de mon père, et de son père, et de son... que l'état de choses actuel était juste, qu'il était le seul envisageable.

Et je m'étais dit qu'en tentant de supplanter mes frères je ne ferais que m'abaisser à leur niveau. Aussi avais-je préféré quitter Kharemough. Je m'étais montré respectueux de la loi et j'avais la conviction d'avoir pris la bonne décision en connaissance de cause... En fait, je n'avais trouvé qu'une excuse à ma lâcheté. Confronté au choix le plus important de mon existence, je m'y étais dérobé.

L'arc-en-ciel des rues d'Escarboucle s'est fondu dans la nuit et, incrédule, je me suis retrouvé dans l'avenir, agenouillé seul sur le flanc d'une colline. Mon regard s'est posé sur les cicatrices de mes poignets puis sur l'objet que je tenais serré dans mon poing, la patte racornie de quelque animal jadis pris au piège.

J'ai remis le portrait de Cantilène et le trèfle dans mon escarcelle en y joignant le moignon desséché, puis je me suis relevé.

Au camp, j'ai trouvé Ang et Osdrin en train de s'engueuler pour savoir qui ferait la vaisselle. Osdrin roulait des yeux furibonds et n'arrêtait pas de jurer mais Ang était livide – sa propre colère paraissait le tenir à la gorge. Je suis resté debout à les observer en silence, m'attendant à les voir se battre pour ce motif futile. Soudain, levant les yeux, Osdrin m'a vu. Un spasme a tordu son visage, comme s'il venait d'apercevoir un fantôme. D'un coup de pied, il a répandu la pile de vaisselle dans la kitchenette et il a dit :

— C'est votre tour, Gedda.

— J'assure déjà l'entretien du rover, ai-je répondu en croisant les bras. Ce n'est pas à moi de faire la plonge.

— Vous mangez, non ? a-t-il grondé. Alors, si vous voulez que ça continue, vous avez intérêt à faire ce que je dis.

Je me suis tourné vers Ang, espérant son soutien, mais il m'a rendu mon regard et s'est passé le bras sur la bouche avant de lancer :

— Qui vous a permis de foutre le camp comme ça ? Espèce d'imbécile, avant de partir, je vous ai dit que cela pouvait être dangereux. Vous cherchez à vous suicider ? N'allez plus jamais vous aventurer hors de portée de vue du rover, à moins, bien sûr, que vous vous fachiez pas mal de rester ici pour toujours.

Puis il m'a tourné le dos et a disparu dans l'ombre à la suite d'Osdrin.

J'ai donc fait la vaisselle. Et maintenant, je tente de dormir... dans le rover... avec les autres... même si, en y rentrant, j'ai trouvé Osdrin occupant ma couchette. Ai-je vraiment un autre choix ?...

Jour 42

Dieux ! Les rêves que je fais... Si j'étais seulement capable de m'en souvenir au réveil, peut-être cesseraient-ils. Un peu avant l'aube, j'ai poussé de tels cris dans mon sommeil que j'en ai réveillé Osdrin. Toute la journée, il s'est ingénié à me le rappeler. En fait, il n'arrête pas de m'asticoter, venant buter sur moi lorsque j'essaye de méditer, renversant mon thé pendant les repas, piétinant mon matériel lorsque je travaille sur le rover... Plus d'une fois, le terrain accidenté que nous traversons a failli venir à bout des vieilles entrailles de notre véhicule. Ces derniers jours, c'est constamment moi qui suis de corvée de vaisselle, et je prépare presque tous les repas. En fait, c'est plus simple que de discuter puisque je sais qu'Ang ne m'épaulera pas. Maintenant, il ne nous adresse plus la parole à l'un ou à l'autre à moins d'y être forcé. De quoi peut-il avoir le plus peur ? D'Osdrin ou de son propre mauvais caractère ?

Oh, et puis merde ! Je n'ai vraiment rien envie de dire à ce sujet !

Aujourd'hui, Ang a fini par nous parler de ses projets. Maintenant, pour ce que ça change...

Tard dans l'après-midi, les montagnes nous ont enfin recrachés, si bien que pour la première fois, nous avons vu le désert avec ses rochers gros comme des maisons, sertis çà et là entre les hexagones parfaits d'une sorte de dallage naturel vierge de tout sable et de toute poussière. Pas un nuage ne rompait l'indigo du ciel et le soleil de Numéro Quatre, pareil à un éclat de diamant, inondait de lumière la vaste plaine limitée au loin par une rangée de collines d'un blanc poudreux. Dans ce silence, j'avais les oreilles qui bourdonnaient et, tandis que j'effectuais d'ultimes réparations sous le rover, la sueur avait à peine le temps d'apparaître sur ma peau qu'elle était aspirée par la brûlante sécheresse de l'air. Après l'étouffante moiteur que nous avions laissée derrière nous dans la jungle, cette chaleur donnait la trompeuse impression d'être supportable.

Couché sous le rover placé sur cric, j'ai entendu Osdrin commencer à questionner Ang sur la direction que nous allions prendre. Comme à son habitude, celui-ci lui a répondu par monosyllabes, se cantonnant dans des généralités et cherchant visiblement à noyer le poisson – jusqu'à ce jour, il n'avait pas donné plus de détails à Osdrin qu'à moi sur la nature de son secret. Mais là, en présence de ce Finismonde qui lui ouvrait son cœur, Osdrin ne s'est pas estimé satisfait.

— Trêve de foutaises ! a-t-il gueulé. Si vous avez un projet précis, je veux le connaître. Ici, il n'y a plus d'oreilles indiscrètes pour nous entendre. Je veux savoir ce que nous venons chercher, où ça se trouve et comment nous allons nous y prendre pour y parvenir.

Ang a grogné des paroles inintelligibles puis j'ai perçu un bruit sourd et le choc d'un corps sur le flanc du véhicule dont le châssis s'est mis à osciller au-dessus de ma tête.

J'ai débité un chapelet de jurons et je me suis extrait de sous le rover. Au moment où je me relevais, j'ai vu Ang qui réajustait sa combinaison. Il avait l'air secoué. Osdrin nous contemplait avec un féroce sourire de satisfaction sur les lèvres.

— D'accord, a dit Ang avant de se mettre à faire nerveusement les cent pas dans le petit espace qui se trouvait entre nous. Je vais vous dire ce que nous cherchons. La dernière fois que je suis parti en mission pour le compte de la Compagnie, j'ai fait une découverte.

Il a plongé la main dans sa poche et l'en a ressortie avec un objet au creux de la paume. Pour moi, ce n'était qu'un vulgaire caillou gros comme un œuf.

— Qu'est-ce que c'est ? Un minerais, peut-être ?

Il m'a décoché un sourire condescendant parfaitement intolérable.

— C'est un solii.

Osdrin s'est immédiatement précipité au bas du rocher sur lequel il était assis.

— Faites voir. (Il a raflé l'objet dans la main d'Ang.) Ça, un solii ? (Il l'a tenu dans la lumière mais c'était toujours un simple caillou.) Ça ressemble plutôt à de la crotte.

— Évidemment, il n'est pas taillé, a répondu Ang en reprenant son bien pour le serrer au creux de son poing.

Je me suis remémoré les deux ou trois soliis authentiques qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie... ils donnent l'impression d'être embrasés par leur propre lumière. Leur nom, provient, dit-on, de la légendaire étoile Sol, le premier soleil qui répandit sa lumière sur le genre humain, et ce nom leur a été donné en raison de leur beauté transcendante. Ils sont même considérés comme sacrés par certaines religions et l'un de ceux que j'ai vus était porté par un mystique.

— Et il y en a d'autres, là où vous avez découvert celui-ci ? ai-je demandé.

— Bien sûr qu'il y en a d'autres. Il doit nécessairement y en avoir d'autres... (Son regard s'est fait fuyant.) Je l'ai ramassé dans le lit d'une rivière à sec, aussi nous suffira-t-il d'explorer les rives en amont pour localiser la formation d'origine. Alors, nous serons riches... (Il s'est tourné vers Osdrin et a répété :) Nous serons tous riches.

— Où est-ce à partir d'ici ? a demandé Osdrin. À quelle distance ? Quelles sont les coordonnées précises de l'endroit ?

Ang s'est contenté de le fixer sans répondre.

Osdrin a recraché l'une des cosses de iesta qu'il avait dans la bouche.

— Écoutez-moi bien, bouffeur de poussière. C'est vous qui m'avez proposé cette association. Je veux donc ma part de tout, y compris de ce que vous savez. Et vous feriez mieux de me le dire tout de suite avant que je n'emploie les grands moyens.

Il a montré ses poings.

— Ang, ai-je grogné. Si vous lui dites ça, vous n'aurez plus rien...

Mais Ang s'est écarté de moi en haussant les épaules.

— L'endroit où j'ai découvert le solii se trouve à peine à quelques jours de route d'ici vers le sud-est. Mais, après cela, j'ignore sur quelle distance nous devons remonter la vallée pour atteindre la formation. De toute façon, il ne servirait à rien que je vous donne des coordonnées précises. Ici, la lecture des instruments est faussée par le

magnétisme et les repères que l'on a pu prendre auparavant constituent le seul moyen de se diriger... Et encore, ça ne marche pas toujours. Vous comprenez, le paysage lui-même se modifie. Chaque fois que je suis venu, j'ai trouvé certaines choses changées. Pour rester vivant dans Finismonde, il faut avoir une parfaite connaissance des lieux. Je suis le seul capable de trouver ce que nous cherchons, le seul capable de nous faire ressortir d'ici. Tenez-vous-le pour dit, c'est préférable.

Il a posé sur chacun de nous un long regard afin de vérifier si nous le croyions. Osdrin a recraché une autre cosse mais il a fait un signe de tête affirmatif.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas remonté le lit de cette rivière à sec la fois où vous y avez trouvé le solii ? lui ai-je demandé.

Il a éclaté d'un rire bref plutôt évocateur d'une malédiction.

— Parce que j'aurais dû faire un rapport à la Compagnie qui aurait bénéficié de ma découverte. J'ai donc démissionné. Ainsi, même avec le prélèvement qu'elle ne manquera pas de faire et la part qui vous échoit, je serai quand même riche. C'est ma récompense. Personne ne pourra me l'arracher. Non, personne. (Il a brandi d'un air menaçant le poing qui tenait le solii avant de me demander :) Et cette réparation ? C'est fini ?

— Presque. Mais il vaudrait mieux que le terrain s'améliore car, sinon, je ne sais pas combien de temps je pourrai maintenir cette épave en état de marche.

— Il faudra bien, pourtant, m'a-t-il répondu en me jetant un regard noir.

Puis il a commencé de s'éloigner.

— Ang ! ai-je crié. (Il s'est retourné.) À quelle distance serons-nous du Lac de Feu ?

Il a haussé les épaules.

— Trop près de toute manière. Plus on se rapproche du Lac de Feu, plus les choses deviennent dingues.

— Et quelles chances avons-nous de rencontrer d'autres personnes par ici ?

De nouveau, il a haussé les épaules.

— On ne peut jamais savoir. Et, de toute façon, ceux qui sont heureux de vous voir, mieux vaudrait ne pas les rencontrer... Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pour rien, juste comme ça, ai-je répondu platement.

Au point où nous en étions, il me semblait absurde d'expliquer le vrai motif de ma présence. Ang s'est éloigné du rover, s'est éloigné de nous, et je l'ai regardé partir cependant qu'à la vue du désert qui s'étendait au delà de sa silhouette, une sorte de fatalisme désespéré s'emparait de moi. Finismonde était considérablement plus vaste et

plus désolé que je ne l'avais imaginé. Pourtant, il me fallait atteindre le Lac de Feu, et pour ce faire, j'avais besoin d'Ang. J'ai tenté de me convaincre qu'une fois que nous aurions trouvé son trésor, je pourrais persuader les autres de chercher mes frères en échange de ma part... J'ai tenté de ne pas envisager ce qui se passerait si ma part s'avérait assez importante pour que je puisse me permettre de racheter moi-même le domaine familial.

Je m'apprêtais à grimper dans la cabine du rover pour consulter les données fournies par les cadrans lorsque Osdrin m'a saisi par le bras et m'a violemment tiré en arrière.

— Quelle est votre raison d'être ici ? Vous n'êtes pas venu pour faire fortune.

Ses doigts ont sondé les tendons de mon coude et ont fini par trouver un nerf.

J'ai poussé un cri avant de hurler :

— Bordel ! Je vous avais dit de ne plus jamais me toucher...

Ma voix m'a trahi.

— Sinon quoi ? s'est enquis Osdrin en bloquant ma fuite de son bras tendu. Vous allez faire un rapport sur moi ? Demander mon arrestation ? Et qui vous épaulera ? Je vais vous le dire, moi. (Un rictus s'est formé sur ses lèvres.) Personne, mon poulet, personne. (Il a fait un pas en arrière et a laissé retomber son bras.) Pour l'instant, je me fiche pas mal de savoir pourquoi vous êtes là. Mais quand je vous le demanderai vraiment, vous ferez comme Ang, vous me le direz. N'est-ce pas, Gedda ?

Et, sur ces derniers mots, délibérément prononcés avec une douceur extrême, il est parti.

Je me suis assis sur les marches de la passerelle d'accès à la cabine. J'y suis resté un long moment, perdu dans la contemplation du désert qui m'entourait. Ce n'était pourtant pas une plate étendue rocheuse qu'embrassait mon regard mais un vaste champ de neige et un cercle de barbares au teint pâle et aux yeux couleur de ciel. Le ciel de Tiamat, les indigènes de Tiamat, ces rebelles qui s'étaient emparés d'un inspecteur de police, l'avaient tenu captif dans les solitudes glacées entourant Escarboucle, l'avaient avili, torturé... Cet homme nommé Taryd Roh qui avait enseigné à son prisonnier que l'orgueil n'est d'aucun secours face à la souffrance. Cet homme qui savait se servir de ses mains à la manière d'Osdrin et qui en avait usé sur sa victime, pareil à quelque animal pris au piège... Et la victime avait imploré son bourreau, avait gémi, avait rampé pour lui plaire... D'elle, il aurait pu exiger n'importe quoi, elle l'aurait fait. N'importe quoi. Mais il n'avait rien exigé.

Alors, cette victime avait ramassé le couvercle d'une boîte de conserve et s'était tailladé les poignets.

La mort plutôt que le déshonneur. À l'école, nous avions scellé ce serment par l'offrande de notre sang, et nous avions ri. Préférer le suicide à la honte, tel était le code de nos ancêtres, le fondement qu'ils avaient légué à notre intégrité morale. Nous pouvions en rire alors. Nous étions si jeunes... si certains de ne jamais connaître la souffrance ou l'humiliation, si certains de ne jamais voir notre fragilité humaine mise à nu, de ne jamais voir notre honneur traîné dans la boue...

— Gedda ! Hé, Gedda !

J'ai levé la tête et j'ai vu le visage renfrogné d'Ang en contre-jour sur la brillance du soleil. J'ai placé ma main en visière au-dessus de mes yeux, m'efforçant du même coup de dissimuler ma gêne.

— Quelque chose qui ne va pas ?

Je sentais son regard fixe.

— Non, non, je... (Soudain, je me suis aperçu que j'avais les larmes aux yeux et je les ai frottés du revers de la main.) Une poussière dans l'œil, c'est tout. Fallait qu'elle parte...

À tâtons, j'ai cherché derrière moi la cantine.

— Vous avez terminé ?

— Non, merde ! Foutez-moi la paix ! Laissez-moi faire mon boulot !

Il a grogné je ne sais quoi et il est reparti. J'ai soulevé le couvercle de la cantine et je me suis pris une grande gorgée d'eau en en répandant plein sur ma chemise. C'était du gâchis, mais je m'en fichais pas mal. Ça m'a fait passer la boule d'angoisse que j'avais au fond de la gorge et, de nouveau, j'ai pu respirer et retrouver assez de contrôle sur moi pour être à même de me concentrer sur mon travail.

J'ai voulu mourir sur Tiamat. J'aurais dû mourir... mais le destin m'a épargné. Dieux ! N'ai-je obtenu ce sursis que pour connaître un tel sort ?

Jour 45

Ang nous entraîne à toute allure dans les profondeurs de Finismonde et j'en viens parfois à me demander s'il sait vraiment où nous allons. S'il le sait, il doit alors faire de son mieux pour que nous ne puissions pas revenir sans lui. À moins d'être en mesure de nous fixer un repère lointain sur lequel garder le cap, il continue à s'occuper exclusivement du pilotage du rover. Et jamais il ne nous donne la moindre explication sur la route que nous suivons.

Depuis longtemps, nous avons laissé derrière nous les montagnes ainsi que la vaste plaine de dalles rocheuses. Le rover tient le coup, les dieux seuls savent comment. Peut-être marche-t-il d'instinct, comme Ang, mais chaque matin, avant de démarrer, j'ai le cœur qui bat la chamade. Mes mains sont couvertes de cloques et d'entailles ; quelquefois, j'en ai même du mal à tenir mes outils.

Nous avons traversé le fond d'une ancienne mer, écrasé sur notre passage les coquilles et les carapaces d'un million de minuscules créatures sans nom, pataugé dans des couches sédimentaires aussi meubles qu'un tapis de neige fraîche – richesses minérales que la Compagnie n'a pas même encore songé à exploiter... et croisé des piliers de sel ou de potasse sculptés par les vents à la ressemblance de suppliciés...

La nuit dernière, j'ai rêvé que je voyageais avec Moon dans la pureté de solitudes hivernales. J'étais libre comme je ne l'avais jamais été, libre des entraves du passé, libre de celles de l'avenir... jusqu'au moment où les étoiles ont sombré dans une mer de lumière par-delà les crêtes immaculées. La neige s'est faite désert et j'ai rêvé que je me transformais en statue de sel. J'ai voulu pleurer et mes larmes se sont figées en écailles saumâtres qui ont recouvert mes yeux jusqu'à les aveugler. J'ai tenté de crier mais ma voix s'est cristallisée. J'avais un goût de sel dans la bouche et, lorsque je me suis réveillé, je saignais. Je m'étais mordu la langue.

À présent, mes songes me reviennent au réveil. J'ai commencé de me les remémorer le jour où Osdrin... Le jour où nous sommes sortis des montagnes. Les pires sont ceux qui la concernent car, pour la ramener à moi, il me faut toujours poser mon regard sur le visage de la mort.

Le prisonnier de mes cauchemars rêve de l'interminable chute en vrille de son patrouilleur décroché du ciel par un canon à rayons tombé entre les mains des nomades rebelles qu'il poursuit. De

nouveau, une terreur atroce le paralyse lorsqu'une vieille sorcière lève sur lui son arme et s'apprête à le tuer... puis elle baisse le revolver et il prend soudain conscience qu'on ne va pas même lui accorder le privilège d'une mort honorable. On va le forcer à vivre... à vivre en esclave. En cet instant, son seul souhait serait d'être mort car, en cet instant, c'est tout son univers qui vient de disparaître.

Mais il reste en vie, et cette existence de mort vivant, il la traîne dans une sordide hutte de pierre sans fenêtres qu'il partage avec un assortiment de bêtes domestiques aussi misérables que malodorantes. Les jours saignent en semaines, saignent en mois, et il devient lui-même un animal affamé, crotté, transi de froid. Des sauvages auxquels le Kharemoughite de plus basse extraction n'oserait pas donner le nom d'hommes se relaient pour l'humilier, l'accabler de sévices, ne lui laissant rien, ni intimité, ni décence, ni même assez de conscience pour éprouver de la honte. Il tente de s'échapper et il échoue. En punition, on le livre à Taryd Roh dont le plaisir est d'inventer des souffrances. Et lorsque enfin on le laisse seul, incapable de se mouvoir tant son corps n'est qu'une vaste douleur, il n'a qu'une question à poser à l'impitoyable silence qui l'entoure : Pourquoi ? Pourquoi cela lui est-il arrivé ? Toute sa vie, on lui a dit que la vertu trouvait toujours sa récompense, toute sa vie, il s'est efforcé d'agir pour le mieux... mais à présent qu'il baigne dans son propre sang et dans ses vomissures, le regard qu'il jette sur sa vie passée ne lui montre qu'une succession d'échecs : le départ de sa mère, la mort de son père, les visages moqueurs de ses frères. Vidé de tout honneur, de tout espoir, il ne lui reste qu'une dévorante fringale de mourir.

Alors, dès qu'il retrouve assez d'énergie pour se mouvoir, il ramasse le couvercle d'une boîte de conserve et s'ouvre les veines (*cependant que la silhouette de sa mère s'estompe dans les nuances pastel de l'aube*) mais la fille qui garde le troupeau le découvre trop tôt. Il refuse d'absorber toute nourriture solide ou liquide (*cependant que des volutes d'encens montent dans l'air limpide au-dessus de la tombe de son père*) jusqu'à ce que ce soit Taryd Roh qui lui apporte son repas. Puis, profitant d'une faute de surveillance, il s'enfuit dans le blizzard (*persuadé que le Changement est accompli et que son peuple a définitivement quitté Tiamat, il n'a d'autre désir que celui de mourir libre*) mais il tourne en rond dans la tempête et on ne tarde pas à le capturer...

Délirant de fièvre, il gît entre les bras de la Mort et celle-ci a le visage clair comme les premières lueurs de l'aube de la Voleuse d'Enfants – un fantôme resurgi des contes que lui racontait jadis sa nourrice, un démon changeur d'âme. Elle lui sourit et lui fait absorber d'étranges potions. Elle lui promet que, bientôt... Elle lui accorde la bénédiction du sommeil.

Mais lorsqu'il reprend conscience, il découvre que la Voleuse d'Enfants arbore le visage creusé par la souffrance et la fatigue d'une autre prisonnière qui se nomme Moon. C'est une Tiamataine, aussi n'éprouve-t-il d'abord que suspicion et colère à son égard lorsqu'il retrouve assez de clarté d'esprit pour réfléchir. Mais elle lui parle dans sa langue, lui donne des nouvelles de chez lui et le soigne avec l'extrême habileté d'une sibylle doublée d'une douceur presque, inconcevable. Et, peu à peu, il sent grandir sa confiance en cette jeune fille qui le force à se souvenir qu'il existe toujours un univers quelque part, par-delà les plaines glacées de l'enfer.

Il observe Moon au cours du Transfert et perçoit la terreur respectueuse qui saisit les nomades lorsqu'ils la voient contrôler des puissances qui viendraient à bout de n'importe quel humain ordinaire. Il commence à comprendre la nature du plus grand pouvoir dont elle est dotée, cette énergie spirituelle qui lui permet d'accepter et de supporter tout en ne cessant pas de lutter pour modifier une situation qui, pour lui, est simplement sans espoir. Or, c'est ce désespoir qui constitue la vraie prison, bien plus que les murs de pierre. Mais chaque fois qu'elle réussit à lui faire partager cette conception des choses, il accepte, momentanément du moins, de continuer à vivre. Et elle lui raconte des histoires pour le faire rire. Elle lui dit que l'Hégémonie repose sur l'injustice, à seule fin de provoquer chez lui une réaction. Elle l'aide à réparer une pièce de matériel volé que les nomades lui ont apportée, et ce ne sont pas ses mains œuvrant au côté des siennes qui lui permettent de réussir mais la tranquille foi qu'elle a en sa compétence.

Et elle lui parle de cet amant qui l'a quittée lorsqu'elle s'est faite sibylle, elle lui explique comment, depuis, elle n'a jamais cessé de le chercher tout en sachant qu'il en aime une autre, Arienrhod, la sans-âge, reine corrompue de l'Hiver. Clone de Moon et sa propre mère, sa lame adverse dans le subtil jeu que distribue le destin par l'entremise de l'omnisciente et imprévisible machinerie de l'oracle... Mais cela, maintenant, elle l'ignore, elle sait seulement que son obsession l'a conduite en cet endroit, tout comme, en ce même lieu, ses échecs l'ont conduit, lui.

Et elle lui pose finalement des questions sur ces plaies qui achèvent de se cicatriser à ses poignets. Mais lorsqu'il lui explique d'où elles proviennent, il ne découvre dans ses yeux qu'une profonde compassion pour les souffrances qu'il a subies. Il prend conscience avec une sorte d'émerveillement que, pour elle, il n'est pas le fils de son père. Il n'est pas un Kharemoughite de haute extraction qui aurait souffert une incommensurable disgrâce. Il n'est pas un suicidé raté, un faible, un lâche. Ce qu'il voit en définitive dans les yeux de la jeune fille, c'est le reflet de l'homme qu'il a toujours rêvé d'être... un être

serein, intelligent, capable, un homme respectueux des lois, qui s'est montré à son égard tendre et compréhensif. Un homme d'honneur.

Elle croit en lui, elle croit en la réalité de leur avenir commun, tel qu'il est apparu dans ses visions d'oracle. Il comprend soudain qu'il n'est plus seul et, au regard de cette découverte, plus rien n'a d'importance. Il la prend dans ses bras et, pour un bref instant, chastement, la serre contre lui, empli d'une gratitude trop intense pour être exprimée par des mots.

Et, lorsqu'il veut relâcher cette étreinte, elle s'accroche à lui et murmure :

— Non, non, pas encore. Serre-moi, serre-moi fort.

Une frayeur le prend, une frayeur jusqu'alors tapie dans l'ombre, celle de ne plus jamais pouvoir se passer d'elle s'il sent trop longtemps son corps contre le sien. Il la reprend pourtant dans ses bras, l'abrite, répond à sa demande, tout en sachant que ce sont les bras d'un autre homme qu'elle aspire à sentir autour d'elle.

Et, alors même qu'il perçoit le caractère désespéré de cet amour, il en mesure l'étendue : il l'a toujours aimée ; il l'aimera jusqu'à sa mort. Le code qui régit son existence et qui, auparavant, lui a dicté que celle-ci ne valait plus la peine d'être vécue aurait dû lui interdire d'éprouver cet amour pour une jeune barbare au teint pâle comme le clair de lune... Mais la présence bien réelle de cette fille donne au vrai la transparence du mensonge ; elle a rendu ses cicatrices invisibles. Il la serre de plus en plus fort contre lui et la morsure douce-amère du désir devient tout ce qu'il connaît, tout ce qu'il a besoin de connaître.

Non sans une certaine surprise, il sent le cœur de la jeune fille battre plus fort, répondant à l'accélération de...

Et puis c'est la fin. Cette fin qui vient toujours. Parce que rien n'a jamais été réel, rien n'a jamais cessé d'être un rêve... alors même que c'était. Cela n'aurait jamais pu durer. Sa vie entrait dans l'Histoire et je n'étais qu'une note en bas de page. J'en avais déjà conscience alors, par l'esprit sinon par le cœur. C'est pourquoi je l'ai quittée...

Pourquoi suis-je alors resté si vide d'avoir quitté Tiamat ?...

Pourquoi cette peur me saisit-elle lorsqu'elle disparaît ?

Cette peur qui, de mes nuits, déborde sur mes jours, jusqu'à être obligé de cligner des yeux pour distinguer sel et sable de la neige... Les yeux d'Osdrin n'ont pas la couleur du ciel. Les yeux d'Ang sont noirs comme le jais, et tout aussi impénétrables. Sommes-nous ses partenaires ou ses pions ? Que se passe-t-il vraiment dans sa tête ? Comment pourrait-il avoir tant vécu dans cet endroit sans en avoir été affecté de quelque manière... Il mange, il dort, il reste des heures à fixer les lointains à la jumelle comme si nous n'étions pas là.

Nuit après nuit, c'est sur les profondeurs de mon âme que se fixe le regard de Cantilène. Jadis, dans les solitudes, une sibylle m'a

trouvé, m'a sauvé. Maintenant, une sibylle m'appelle : « Viens au Lac de Feu... trouve-moi... sauve-moi. » Sauve-moi...

Je... Bon sang ! qu'est-ce que je raconte ? C'est la fatigue... c'est seulement la fatigue...

Où diable sont mes frères ? Maudits soient-ils... Qu'est-ce que je fabrique à garder leur portrait sur moi ?

Osdrin l'a fait exprès. Je le sais. Il a dit à Ang qu'il s'agissait d'un accident et ce dernier a fait semblant de le croire... bon ! mais ils sont aussi faux-jetons l'un que l'autre.

Juste après midi, j'ai encore été obligé de bricoler le rover. Sous le châssis, quelque chose s'était décroché ou avait reçu un choc si bien que la climatisation de la cabine était dérégulée. En un rien de temps, il faisait encore plus chaud dedans que dehors. Il a fallu s'arrêter pour que je puisse réparer.

Nous longions alors un escarpement. Nous sommes tous sortis du véhicule et Osdrin, talonné de près par Ang, s'est empressé de gagner la mince bande d'ombre au pied de la falaise. Ils dérapaient et trébuchaient sur ce que je pensais être des éboulis mais, lorsque je les ai suivis, je me suis aperçu qu'il s'agissait d'un amoncellement d'os blanchis. Mes yeux sont remontés jusqu'au sommet de l'à-pic qui se découpait sur le ciel, telle une lame de couteau ébréchée, à une cinquantaine de mètres au-dessus de nos têtes.

— Ang ? ai-je dit. Qu'est-ce qui s'est passé là ? Ces os...

Depuis que nous avons quitté les montagnes, je n'avais pratiquement pas vu de créature vivante plus grosse qu'un insecte. En général, nous avait dit Ang, la faune du désert avait des moeurs nocturnes mais, pour ce que j'en savais, elle aurait tout aussi bien pu être dépourvue d'existence.

Ang s'est installé sur un affleurement gréseux et a négligemment remué un tas d'ossements avec un objet qui pouvait être un fémur. Ces squelettes démembrés semblaient provenir d'espèces diverses et, à voix haute, je me suis demandé combien de temps ce site macabre avait mis à se former.

— Ici, ce sont des choses qui arrivent, a dit Ang avec un haussement d'épaules. Des fois, les bêtes deviennent folles... elles se précipitent du haut d'une falaise, comme ça, par troupeaux entiers. Ce n'est pas le seul cimetière que je connaisse... mais d'habitude, celui-ci se trouvait plus loin au nord.

Et, de nouveau, il a haussé les épaules comme s'il était parfaitement naturel de vivre un tel cauchemar topologique.

— Pourquoi ? lui ai-je demandé. Pourquoi sont-elles prises de démence ?

À l'instant même où je lui posais cette question, j'ai pris conscience que, peut-être, il m'avait déjà répondu.

— Personne ne sait pourquoi. Et tout le monde s'en fout, d'ailleurs... à part les insectes.

Et, du menton, il m'a montré une rangée de monticules hauts d'une cinquantaine de centimètres qui, telles des miches de pain, cuisaient au soleil non loin du rover – les nids de terre durcie de ces coléoptères charognards qui sont au strict sens du terme les croque-morts du désert. Ang nous avait expliqué qu'ils se rassemblent autour des bêtes à l'agonie pour attendre, non pas nécessairement leur mort, mais le moment où elles sont sans défense... « Tout comme Osdrin », ai-je songé.

En l'occurrence, Osdrin se dégageait à coups de pied un espace à l'ombre en exprimant bruyamment son dégoût. Puis il s'est assis et a ouvert une bouteille d'alcool avant de relever la tête pour me jeter un regard torve.

— Allez, Tech ! Au boulot ! On crève de chaleur, ici.

J'ai mis mon casque solaire et je me suis bu une grande gorgée d'eau. Ensuite, je suis retourné vers le rover et je me suis glissé sous l'avant en jouant des épaules pour écarter ossements et cailloux. La masse du véhicule absorbait la chaleur du désert et la répercutait. Presque instantanément, ma chemise a été trempée de sueur et mon crâne s'est mis à palpiter. Je me suis demandé si je ne risquais pas de tourner de l'œil avant d'avoir fini.

Osdrin a allumé sa vidéo. Il recevait une chaîne de variétés dont un inévitable satellite assurait en permanence la retransmission depuis Seuil. Des flots de musique insipide et stridente ont jailli de l'escarpement et se sont évaporés dans le silence du désert. Des minutes se sont écoulées, pareilles à des journées entières, mais au bout du compte, j'ai réussi à rapiécer la tuyauterie déchiquetée du système de refroidissement.

— Ang ! ai-je crié. Vous voulez bien monter dans la cabine et vérifier si la climatisation fonctionne ?

Quelqu'un s'est approché du rover puis a grimpé dans la cabine. À l'issue d'une nouvelle attente interminable, j'ai vu reparaitre au bas des échelons une paire de bottines.

— Ouais, ça marche. (C'était la voix grinçante d'Osdrin.) Vous y avez mis le temps.

J'ai commencé à m'extraire de sous le véhicule alors qu'il le contournait pour regagner la bande d'ombre. Et c'est alors qu'il a fait la vacherie. En passant à côté du plus proche nid d'insectes, il a délibérément donné un coup de pied dedans, créant dans sa paroi fragile une brèche par où s'est déversé un flot de scarabées de la couleur du ciel. Avant que je n'aie pu me relever, ils étaient déjà sur moi, dans mes vêtements, dans mes cheveux, dans ma bouche...

Je n'ai pas un souvenir très net de ce qui s'est passé ensuite mais

je sais que je me suis retrouvé nu, empestant l'alcool et perdant mon sang par une centaine de charmantes et minuscules petites entailles réparties sur tout le corps. Ang était en face de moi, tenant à la main l'une des bouteilles de gnôle d'Osdrin. Il m'a fourré le goulot de la bouteille dans la bouche et m'a forcé à boire. Je me suis étouffé et j'ai tout recraché avant de me débattre comme un diable pour échapper à ses prévenances. Puis je me suis accroupi et, rouge de colère et de honte, j'ai cherché mes vêtements à tâtons. Ils étaient maculés, imbibés d'un mélange de poussière et d'alcool. D'autres bouteilles, vides celles-là, gisaient à terre. Les insectes avaient disparu. Non sans mal, j'ai renfilé mon caleçon.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, a dit Ang, sarcastique, mais si j'étais vous, je secouerais une deuxième fois mes fringues avant de les mettre.

Je lui ai tourné le dos mais j'ai suivi son conseil. De la poche de ma chemise, j'ai extirpé un scarabée à la carapace opalescente d'un bleu verdâtre. Après quoi, je n'ai guère eu besoin de secouer volontairement mes habits. Mes mains ont accompli cette tâche par pur réflexe spasmodique.

— Calmez-vous, m'a dit Ang. C'est fini. Comme ça, vous l'avez eue cette douche que vous n'arrêtiez pas de réclamer à cor et à cri.

Je l'ai regardé sans en croire mes oreilles. Il avait un sourire aux lèvres, mais je n'aurais su en déterminer la signification.

Osdrin est redescendu de la cabine du rover. Il a contemplé d'un air morose le cercle de bouteilles vides puis ce même regard navré s'est posé sur moi et sur Ang.

— C'est la moitié de ce qui me restait.

Ang a haussé les épaules.

— C'était la seule manière de se débarrasser de ces bestioles. Après tout, c'est vous qui avez fait... la gaffe.

Il avait dit cela d'une voix parfaitement inexpressive.

Au lieu de lui répondre, Osdrin s'est adressé à moi.

— Alors, Gedda, plus de morpions ?

Et derrière son sourire, je savais précisément ce qu'il y avait.

— Vous l'avez fait exprès...

— Moi ? Comment pouvais-je savoir que ces bestioles allaient sortir comme ça en masse.

— Vous le saviez !

— Vous insinuez peut-être quelque chose ? (Son sourire s'est durci et, presque par automatisme, ses poings se sont fermés.) Hein, Gedda ?

Mes propres poings ont fait de même puis ils se sont rouverts. J'ai baissé les yeux vers mes jambes nues, loin de son regard, et j'ai fait non de la tête. Le souffle brûlant du désert a chuchoté autour de moi, chargé de sable qui me picotait la peau.

— Alors, dites-moi merci pour avoir gaspillé ma réserve.

Il a lancé un regard vers les bouteilles vides.

J'ai relevé la tête et je me suis senti rougir.

— Laissez tomber, a murmuré Ang, à l'intention de je ne sais qui, à l'intention du vent. Laissez donc tomber...

Osdrin n'a pas bougé d'un pouce. Il attendait.

La rage me paralysait la gorge. J'ai essayé une fois, deux fois, avant de réussir à sortir le mot :

— Merci.

Osdrin est remonté dans le véhicule et nous l'avons suivi.

Jour 49

Du moins, je suppose que c'est le jour 49. Ma montre ne donne plus ni date ni heure... jusqu'à ses fonctions de calcul qui sont mortes. Le bloc du climatiseur n'est pas en meilleur état. Ni moi. Ni les autres, je pense, mais ça je m'en fiche. Ce doit être le milieu de la nuit et c'est à peine si la température commence à baisser à l'intérieur du rover. J'ai fait de mon mieux mais je dois toujours tout faire seul, sans pièces, sans aide. Des miracles, voilà ce qu'ils attendent de moi ! Des miracles dans cette saleté d'endroit ?

Dieux ! J'ai une de ces envies de sortir, de prendre un peu l'air... mais Ang prétend qu'il est dangereux de quitter le véhicule la nuit. On pourrait se perdre ou... ça, il ne le dira pas... ou poser le pied sur un nid de scarabées.

Je ne cesse de les sentir courir sur moi. Je n'arrive pas à me détendre. Ça me gratte, j'ai les yeux qui pleurent, je me mets à trembler... Pour Ang, c'est une réaction allergique. Osdrin sourit, comme s'il avait tout prévu depuis le début. Ang m'a enduit de pommade et bourré d'une espèce d'antihistaminique ; à l'heure qu'il est, sinon, je n'aurais déjà plus de peau. À chaque morsure correspond une cloque suintante qui colle à mes vêtements. Je ne puis supporter de les toucher et, pourtant, il faut que je me gratte... Ah, je hais cet Osdrin... Dieux ! Je dois absolument cesser d'y penser !

Jour 54 ? Jour 55 ?

La seule chose dont je sois sûr, c'est que nous avons finalement atteint l'endroit où Ang a découvert son solii. Avant hier, dans la matinée, je l'avais remplacé aux commandes du rover afin de ne pas devenir fou à force de me gratter. Il devait être aux environs de midi lorsque j'ai vu paraître devant nous une rangée de collines qui tenaient enserrées dans leurs replis des nappes de brume. Dans un tel décor, du brouillard était au delà de ce que mes yeux pouvaient admettre et j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un mirage. J'étais toujours en train d'attendre que l'illusion se dissipe lorsque Ang a déboulé dans le malodorant nuage de fumée du stick de fesh qu'il tenait à la main. En me retournant, je l'ai vu planté devant le pare-brise, fixant des yeux écarquillés sur le paysage. Il semblait tout excité. En fait, c'était la première fois depuis le début de l'expédition que je voyais sur ses traits une expression proche de la joie. Puis il s'est retourné vers moi pour gueuler :

— Bordel de merde ! Pourquoi n'ai-je pas été prévenu ?

— Je croyais que ça n'était pas réel, lui ai-je répondu en me grattant une croûte.

— Ça l'est. (Il a hoché la tête, s'est essuyé la sueur qui lui coulait dans les yeux et a poursuivi avec un net soulagement dans la voix :) C'est même l'endroit que nous cherchions.

Puis il m'a fait signe de me lever et s'est mis aux commandes.

À mesure que nous nous rapprochions, j'ai commencé à distinguer des taches de verdure sur les collines. Ce n'était pas grand-chose – des buissons torturés, quelques épineux rabougris – mais c'était toujours mieux que la dernière forme de vie végétale dont j'avais gardé le souvenir – cette répugnante flore hypertrophiée de la jungle. J'ai scruté le paysage en quête des premiers reflets bleus de ce lac que mon imagination voyait déjà niché dans le creux d'une vallée.

Mais alors que, dans le plein éclat du soleil au zénith, nous abordions la pente, j'ai constaté que, devant nous, la brume restait anormalement accrochée au sol.

— Qu'y a-t-il donc derrière ce brouillard ? ai-je demandé.

— Le soufre et le feu de l'Enfer, m'a dit Ang avec un bref éclat de rire. C'est une région d'activité géothermique.

Et le rover a pénétré ce mur opaque.

Contre toute attente, à mesure que nous nous enfoncions dans les collines, la température n'a cessé de baisser. Des nappes de vapeurs

sulfureuses se déversaient de cratères assez larges pour englober notre véhicule et dont les lèvres se coloraient de concrétions minérales ocre jaune, ocre rouge, vertes ou vaguement blanches. Du sol d'un gris anémique transpirait en permanence une haleine de brume et les gouttelettes de condensation qui se formaient sur les feuilles et sur les branches venaient éclabousser notre pare-brise.

Après des heures de progression silencieuse, nous sommes enfin parvenus en vue d'un vaste lac peu profond – fort différent toutefois de celui que j'avais imaginé. Sous sa surface fumante et d'une parfaite transparence jaillissaient des sources minérales délicatement teintées de rose et de bleu, telles des fleurs en inclusion sous verre. Ang a stoppé le rover sur le rivage.

— Quelque part dans le coin, nous a-t-il dit, se trouve un geyser qui, grosso modo, entre en activité une fois par jour. J'ai besoin de le voir pour être à même de localiser précisément l'endroit où j'ai trouvé le solii. Nous allons camper ici cette nuit et, demain, nous partirons à sa recherche.

— Ici ? s'est exclamé Osdrin avec force jurons.

Il avait fini par nous rejoindre à l'avant et le spectacle qui s'était offert à ses yeux n'avait pas tardé à le tirer de l'hébétude engendrée par le branchement-synapses. À mesure que nous avançons j'avais pu observer chez lui un malaise croissant. Manifestement, jamais son intimité avec la déplaisante réalité de cette planète n'avait été si grande.

— Je n'aime pas cet endroit, a-t-il ajouté.

— Que lui reprochez-vous ? me suis-je enquis. L'Enfer est-il trop proche pour que vous vous sentiez bien ?

Sur ce, les jurons m'ont été directement adressés. Les coins des lèvres d'Ang se sont relevés, esquissant un petit sourire, et, pour la première fois depuis des jours, j'ai souri moi aussi, attendant seulement qu'Osdrin ait le dos tourné.

— Mais... (Ce dos venait de se contracter à l'instant même où son propriétaire regardait de nouveau vers le lac fumant.) Ang ! Qu'est-ce que c'est ?

Ang s'est penché vers ce que lui désignait Osdrin ; j'ai fait de même, et nous avons vu venir vers nous dans la brume un groupe de silhouettes qui longeaient la rive du lac. Elles se déplaçaient d'une manière tout à la fois lente et saccadée. Lorsque j'ai tenté de leur trouver forme humaine, j'ai échoué. Comme en écho, j'ai repris l'exclamation d'Osdrin.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ang a bondi de son siège.

— Des nébuleuses, par les dieux ! Des nébuleuses.

Les créatures se sont rassemblées autour du rover dans un

désordre de membres informes, sondant visiblement de leur regard l'intérieur de la cabine. Ang a tendu la main vers le déblocage de la portière.

Osdrin l'a saisi par le bras pour l'en empêcher :

— Vous n'allez pas laisser entrer ces monstres ?

— Vous me prenez pour un imbécile ? lui a dit Ang en se dégageant avec violence. D'ailleurs, ces créatures sont inoffensives... et c'est moi qui sors à leur rencontre.

— Pourquoi ? lui a demandé Osdrin.

— Les nébulaures ramassent des trucs.

— Il y a un type avec eux, ai-je dit.

Mon regard était finalement tombé sur une forme humaine entre les membres longilignes et le miroitement des yeux globuleux.

Ang a jeté un nouveau coup d'œil à l'extérieur, son front s'est plissé, puis il a bousculé Osdrin et a disparu à l'arrière du rover. Il en est revenu avec trois fusils et nous en a tendu un à chacun.

— Vous savez vous en servir ?

Osdrin a ri. J'ai hoché la tête.

Dans ma main, le métal de l'arme avait la fraîcheur de l'eau dans le gosier d'un homme mourant de soif. Par pur automatisme, j'ai jaugé son équilibre et vérifié sa charge. Lorsque j'ai relevé la tête, Osdrin m'observait. Ang a ouvert la portière.

Tandis que nous descendions de la cabine, les indigènes se sont repliés en arrière dans un bruit de branchages. Il y en avait peut-être une douzaine et ils étaient plus grands que je n'avais pensé, probablement plus grands qu'un être humain de taille moyenne s'ils s'étaient tenus droits. Mais ils gardaient une attitude voûtée, s'appuyant sur de longs bras frêles qui ressemblaient à des os enveloppés d'écorce. J'ai soudain eu l'intuition que ces bras pouvaient leur servir d'ailes. Ces membres antérieurs se terminaient par des doigts, sortes de stolons ligneux qui grattaient en permanence le sol durci, ramassant de temps à autre des choses pour les soumettre à un bref examen avant de les rejeter. Une indéchiffrable prééminence ridée d'un gris brunâtre constituait leur seule possibilité de visage. Selon certains critères, ils n'étaient pas nus – ils portaient des loques poisseuses de crasse et peu distinctes de leur épiderme desséché ainsi qu'un assortiment de sacs et d'escarcelles qui leur pendaient devant la poitrine. L'homme qui les accompagnait était également vêtu de haillons, bardé de sacs, et il s'appuyait sur un bâton noueux. S'il avait eu l'intention de se faire passer pour l'un d'eux, c'était un succès. Pourquoi, au nom d'un millier de dieux, aurait-il voulu leur ressembler, je n'en avais pas l'ombre d'une idée.

Les indigènes sont revenus vers nous lorsque Ang a fait un geste et l'homme a suivi le mouvement. Ang venait de laisser tomber son

propre sac à terre et l'avait ouvert sans quitter des yeux les créatures. Le sac était rempli de fragments d'appareils cassés, de bobines de fil conducteur, d'ampoules de verre fondu. Il contenait aussi des pierres brillantes aux formes étranges qui n'avaient vraisemblablement pas plus de valeur que le reste.

Au spectacle des trésors offerts par Ang, les nébulaures ont poussé une espèce de trille suraigu qui m'a fait frissonner. Puis leurs longs doigts se sont tendus vers leurs propres sacs, frémissants d'excitation.

— Attendez ! Attendez ! a soudain crié la créature humaine en rejetant en arrière les pans de son manteau.

— Une femme ! a grommelé Osdrin à la vue de ce qui, brusquement, nous crevait les yeux à tous.

De fait, c'était une femme d'un certain âge et dont le visage, tout autant que le corps à demi nu, présentait le même aspect ridé, tanné par les intempéries, que l'épiderme des indigènes.

Elle a fait courir son bâton de droite et de gauche, répandant une confusion braillarde dans les rangs des nébulaures.

— Pas tout de suite, pas tout de suite !

Ang a levé son arme et l'a pointée sur elle.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

Ce n'était certainement pas l'une des questions que j'aurais posées mais elle a suffi pour attirer l'attention de la femme. Son visage s'est relevé vers nous comme si, brusquement, elle venait d'enregistrer notre présence comme celle d'êtres doués d'intelligence. Puis, dans un mouvement de décence inattendu, elle a redrapé sa cape autour d'elle et s'est avancée d'un pas.

— Êtes-vous ici pour exploiter la crédulité de ces malheureux sauvages comme vos ancêtres n'ont cessé de le faire depuis des temps immémoriaux ?

Derrière elle, les nébulaures s'agitaient en poussant de petits cris, tel un groupe de clients impatients.

Ang est resté un long moment bouche bée, puis il a fini par baisser son fusil et dire :

— Non.

Elle a semblé accorder à cette réponse un sérieux temps de réflexion.

— Que soit donc bénie cette conjonction du destin avec la présence du Saint Aurant.

Puis elle a marmonné quelques mots dans une langue vernaculaire qui m'était inconnue et, à son tour, s'est décidée à baisser son bâton. Les indigènes se sont rués autour d'elle vers les présents d'Ang et ont commencé à faire leur choix. Elle a posé sur eux un sourire indulgent tout en émettant des sifflements et des gazouillis qui ressemblaient à leur langage.

Je me suis penché vers Ang pour lui murmurer à l'oreille :

— Qui est-ce ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? m'a-t-il répondu en haussant les épaules.

— Et qu'est-ce que c'est, l'Aurant ? a demandé Osdrin.

— La Confrérie du Divin Aurant possède une cathédrale à Seuil, ai-je répondu. Je croyais qu'il s'agissait d'un ordre respecté.

— Il l'est, a fait Ang en touchant sa médaille d'un geste instinctif.

Les indigènes triaient ses pierres et ses bouts de ferraille, ramassant ce qui leur plaisait pour l'enfouir dans leurs sacs. En échange, de ces mêmes sacs, d'autres choses apparaissaient qu'ils posaient à terre.

— La Confrérie accomplit une importante œuvre de mission... a repris Ang.

Osdrin s'est mis à rire et Ang l'a foudroyé du regard.

Derrière le tas de marchandises en cours de troc, la femme nous observait.

— Faites-vous partie de la Confrérie ? lui ai-je crié, me refusant encore à croire que leurs missionnaires fussent forcés d'endurer un tel dénuement.

Une flamme est passée dans ses yeux et elle s'est approchée.

— Êtes-vous de vrais croyants ?

Osdrin est de nouveau parti d'un rire amer et Ang a haussé les épaules. Je me suis contenté de hocher la tête, peu enclin à me lancer dans une telle discussion.

— Êtes-vous bien ici ? ai-je demandé à la femme.

— Bien sûr ! m'a-t-elle répondu en me regardant comme si ma question était absurde. Je suis venue guider ces pauvres malheureux vers la lumière du vrai savoir, les arracher aux ténèbres de leur misérable solitude.

Mon visage est resté parfaitement inexpressif mais je me suis néanmoins demandé pourquoi les fanatiques religieux s'exprimaient toujours avec une telle grandiloquence et pourquoi ils se ressemblaient tous. C'est alors que j'ai remarqué ses pieds qui n'arrêtaient pas de remuer la poussière et dont, soudain, les orteils nus ont saisi un caillou qu'elle a porté jusqu'à sa main pour le soumettre à un rapide examen. Ensuite, elle l'a jeté puis a repris son manège. Mes mains se sont crispées sur la ceinture où sont insérés mes appareils.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici... je veux dire, à faire œuvre de missionnaire ?

— Oh, bien des années, bien des années de votre temps... (Elle a fait un geste comme pour balayer cette durée incommensurable.) L'œuvre de l'Aurant n'est jamais achevée. Il nous faut constamment lutter pour empêcher ces malheureuses créatures de retourner à leur

ancien mode d'existence dégradé. Ils ont déjà parcouru un tel chemin sur la voie de l'éveil !

Elle a conclu son discours par un nouveau geste de la main.

Au delà de la femme, mon regard s'est porté sur les nébulaures dont la frénétique bousculade pour se maintenir au premier rang commençait à se modérer maintenant qu'ils avaient presque fini de trier la pacotille offerte par Ang. Je me suis gratté l'épaule en me demandant à quoi ils avaient pu ressembler jadis. Elle s'est retournée pour les regarder puis s'est dirigée vers le tas. Elle s'est agenouillée au milieu des indigènes et a entrepris d'examiner ce qu'ils avaient délaissé, choisissant certaines choses, en éliminant d'autres.

— Complètement tordue, cette fille, a grommelé Osdrin sans pour autant la quitter des yeux.

Ang s'est croisé les bras, tel un homme qui craint d'être contaminé.

— Si elle est là depuis tant de temps, comment se fait-il que vous ne l'ayez jamais rencontrée ? lui ai-je demandé.

Il s'est frotté la barbe.

— Qui peut savoir ? Peut-être qu'elle s'imagine seulement être là depuis plusieurs années. Peut-être n'ai-je pas rencontré les mêmes indigènes. Pour moi, vous savez, ils se ressemblent tous, et ils ne cessent d'errer de-ci de-là sur le territoire de Finismonde. C'est drôle, d'ailleurs, ils ne sont pas censés être nombreux, mais je n'arrête pas de les voir.

— Ceux-là sont-ils mieux que les autres ?

— Mieux ? (Il a haussé les sourcils puis a secoué la tête.) Non.

J'ai fait la grimace. Les nébulaures se sont évanouis dans la brume aussi brutalement qu'ils étaient apparus. La femme s'est relevée tout en rangeant dans l'escarcelle pendue à son cou un dernier fragment de verre coloré. Puis elle a fixé sur nous un regard intense et a dit :

— Ce que vous cherchez n'existe pas ; c'est une pure illusion. (Un bref instant, je me suis senti glacé à l'idée qu'elle pouvait lire nos pensées les plus secrètes.) Seule l'âme a la faculté de percevoir la nature réelle du temps. Priez donc l'Aurant de vous guider vers la connaissance.

J'ai senti les muscles de mon cou se détendre lorsque je me suis rendu compte qu'elle continuait à proférer des absurdités.

Mais, alors qu'elle s'éloignait d'un pas traînant, Osdrin s'est précipité à sa suite. Contre toute attente, il lui a dit :

— Je voudrais avoir une meilleure connaissance de l'Aurant.

Je les ai regardés partir, mal à l'aise, sachant Osdrin capable de n'importe quoi, sauf de s'intéresser à la religion. Je leur ai donc emboîté le pas, trébuchant presque sur Ang qui, oublieux du reste du monde, s'était accroupi pour ramasser sa récolte.

Il s'est redressé, l'injure aux lèvres et les mains débordantes de présents offerts par les indigènes.

— Faites un peu attention où vous mettez les pieds, pour l'amour de l'Aurant !

Le choix de la divinité invoquée a fait planer une gêne entre nous.

— Je suis désolé, ai-je fait en secouant la tête.

Tout en débitant ses jurons, il n'avait cessé de trier ses pierreries. J'ai soudain compris qu'au cours de leur errance, les indigènes ramassaient des cailloux sans valeur tout autant que de vraies gemmes et que, vraisemblablement, ce mélange disparate se retrouvait tel quel dans ce qu'Ang avait reçu en échange de sa verroterie.

— Êtes-vous rentré dans vos sous ? lui ai-je demandé.

— Pas encore, a-t-il grogné, piqué au vif par mon sarcasme.

Il a repris son tri et, avec une exclamation, a soudain tenu en l'air une pierre avant de l'enfouir dans une poche de sa combinaison. Puis son regard s'est de nouveau levé vers moi et, sur la défensive, il a commencé :

— Je leur apporte ce qu'ils veulent. Alors, moi...

Un cri a surgi de la brume.

— Que... qu'est-ce que... a balbutié Ang.

— Osdrin !

Je me suis précipité le long du lac dans la direction prise par Osdrin et par la femme. Pénétrant la muraille de brouillard, j'ai atteint un espace dégagé où j'ai trouvé cette dernière gisant à terre, le visage rouge de sang. Couché sur elle, Osdrin achevait de lui déchirer ses haillons. Sans prendre le temps de réfléchir, je l'ai attrapé par le col de sa veste et l'ai contraint à lâcher sa victime ; puis, d'un violent coup de poing, je l'ai envoyé s'aplatir dans les broussailles.

Ensuite, je me suis penché vers la femme pour l'aider à se relever mais, soudain, un nouveau cri a jailli derrière moi. Cette fois, c'était Osdrin. Je l'ai vu se débattre dans un buisson, puis j'ai vu ce qui le faisait hurler – le sac de chair qui se contorsionnait, accroché à sa jambe par des tentacules barbelés. Du sang ruisselait jusqu'à sa botte.

— Gedda ! m'a-t-il crié. Tire donc ! Assomme-le, tue-le, débarrasse-moi de ça !

J'ai levé mon fusil paralysant et, par-dessus mon épaule, j'ai jeté un regard sur la femme qui tentait de se remettre à genoux en marmonnant des incohérences tandis que deux des nébulares s'activaient autour d'elle en bourdonnant de sollicitude.

— Gedda ! a de nouveau hurlé Osdrin, et mes yeux sont revenus sur lui, sur son visage tordu par la terreur.

J'ai visé, le bloodwart s'est inscrit dans la mire ; je ne tirais toujours pas.

Soudain, Ang a surgi à mes côtés. Il a levé son arme et, sans

hésiter, a fait feu. Dans un couinement, la créature est devenue flasque mais ne s'est pas décrochée de la jambe d'Osdrin, en dépit des frénétiques coups de pied que ce dernier donnait en tous sens. Ang est allé s'agenouiller près de lui pour lui maintenir la jambe au sol.

— Donnez-moi votre couteau.

Osdrin a obéi. Ang a commencé de lui charcuter la jambe pour extirper le suçoir vrillé dans les chairs.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'était ? a hoqueté Osdrin.

— Un bloodwart, a répondu Ang d'une voix plate. Un gros.

Le suçoir s'est libéré. De la plaie, le sang a jailli.

J'ai détourné les yeux et j'ai découvert le cercle silencieux des indigènes qui se tenaient juste assez en retrait pour être à demi fondus dans la brume. Ils nous observaient. J'ai eu l'intuition qu'ils le faisaient depuis le début. J'ai regagné l'endroit où, d'un air absent, la femme réajustait ses loques tout en gazouillant avec ses deux compagnons nébuleux.

— Ça va ? lui ai-je demandé.

Elle m'a regardé, a fait un bond, et son visage s'est crispé de terreur. Puis une expression de lassitude lui a succédé lorsqu'elle s'est aperçue que je n'étais pas Osdrin.

— Je suis désolé, lui ai-je dit, soudain pris de honte pour le sexe auquel j'appartiens. Osdrin n'a rien d'humain, c'est une brute. Mais il ne vous touchera plus. Je suis inspecteur de police.

Je n'avais dit cela que pour la rassurer mais elle a penché la tête et m'a jeté un regard par en dessous.

— Inspecteur de police, avez-vous dit ?

J'ai fait signe que oui puis, après avoir remis mon fusil en bandoulière, je me suis lentement approché d'elle, mains en évidence.

— Vous a-t-il fait très mal ?

Le sang sur son visage ne semblait provenir de rien de plus grave que d'une lèvre fendue.

— Non, non, ce n'est rien, s'est-elle empressée, trop empressée, de répondre. (Puis elle a secoué la tête avec véhémence et s'est essuyé la bouche.) Je me sens bien, Inspecteur. L'Aurant me protège. Nul mal ne saurait m'atteindre.

Un doute m'a pris. J'étais incapable de déterminer si l'éclat de son regard provenait de son fanatisme ou du choc causé par l'agression d'Osdrin. Que ce fût l'un ou l'autre, je ne tenais nullement à aggraver son état.

— Il vous faut arrêter ce malheureux, Inspecteur, a-t-elle enchaîné. Il est essentiel que vous l'incarcériez dans une cellule blanchie où il n'aura nul moyen de se rendre compte de la succession des jours et des nuits et où vous lui inculquerez l'enseignement de l'Aurant jusqu'à ce qu'il ait compris la nature réelle du temps. Ainsi

vous faudra-t-il agir envers tous vos prisonniers qui finiront par connaître l'éveil. Les prisons deviendront alors inutiles car l'heure de Millenium aura sonné.

Je me suis éclairci la gorge et mon regard s'est posé sur les nébuleuses qui nous observaient. Un plus grand nombre d'entre eux s'étaient rapprochés et leur danse perpétuelle avait une action insidieuse sur mes nerfs.

— D'où est sorti ce bloodwart ? ai-je demandé, m'adressant à eux plutôt qu'à elle.

— De l'Aurant, m'a-t-elle répondu, avec une pointe d'impatience dans la voix. Toute chose peut être trouvée en tout lieu à la seule condition que l'on sache comment la voir. Or, un tel savoir, ces créatures de l'esprit l'ont à un point qui vous sera sans doute à jamais inaccessible.

Résigné, j'ai secoué la tête et j'ai dit :

— Toujours est-il que demain, nous ne serons plus là. (En fait, j'avais de réels doutes sur ce qu'elle pouvait saisir de mes paroles.) Jusque-là...

— Demain ? (Elle a de nouveau dispersé le temps d'un geste large de la main.) Qui peut savoir où nous serons demain ?

— Êtes-vous... avez-vous besoin d'aide ? Est-il quelque chose que nous puissions faire pour vous ?

Sans doute était-ce la culpabilité qui me faisait reposer éternellement la même question.

Elle s'est d'abord contentée de rire puis elle m'a dit, comme si nous partagions un même secret :

— Je détiens l'exacte compréhension des choses. Que pourrais-je désirer de plus ?

Elle a émis une série de sifflements à l'adresse des indigènes et, d'un pas traînant, s'est éloignée. De toute évidence, ce qui s'était produit cinq minutes auparavant lui était déjà sorti de la tête.

J'ai haussé les épaules avant de m'acheminer vers le rover. Une part de moi-même avait beau estimer qu'il serait possible de lui venir en aide en la ramenant vers la civilisation, elle semblait heureuse ici, avec la conviction de comprendre quelque vérité cachée. Qui étais-je pour m'immiscer dans son destin... moi dont les certitudes se faisaient de plus en plus frêles ?...

Lorsque j'ai atteint le rover, Ang finissait de bander la blessure d'Osdrin. Ils m'ont tous deux regardé, Ang avec, comme à l'ordinaire, une expression indéchiffrable, Osdrin avec une flamme meurtrière dans les yeux.

— Comment va-t-elle ? s'est enquis Ang.

Son inquiétude paraissait sincère.

— Aussi bien que possible, lui ai-je répondu avec un hochement

de tête. En fait, je ne crois pas qu'il ait eu la moindre chance de lui faire vraiment du mal.

À son tour, Ang a hoché la tête avant de remballer son matériel de premiers secours.

— N'essayez pas d'aller où que ce soit en vous appuyant sur cette jambe, a-t-il conseillé à Osdrin en lui décochant un regard explicite.

Puis il est remonté dans la cabine.

— Salaud ! Fils de pute ! a sifflé Osdrin dès qu'Ang a été hors de portée de voix.

Son visage n'était plus qu'un tissu d'égratignures récoltées dans le buisson et un bleu commençait à se former sur son menton, là où je l'avais frappé.

— Vous croyez que j'ignore pourquoi vous n'avez pas tiré ? Vous espériez vraiment que cette sangsue allait me saigner à mort, n'est-ce pas ?

— Et vous, vous avez tenté de violer cette femme !

— C'était une folle...

— Et alors... cela fait-il une différence ? Espèce de dégénéré, la simple pensée de respirer le même air que vous me fait littéralement vomir. Je connais le genre de...

— Et moi, je connais le vôtre. (Il s'est penché vers moi, grimaçant un large sourire.) Gedda ! Je sais très bien ce que ce terme désigne chez vous autres, les Techs. Il stigmatise celui qui a été assez lâche pour échouer dans son suicide. Ces cicatrices à vos poignets ne signifient d'ailleurs pas autre chose. Vous êtes mort pour vos compatriotes, même si vous n'avez pas eu le cran de vous conduire en homme. Mais qu'avez-vous fait pour vouloir en finir ? Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Visiblement, avec les femmes, ça ne vous dit rien, mais peut-être qu'avec les hommes... ou avec je ne sais quoi...

Je l'ai attrapé par le revers de sa veste et je l'ai forcé à se mettre debout.

Il n'avait pas espéré d'autre réaction de ma part. Je me suis retrouvé à terre avec lui qui pesait sur moi de tout son poids et la pointe de son couteau qui planait au-dessus de mon visage. Je me suis maudit pour avoir été si stupide.

— Hein, Gedda ? On se croyait plus malin que les autres ? On se rend peut-être compte maintenant à quel point on n'a jamais rien compris à rien ?

Ces mots, il me les a crachés en pleine face et, lorsque j'ai marqué le coup, il a éclaté de rire.

— Ang ! ai-je crié en le regrettant aussitôt lorsque j'ai vu la pointe du couteau se rapprocher de mes yeux.

— Ta gueule ! (De sa main libre, il m'a saisi le menton.) Tu ne l'ouvres que pour répondre aux questions que je te pose. Pigé ?

Retenant mon souffle, j'ai hoché la tête.

— Quelles questions ? Que voulez-vous savoir ?

Ses lèvres se sont retroussées en un rictus atroce et la lame est venue effleurer mes cils.

J'ai fermé les yeux et j'ai tenté de dérober mon visage.

— Quoi ? Quoi ? Je vous en prie...

Sur mes paupières, la pression de l'acier s'est relâchée.

— Plus rien. Tu viens de me dire tout ce que je voulais savoir.

J'ai ouvert les yeux, m'efforçant de retrouver une claire vision des choses et j'ai soudain perçu le déplacement de sa main précédant la fulgurante douleur qui m'a déchiré le front.

Dans un sursaut d'énergie dû à la panique, je l'ai repoussé. Il a eu vite fait de retrouver son équilibre et a profité de ce que j'étais encore incapable de me relever pour me dominer de toute sa taille. C'est alors que j'ai vu Ang derrière le dôme fumé de la cabine de pilotage. Il avait suivi toute la scène. À peine a-t-il croisé mon regard qu'il s'est empressé de reculer dans l'ombre.

Osdrin a suivi mon regard et s'est retourné. Puis ses yeux sont revenus se poser sur moi et il a de nouveau éclaté de rire. Ce rire avait presque l'air d'être un sanglot. Il riait encore lorsqu'il est remonté dans la cabine.

Je suis resté étendu là où j'étais tombé. La plaie de mon front ressemblait à un creuset où se serait concentrée toute la douleur du monde. J'ai finalement réussi à imposer ma volonté à mes jambes et je me suis relevé. J'ai contemplé mon reflet dans l'obscur surface du dôme et j'ai découvert le O sanglant dont j'étais marqué. Il en ruisselait un filet vermeil qui suivait l'arête de mon nez. Osdrin avait inscrit l'initiale de son nom dans ma chair, telle une marque de propriété.

J'ai couvert de ma main cette plaie infamante et je me suis détourné du rover. La seule pensée d'avoir à y remonter pour faire face à Ang ou à Osdrin était plus que je n'en pouvais supporter. Je me suis éloigné le long du rivage, titubant comme un ivrogne, et je suis parvenu à l'endroit où Osdrin avait agressé la missionnaire. Il n'y restait plus trace de la femme ou des nébuleuses, plus le moindre signe de l'antérieure présence en ces lieux de créatures vivantes.

Un moment, je me suis même demandé si tout cela s'était réellement produit. J'ai essuyé le sang qui ruisselait sur mon visage et fixé mon regard sur la rougeur poisseuse qui me maculait les doigts. « Il connaît la raison de ma présence », me suis-je dit avant d'étouffer un juron. Avais-je réellement prononcé ces mots : « Il ne vous touchera plus, je suis inspecteur de police » ? Inspecteur de police ! Tu parles ! menteur plutôt, et doublé d'un hypocrite. En un temps, mon uniforme m'avait servi d'armure mais, à l'intérieur de cette carapace, il n'était

rien resté lorsque j'avais quitté Tiamat. Maudite Tiamat ! J'y avais tout laissé, mon honneur, mon cœur...

Et mon innocence. J'aurais pu vivre sans honneur – et même sans cœur – aussi longtemps que j'aurais pu accomplir mon service. Mon existence aurait encore pu avoir son utilité, sans que quiconque eût été souillé par le poison de ma honte. Mais cela même était devenu impossible après mon départ de Tiamat... pour la simple raison que j'y avais perdu ma foi en la perfection de la loi.

Sur Tiamat, j'avais servi dans la police de l'Hégémonie, participant à la répression économique d'une planète entière à seule fin qu'elle ne pût échapper à notre contrôle. Contrôle dont l'importance ne se fondait que sur l'eau-de-vie, luxe obscène dont l'obtention exigeait le massacre par milliers d'innocentes créatures... que certaines personnes allaient même jusqu'à considérer comme des êtres doués d'entendement. J'avais également participé à la persécution des oracles, déniaient à ce monde une sagesse à laquelle il avait tout autant droit que nous et qui lui était de loin plus essentielle... pour le simple motif qu'un Tiamatain apprenant que le savoir des oracles ne leur était pas inspiré par leur Déesse mais par une banque de données aurait pu retourner contre nous cette connaissance. J'avais donc prêté main-forte à l'Hégémonie dans cet inique contrôle qu'elle exerçait par le biais de l'ignorance et du mensonge... et j'avais cru agir en homme d'honneur.

Mais j'avais trouvé Moon... ou plutôt, c'est elle qui m'avait trouvé, qui m'avait amené à l'aimer. J'avais alors vu mon uniforme au travers du regard de mon amante. Cette monstrueuse hypocrisie que j'avais parée du nom de justice m'était apparue... et, de cette vision, je n'avais pu me détourner.

Lors de notre rencontre, c'était une proscrire dont l'unique crime avait été de quitter son monde – droit qui n'était refusé qu'aux seuls Tiamatains. Elle avait acquis un incontestable pouvoir d'oracle et la machine prophétique elle-même aurait voulu qu'elle en usât pour mettre fin à cette tyrannie que nous fondions sur l'ignorance. Mais par le simple fait de connaître la vérité sur son don et de vouloir en faire un plein usage, elle s'était déjà dressée contre nos lois... Elle m'avait sauvé la vie, mais eussé-je fait mon devoir que cet acte lui eût valu l'exil. J'aurais pu l'investir de mes responsabilités, l'emmener avec moi hors de ce monde, la forcer même à m'épouser...

Mais j'avais préféré mentir, manquer à mon devoir, me dresser personnellement contre une bonne douzaine de nos lois afin de l'amener saine et sauve à Escarboucle pour qu'elle y suivît le destin tracé pour elle par la conscience prophétique.

Et, sans elle, j'avais quitté Tiamat, sans même la dénoncer, bien que la conscience prophétique eût fait d'elle une reine. Je la laissais à

son amant, bien que ce fût un être faible et corrompu, bien que j'eusse la conviction qu'elle m'oublierait, qu'elle ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour inculquer à son monde la haine du mien. Parce que j'estimais que c'était justice, parce que je savais qu'un pouvoir considérablement plus grand, considérablement plus sage que l'Hégémonie voulait qu'il en fût ainsi. Mais aussi parce que... parce que je l'aimais. Je quittais Tiamat en lui laissant une reine qui pourrait la doter d'un réel avenir mais je quittais également cette planète comme un traître envers les miens, comme un traître envers moi-même. Et j'en étais fier. J'avais l'impression d'être un saint, le porteur de quelque secrète vérité...

... Un imbécile aveuglé par l'amour, un lâche. La vérité n'existe pas. Il n'existe que des différences d'opinions.

Puis j'étais arrivé sur Numéro Quatre et j'avais tenté de me dire que ce passé se trouvait derrière moi, qu'il était oublié, qu'il n'avait jamais été qu'une aberration. J'avais tenté de renouer avec mon devoir, de renouer avec ma vie. J'avais appris par cœur le texte de chaque loi, l'avais appliqué à la lettre, mais je n'y avais vu que le mensonge de mon existence, les actes purement formels que j'accomplissais, ces gestes vidés de toute substance, pareils à ceux d'un saint qui n'aurait pas eu la foi. Jusqu'au jour où mes frères étaient venus me dire ce que j'avais... ce qu'ils avaient fait. Ultime écueil sur lequel s'était brisé le mirage de la loi. Après cela, l'autodiscipline elle-même s'était révélée impuissante à me sauver.

J'avais alors été mûr pour échouer ici. Tout n'avait été qu'une question de temps. Avais-je été le seul à ne pas m'en rendre compte... ?

Je suis resté assis sur les rives du lac fumant jusqu'à la tombée du jour. Seul dans le susurrement du crépuscule, j'ai tenté de méditer mais je n'ai pas même pu me concentrer sur la plus simple des adhanis. J'étais également dans l'incapacité de retourner au rover, aussi ne l'ai-je pas fait. J'ai passé la nuit là, et j'ai fini par m'endormir, par mourir d'une petite mort...

Et par rêver que j'étais enterré vivant. J'avais cherché pour m'y tapir la douceur d'un coin d'ombre, conscient néanmoins de ne pouvoir trouver la paix que dans le havre d'une tombe... et j'avais fini par creuser de mes propres mains un puits si profond que je ne pouvais plus espérer m'en extraire. Je m'y étais donc étendu, laissant l'oubli m'ensevelir, accueillant avec joie ces ténèbres que jamais ne viendrait dissiper un matin.

Mais au lieu de connaître la paix, je me suis trouvé confronté à l'horreur... l'horreur d'étouffer, impuissant dans le noir.

— C'est une erreur, ai-je crié à la Mort. Je ne suis pas prêt. Mon heure n'est pas encore venue. Laisse-moi ressortir !

Et la Mort m'est apparue. Son visage était celui d'une folle vêtue de haillons qui tenait le matin entre ses mains.

— Que vas-tu me donner en échange ? m'a-t-elle demandé.

— Tout ce que tu voudras ! ai-je crié.

Mais je n'avais plus rien à lui donner. J'avais tout jeté.

— Il n'est plus temps, m'a-t-elle répondu avant de s'enfler, de s'étendre et d'ouvrir, béantes, ses mâchoires de ténèbres...

Un rugissement de fureur a jailli des profondeurs de la terre comme si cette dernière me réclamait. Le sol a tremblé. Des torrents de poussière détachés des lèvres de la tombe se sont abattus sur moi...

La terreur m'a tiré du sommeil, me projetant dans la lumière d'un nouveau matin, dans le grondement d'un séisme qui semblait se répercuter depuis le cœur même de la planète, dans la vision d'un blanc panache d'eau bouillante qui, sur quarante mètres de haut, crevait la brume. Mon regard s'est fixé sur cette apparition, sur ce monde que les vapeurs semblaient voiler d'un linceul, un regard fasciné par la panique... le geyser d'Ang ! Je me suis relevé et j'ai couru vers le rover, soudain plus terrifié à l'idée de rester en arrière qu'à celle d'être à nouveau en présence d'Ang ou d'Osdrin.

Le rover s'est matérialisé, tel un fantôme surgi du brouillard. Haletant, je me suis immobilisé, m'efforçant de surmonter ma panique. Debout près du véhicule, Ang et Osdrin contemplaient le geyser. Soudain, comme s'il avait senti ma présence, Ang s'est tourné vers moi.

— Gedda ! a-t-il crié en me faisant de grands signes.

Je les ai rejoints, évitant délibérément de lever les yeux sur Osdrin. Je ne sentais que trop la brûlure de son regard moqueur sur le O que j'avais au front.

— Où diable étiez-vous passé ? m'a demandé Ang. Nous avons perdu deux jours à cause de vous.

— Deux jours ? ai-je niaisement répété.

Puis j'ai voulu consulter ma montre, mais elle avait disparu. C'est alors que j'ai remarqué mon poing crispé et que, du même coup, j'ai pris conscience qu'il en était ainsi depuis mon réveil. Je me suis forcé à desserrer les doigts... et j'ai vu le solii brut au creux de ma paume. Immédiatement, ma main s'est refermée avant que quiconque ait pu apercevoir la pierre. Je me suis vaguement remémoré des traces de pas dans le sable, des traces qu'auparavant je n'avais pas vues autour de moi.

— Mais je suis seulement resté absent une nuit. J'ai... j'ai dormi par là-bas.

J'ai montré l'endroit d'où je venais.

— Non. Deux jours ! (Ang était sûr de son fait.) Je vous ai cherché partout. J'ai même pensé que vous aviez pu tomber dans l'un de ces

putains de cratères ou être englouti par... Bordel, je vous avais pourtant dit de ne plus faire ça !

— Je ne comprends pas...

Je me suis passé la main sur le visage et j'ai surtout senti quelques croûtes mal guéries. Ma barbe, elle, ne semblait guère avoir poussé. Je ne sentais d'ailleurs ni la faim ni la soif que j'aurais dû logiquement éprouver au bout de deux jours. Pourtant, Ang avait l'air sûr de ce qu'il disait... et il m'avait vainement cherché. J'ai soudain eu l'impression d'être pris à la gorge par une force invisible. J'ai porté la main à ma bouche.

Ang a secoué la tête. Peut-être s'agissait-il d'une réponse ?

— Allons-y maintenant. Ce geyser ne reste pas en activité plus d'une heure. Je ne tiens pas à perdre un jour de plus.

Osdrin est remonté dans l'habitable mais Ang est resté un moment à regarder la marque sur mon front.

— Merci, lui ai-je dit à voix basse. Merci d'avoir attendu deux jours.

Osdrin, lui, n'aurait pas attendu, je le savais.

Ang s'est contenté de secouer une nouvelle fois la tête avant de prendre le même chemin qu'Osdrin.

Jour...

J'ignore précisément quel jour. Peut-être suis-je ici depuis toujours ? Ça n'a pas grande importance, d'ailleurs. Le rover est une fournaise nauséabonde, les vêtements, un vrai supplice et, comme les autres, j'ai renoncé à en porter, ne conservant que mon caleçon. Je pèle comme si j'avais attrapé un coup de soleil mais c'est en réalité dû à une réaction allergique.

Quoi qu'il en soit, la piste suivie par Ang n'est plus si dure. Voilà deux jours, je pense, que nous remontons le lit de cette rivière à sec... enfin, quelques jours... une semaine, mettons. De part et d'autre, ce ne sont qu'étendues alcalines et déserts de sel... Dans les lointains, j'aperçois maintenant des panaches de fumée... des volcans, m'explique Ang. La région tout entière se situe sur une ligne de faille ; l'écorce de la planète est ici des plus minces et des brèches se forment par où déborde son cœur de lave, fracassant ainsi la permanence de nos mirages. Quelque part, là-bas, se trouve ce Lac de Feu qui m'attend...

Et Cantilène, qui attend de même. Pourquoi ? Pourquoi es-tu là-bas ? Les oracles sont la permanence et la stabilité, les êtres les plus équilibrés qui soient. Pourquoi t'être réfugiée sur ces terres d'illusion ? Quel savoir y cherchais-tu ? À quelles souffrances voulais-tu échapper ? Ton portrait ne peut me répondre. Ce n'est qu'un portrait... et pourtant, j'ai parfois l'impression de t'atteindre à travers lui, de te toucher.

Tu es cependant hors d'atteinte – les oracles vivent partout à la fois, attendant d'être appelés dans l'esprit d'autrui, attendant de répondre au besoin d'un étranger. Comme tu as répondu jadis à mon besoin. Tu m'as trouvé dans le désert et tu m'as sauvé. Tu m'as délivré de mes ennemis et tu m'as rendu la vie.

De sorte que j'ai pu la rejeter une nouvelle fois, le jour où je t'ai laissée sur Tiamat. Maintenant, je suis là, je m'enlise dans des sables mouvants et je ne puis rien faire pour me sauver... Que les Dieux soient remerciés, tu ne peux plus me voir, tu n'auras jamais à connaître la vérité sur moi, comme mon père a dû la connaître.

Mais j'ai toujours besoin de toi. Plus que jamais ce besoin me tenaille... si seulement je pouvais te retrouver, te toucher, te tenir, te faire mienne comme j'aurais dû le faire jadis, tout pourrait de nouveau être bien...

Tu m'as rendu l'avenir. Et maintenant, je m'y suis perdu, comme

un misérable chien qui hurle à la lune.

Un autre jour

Le pire de tous jusqu'à présent. Il s'est soldé par la perte quasi totale de nos provisions de bouche... Osdrin en soit mille fois remercié, son égoïsme, sa stupidité crasse !

Il y a quelques jours, il s'est encore engueulé avec Ang, à propos cette fois de l'usage qu'il faisait du circuit électrique principal pour alimenter son branche-synapses. Ang lui-même avait fini par se dire qu'il ne fallait pas pomper sur celui-ci au delà du strict nécessaire. Il a donc ordonné à Osdrin de s'arrêter.

Bien entendu, ce dernier s'est empressé de trouver une autre source d'énergie – la génératrice qui maintenait en stase les denrées périssables – et, bien entendu, il l'a fait cramer. Seulement, il n'en a rien dit à personne. Il ne s'est même pas rendu compte de ce qu'il avait fait, le crétin !

Personne ne s'en est rendu compte, jusqu'au petit déjeuner... car après, nous avons passé le plus clair de la journée pliés en deux par des crampes et par d'atroces crises de nausée. Intoxication alimentaire ! On a eu de la chance de ne pas y rester. Sitôt que les douleurs qui me vrillaient les entrailles m'ont laissé le loisir de penser à autre chose, je suis allé contrôler le champ électromagnétique du garde-manger et j'ai découvert le court-circuit. J'ai raconté ça aux autres et même Ang n'a pu feindre de ne pas voir la tête qu'Osdrin a faite en s'apercevant du risque qu'il nous avait fait courir... et pas seulement à nous, cette fois, à lui du même coup.

— Ça s'est passé quand ? a demandé Ang.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, s'est récrié Osdrin.

Il s'est essuyé la bouche, s'est essuyé la sueur qui perlait sur son visage.

— Vous vous êtes encore fourré le crâne dans votre putain de boîte à plaisir ! Quand ?

Et, avec une soudaine violence qui m'a surpris, Ang a saisi Osdrin par le bras et l'a arraché à sa couchette.

— Il y a trois jours, a hoqueté Osdrin. À peine trois jours...

Ang l'a renvoyé sur la couchette.

— Alors, tout est fichu ! Vous avez fichu en l'air notre nourriture ! Il y a trois jours, pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Je ne savais pas, a répondu Osdrin, accablé. Merde alors, pourquoi je l'aurais su ?

— Vous saviez quand même que vous aviez fait sauter quelque

chose, connard. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à Gedda ?

Osdrin m'a lancé un regard noir.

— C'était à lui d'entretenir cette saleté. C'est sa faute, tout ça !

— Pour réparer quelque chose, il faut d'abord savoir que ça ne marche plus, ai-je dit avant de m'asseoir en me comprimant à deux mains l'estomac.

— Il a raison. (Pour une fois, Ang me soutenait.) C'est votre faute, Osdrin. Si la nourriture nous manque pour atteindre mon filon...

En le regardant, j'ai tout de suite compris qu'il tuerait Osdrin, qu'il nous tuerait même tous les deux, s'il nous considérait comme des obstacles à la réalisation de son obsession.

— Écoutez, Ang, lui ai-je dit, m'efforçant de paraître calme. Il nous reste plein de surgelés et l'eau ne devrait pas manquer. Pour éviter tout problème, nous n'aurons qu'à nous rationner. Nous ne sommes plus très loin, disiez-vous...

Son regard a croisé le mien, mais il ne me voyait pas.

— On ne peut pas compter là-dessus. Ici, l'on ne peut compter sur rien.

Il a ramassé l'assiette qu'il avait laissée tomber lorsqu'il avait été pris de malaise et l'a tenue en équilibre sur ses mains ouvertes, telle une offrande.

— C'est la vie, ai-je dit à voix basse, me demandant comment j'allais faire à présent pour atteindre le Lac de Feu.

Mes mains se sont crispées et, toujours dans un souffle – ou du moins l'ai-je cru – j'ai ajouté :

— Il faudra que je trouve un moyen...

Ang a fixé son regard sur moi et, lentement, son visage a retrouvé une expression plus normale.

— Vous avez raison, m'a-t-il dit. (Il a hoché la tête et sa bouche a pris un pli amer et ironique.) Nous y arriverons. Sur des demi-rations, le ventre vide peut-être. En nous traînant à genoux. À plat ventre s'il le faut.

Puis son regard s'est de nouveau posé sur moi, sur moi et sur la misérable forme recroquevillée d'Osdrin, et, délibérément, il a vidé sur le sol aux pieds de celui-ci le contenu de son assiette avant de tordre entre ses mains puissantes le mince récipient de métal, de le réduire en boule sans cesser de faire peser sur nous son regard. Ensuite, il nous a tourné le dos et s'est éloigné vers l'avant de l'habitable, comme si nous n'existions pas.

Nous sommes toujours en vie, toujours en quête, toujours en train de remonter le cours mort de cette rivière. Cela fait des jours que nous progressons dans ce décor sauvage et bariolé.

Et, aujourd'hui, nous avons fini par croiser un autre pèlerin dans cet enchevêtrement labyrinthique de canyons. Il menait par la bride

un énorme whillp, l'une de ces créatures caoutchouteuses et luisantes de Grosse Bleue qui peuvent se dispenser de boire et de manger car leurs sécrétions acides absorbent par osmose les éléments nutritifs du sol. Bardé de sacs et de containers, l'animal se traînait le long du canyon à une allure à peine équivalente à celle d'un marcheur.

Il m'était impossible d'imaginer depuis combien de temps l'homme parcourait ces solitudes au rythme lent du whillp mais j'ai vite conclu que ce devait être depuis une éternité car, en nous apercevant, il n'a pas montré le moindre signe de frayeur. Bien au contraire, il s'est planté au beau milieu du lit caillouteux et, avec un large sourire qui rayonnait au travers de sa barbe pâle, s'est mis à faire de grands gestes comme si nous étions le plus beau spectacle qu'il ait jamais vu.

Ang a stoppé le rover et nous sommes sortis. Même la vue de trois hommes armés, ruisselants de sueur et noirs de crasse, n'a pas gommé son sourire. Sur ma droite, pourtant, il y avait Osdrin qui le fixait d'un regard froid entre les fentes étrécies de ses yeux et, sur ma gauche, Ang auquel je n'avais jamais connu un visage si tendu, si cruel. Involontairement, mes mains se sont crispées sur mon fusil, plus à cause de l'expression de mes compagnons qu'en raison de la présence de l'étranger.

— Hou, hou ! a-t-il crié en s'avancant vers nous, les mains bien en évidence.

Puis il a poursuivi en s'exprimant dans une langue exotique qu'au bout d'une minute j'ai identifiée comme du kesraal. Il était donc originaire de Grosse Bleue comme sa bête de somme. Et il s'est immobilisé, face à nous, visiblement à deux doigts de nous sauter au cou. Son regard est tombé sur les fusils et j'ai vu ses traits s'assombrir, mais plutôt comme s'il se sentait insulté que réellement menacé. Bien vite, pourtant, il a repris son baragouin en arquant des sourcils grisonnants.

— Mais qu'est-ce qu'il raconte ? a grogné Ang sans s'attendre à recevoir une réponse.

Puis il s'est gratté.

— Il voudrait savoir s'il nous a offensés de quelque manière. Il se nomme Harkonni et il vient de Grosse Bleue. Il est très content de nous voir. Nous sommes les premières personnes qu'il croise depuis près d'un an.

Ang m'a jeté un regard interloqué. J'ai haussé les épaules.

— Je parle plusieurs langues, lui ai-je dit, sentant frémir au fond de mon être quelque chose dont j'avais presque oublié le nom.

Osdrin a émis un reniflement de mépris et le canon de son fusil s'est agité en direction de l'étranger.

— Alors, dites-lui de s'écarter de notre route. Sinon, il n'aura plus

jamais l'occasion de croiser personne.

J'ai vu l'homme sursauter et, cette fois, c'est avec une expression douloureuse qu'il s'est tourné vers Osdrin.

— Je ne pense pas qu'un traducteur soit nécessaire. (Pour Harkonni, j'ai tout de même ajouté en kesraal :) Vous comprenez ce que nous disons ?

Il a hoché la tête mais il a continué de fixer sur Osdrin un regard de chien battu. Puis il a répondu, dans la langue dont nous nous servions tous, cette fois :

— Je comprends très bien. Excusez-moi, cela fait si longtemps que la langue de ce monde n'a pas franchi le seuil de mes lèvres.

À l'audition de cette image incongrue, Osdrin a éclaté de rire et Ang lui-même a consenti à sourire.

Harkonni souriait aussi, maintenant, visiblement inconscient d'être à l'origine de cette hilarité. Ses yeux pâles avaient un éclat trop vif, les yeux d'un homme dévoré par la fièvre. Ils étaient étonnamment bleus par contraste avec son teint brûlé par le soleil. Mal à l'aise, je me suis mis à danser d'un pied sur l'autre.

— Oui, oui, a-t-il repris. C'est vraiment merveilleux de pouvoir parler avec des gens. C'est merveilleux de vous avoir rencontrés. Êtes-vous des prospecteurs, comme moi ?

Il n'existait qu'une seule autre éventualité. Cela n'avait pourtant pas l'air de trop l'inquiéter.

Ang a fait oui de la tête, puis il a baissé son arme.

Osdrin a gardé la sienne pointée sur Harkonni.

— J'aimerais tant partager un repas avec vous et en profiter pour faire un brin de conversation, s'est-il écrié avec une sorte de frénésie pathétique dans la voix.

— Partager un repas ? Il vous reste donc quelque chose à manger ? s'est enquis Osdrin.

Une hésitation s'est fait jour sur le visage d'Ang, mais il a fini par hocher la tête.

— Nous pouvons nous permettre de perdre une heure, je pense.

— C'est fantastique. (Harkonni rayonnait de joie.) J'ai tant de choses à vous dire. Une année sans voir personne ! Je vais même vous révéler mon secret. J'ai découvert un filon...

— Arrêtez ! lui ai-je dit en kesraal. Pas la peine de nous en parler... Attendez d'avoir atteint la civilisation pour ça.

Osdrin m'a foudroyé du regard.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Il m'a conseillé de ne pas vous faire confiance, s'est empressé de répondre Harkonni. Mais je ne veux pas l'écouter... j'ai confiance en vous.

Avant que j'aie pu faire le moindre geste, Osdrin m'a projeté la

crosse de son arme dans les côtes et je suis tombé.

— Tu vas la fermer, ta grande gueule !

— Osdrin ! a hurlé Ang. Pas ici ! Pour l'amour de l'Aurant ! (Il m'a aidé à me relever.) Et vous, connard aux grands principes, si vous arrêtiez un peu de lui chercher noise...

Je me suis adossé au rover, le temps de retrouver mon souffle.

Harkonni faisait la tête d'un homme qui se réveille dans un lit qui n'est pas le sien.

— Vous avez donc découvert un filon ! s'est enquis Ang. Veinard ! Où se trouve-t-il ? Par là ?

Il a montré la direction que nous suivions d'une main que la tension faisait trembler. Harkonni a fait un vague signe de tête affirmatif comme si quelque chose en lui le forçait à répondre.

— Oui, oui. Il y en a partout... à fleur de terre. Là-haut, un peu plus loin. Partout, partout...

Avec un juron, Ang s'est précipité vers le whillp.

— C'est à moi, bordel ! Je les avais trouvés le premier !

— Non ! N'y touchez pas ! C'est mon trésor... s'est écrié Harkonni en courant derrière lui.

À l'instant même où il rattrapait Ang et lui abattait la main sur l'épaule, Osdrin qui les avait suivis lui a donné un coup de crosse qui l'a étendu à terre. Ang a cherché parmi les sacs celui qui l'intéressait. Lorsque le malheureux prospecteur s'est relevé, il s'est aperçu qu'Osdrin le tenait en respect au bout de son arme.

Ang a décroché le sac, y a plongé la main et en a retiré une poignée de cailloux. La flamme rapace qui avait brillé dans son regard s'est transformée en fixité incrédule.

— De la merde ! (Il a jeté les pierres et a renversé sur le sol le contenu entier du sac.) Rien que de la merde !

J'ai d'abord cru qu'il n'avait simplement pas trouvé ce qu'il escomptait. Puis j'ai vu son expression et je me suis écarté du rover pour jeter un œil sur ce qu'il contemplait fixement. À ses pieds, il n'y avait qu'un tas d'excréments gris-brun.

Mon regard s'est alors porté sur le visage d'Harkonni, puis sur celui d'Ang, puis sur celui d'Osdrin.

— Par les dieux ! s'est exclamé ce dernier à mi-voix.

Un pli amer lui a tordu la bouche et, entre ses mains, j'ai vu le fusil frémir. Un instant, j'ai bien cru qu'il allait lui décharger à bout portant le rayon paralyseur. Harkonni n'aurait pu survivre à un tel choc. Il s'est mis à hurler et Osdrin s'est d'abord reculé d'un pas avant de se détourner de sa victime comme s'il eût été indigne de lui de la tuer...

— Foutons le camp d'ici, a-t-il grogné.

Ang a hoché la tête puis a lâché le sac qu'il tenait encore au-

dessus du tas de crottin. Sur son visage, je ne pouvais lire nulle autre expression que celle d'un grand soulagement.

— Il est toujours là-haut, a-t-il murmuré. (Son regard a suivi le sillage de bave acide du whillp.) Mon trésor...

Puis il s'est acheminé vers le rover.

Osdrin lui a emboîté le pas après s'être emparé de l'un des sacs de provisions du prospecteur.

— Mon trésor... mon trésor... sanglotait Harkonni.

Près de moi, je l'ai vu ramper vers le tas d'excréments.

— Allez, Gedda, m'a crié Ang. On y va !

Je suis retourné vers le rover, courant presque afin d'échapper aux gémissements d'Harkonni.

— C'est là, tout près ! J'en sens presque l'odeur ! n'a cessé de nous répéter Ang ce matin.

Il nous avait même forcés à repartir avant l'aube, certain qu'il était d'atteindre aujourd'hui son filon. Devant nous, le sol accidenté se teintait de nuances rougeâtres et Ang n'arrêtait pas de jurer que c'était l'indice d'une formation de soliis. Il a même abaissé les instruments du rover en position d'examen rapproché. Sa certitude était telle...

Des nuages noirs ou violacés couvraient le ciel comme cela se produisait régulièrement en fin d'après-midi et il en émanait une lumière livide accentuant l'aspect sinistre du paysage. De temps à autre, flamboyaient des éclairs et de grosses gouttes de pluie venaient taveler la couche de poussière déposée sur notre pare-brise, promesse d'averse que ne tenaient jamais les nuages. Au-dessus de nos têtes, autour de nous, on entendait rouler un tonnerre pareil au rire des dieux. Et c'est alors que nous avons enfin atteint le but que s'était fixé Ang.

Comme à son habitude, il pilotait le véhicule mais, fait nettement moins ordinaire, il le faisait en fredonnant à bouche fermée. C'était la première fois que je le voyais de si belle humeur. Quant à moi, j'étais debout dans un coin de l'habitacle et je tentais d'avaler quelque chose pendant qu'Osdrin, les yeux fixés sur moi pour me défier de l'en empêcher, n'arrêtait pas de piquer des morceaux dans mon assiette. C'est à peine si j'y prêtais attention... Depuis plusieurs jours déjà, la chaleur, la puanteur et l'intoxication dont nous avons été victimes avaient eu raison de mon appétit. Cette bête humaine d'Osdrin était d'ailleurs le seul qui continuât de s'empiffrer.

Soudain, le rover a fait une embardée et s'est immobilisé si brutalement que, perdant l'équilibre, j'ai été heurter Osdrin dont la bouteille d'ovung s'est, renversée sur sa jambe. Il m'a agoni d'insultes et m'a saisi le poignet :

— Essuie ça, Gedda !

Puis il m'a courbé jusqu'au sol et, l'espace d'un instant, j'ai vu briller la lame de son couteau. J'ai détaché le chiffon qui me servait de bandeau contre la sueur et, à genoux, j'ai commencé d'éponger l'alcool répandu sur sa jambe. Mais il s'est dressé d'un bond et m'a brutalement repoussé.

— Qu'est-ce qui se passe, Ang ? Nous y sommes ?

L'interpellé n'a rien répondu. Assis derrière les commandes, il avait le regard fixé sur l'extérieur. Des gouttes de sueur ruisselaient le long de sa nuque et il avait les poings si fort crispés que leurs jointures en étaient exsangues.

— Ang ! lui a de nouveau crié Osdrin en le secouant par l'épaule cette fois.

Celui-ci a tendu la main vers un levier et a ouvert la porte. Puis il s'est levé et il est sorti sans un mot. Osdrin a bondi à sa suite. Au bout d'un moment, je les ai rejoints.

Je les ai vus, debout sur le rebord d'une falaise, avec le vent qui s'engouffrait dans leurs cheveux. Entre d'énormes blocs couleur de rouille, je me suis frayé un chemin jusqu'au précipice et j'ai découvert une paroi quasi verticale plongeant dans un abîme violacé. Plusieurs centaines de mètres nous séparaient de la paroi opposée et, un bon demi-kilomètre au-dessous de nous, une rivière serpentait dans l'ombre des profondeurs. Une rivière de lumière... une rivière de lave. Sur notre gauche, la gigantesque crevasse dans le sol se prolongeait jusqu'à perte de vue et, lorsque j'ai regardé sur ma droite, une immense surface de lumière éblouissante m'est apparue sur l'horizon, pareille à un soleil qui serait tombé sur la terre... Le Lac de Feu.

« Enfin ! » me suis-je dit, submergé par la joie.

— Ce n'est pas possible ! a hurlé Ang au même instant. Ça ne devrait pas être là. Non, ça ne devrait pas.

Il s'est tourné vers le rover et lui a jeté un regard noir comme si, de quelque manière, celui-ci l'avait trahi. Puis ses yeux sont revenus se fixer sur l'abîme et il a fait un pas en avant comme s'il voulait éprouver du pied la réalité de la faille. Je l'ai retenu par le bras mais il s'est libéré, l'air maussade. Il est cependant resté à l'écart du gouffre.

Osdrin s'est interposé entre nous et j'ai dû m'éloigner.

— Ang ? lui a-t-il demandé. Qu'est-ce que ça veut dire ? Répondez, Ang ! Où est le trésor ? Où sont les soliiis ? Ang...

— Je n'en sais plus rien... Cette faille ne devrait pas être là. Nous n'aurions pas dû arriver là... (Son regard s'est porté sur l'horizon étincelant, sur le Lac de Feu.) On n'avait pas le droit de me faire ça ! a-t-il hurlé vers le ciel.

— Vous voulez dire qu'il n'y a pas de trésor ? Vous voulez dire que nous avons fait tout ce chemin pour rien... et que nous sommes

perdus ? (Il l'a secoué avec violence). C'est ça que vous voulez dire, salopard de gratte-poussière ?

Son poing a jailli et s'est écrasé sur le visage d'Ang.

Celui-ci s'est jeté sur Osdrin mais l'autre l'a renversé puis s'est assis sur sa poitrine en lui immobilisant les bras.

— Alors, c'est bien ça que vous voulez dire ?

Ang a détourné les yeux vers le canyon.

— Oui, a-t-il murmuré. Oui.

Et ses yeux se sont mouillés de larmes qui ont roulé jusqu'au sol et se sont mélangées à la poussière.

Osdrin s'est rejeté loin de lui et l'a laissé se relever.

Ang se tenait à présent au bord de l'abîme. Il nous tournait le dos. Son grand corps aux larges épaules semblait s'être tassé.

Osdrin est revenu vers lui et l'a poussé dans le précipice.

— Non ! ai-je hurlé, mais le cri d'Ang qui basculait dans le vide a couvert le mien.

J'ai couru... Il était hélas trop tard lorsque je suis parvenu au bord de la faille. Ang avait déjà cessé de crier. J'ai vu son corps rebondir de roche en roche. Je me suis détourné puis j'ai fermé les yeux.

Osdrin, lui, a continué d'observer la plongée de sa victime vers le noyau de la planète. Avant même d'être en mesure de rouvrir les yeux et de les lever vers lui, j'ai entendu son rire... un trille suraigu, hoquetant, qui confinait à l'hystérie. Entre deux séquences de ce débordement de joie mauvaise, il m'a lancé :

— Allez, Gedda. Redémarrez le rover.

Je n'ai pas répondu. Je n'ai pas bougé. J'avais l'impression de faire corps avec la roche, comme si j'étais là depuis des millénaires...

Il s'est tourné vers moi et le rire s'est effacé de son visage. D'une voix acérée, pareille à la lame d'un couteau, il a répété :

— Alors, Gedda ! Je vous ai dit d'y aller !

— Pourquoi ? ai-je enfin répondu. Vous avez tué Ang. Vous êtes perdu maintenant. Jamais vous ne retrouverez la route.

Dans son regard brillait toujours une flamme hystérique.

— C'est faux ! Faux ! Ne dites pas ça !

Il a serré les poings.

J'ai regardé ailleurs, vers l'immensité du Lac de Feu sur l'horizon. Dans son éclat, ma vision s'est fondue. J'ai attendu... attendu...

Les pas d'Osdrin se sont rapprochés. Sa main s'est refermée sur mon bras. Je ne voyais plus rien, aveuglé par un tourbillon de flammes. Il m'a bousculé... bousculé pour la dernière fois...

Je n'ai gardé nul souvenir du coup qui m'a déchiré les jointures et a ensanglanté son visage. Je n'ai gardé nul souvenir de cet unique coup par lequel je l'ai étendu à terre, sans connaissance. Ce dont je me

souviens, c'est qu'à l'instant où ma rage a commencé de se dissiper, j'étais en train de l'étrangler tout en lui martelant la tête contre le sol... que j'avais la voix qui s'éraillait à force de hurler des injures et de lui crier inlassablement :

— Vous l'avez tué ! ... tué ! ... tué !

Lorsque je me suis enfin décidé à le lâcher, Osdrin était tout aussi flasque et insensible qu'une poupée de chiffon. Et son sang avait la couleur de la roche autour de nous.

Sur son bras, j'ai pris le couteau dans sa gaine et j'ai attaché l'ensemble autour de mon propre bras. Puis j'ai été chercher les fusils dans le placard du rover et je les ai tous jetés dans la crevasse, sauf un que j'ai passé en bandoulière. Ensuite, j'ai traîné Osdrin jusqu'au véhicule et je lui ai renversé sur la tête la moitié d'une bouteille d'ovung.

Il a repris connaissance, l'injure aux lèvres et le regard encore trouble. Dès qu'il m'a reconnu, il a voulu se relever mais son corps a refusé de lui obéir et il est retombé. J'ai presque éclaté de rire en voyant l'incrédulité se peindre sur son visage.

— Que... ?

J'ai laissé mon fusil braqué sur lui pour boire une longue gorgée d'alcool au gorglot.

— À présent, meurtrier, lui ai-je dit, c'est moi qui prends la direction de tout. (Je lui ai décoché un coup de pied.) Allez, grimpe ! Nous redémarrons.

J'ai vu danser dans ses yeux la peur et la haine.

— Vous croyez que vous allez pouvoir me ramener ?

Il s'est lentement redressé le long du flanc du rover.

J'ai fait non de la tête et je me suis octroyé une autre lampée d'alcool.

— Nous ne rebroussons pas chemin. Nous allons au Lac de Feu.

La terreur n'a pas disparu de ses traits mais l'expression incrédule est revenue en force.

— Au Lac de Feu ? Vous êtes dingue... (Sa main s'est subrepticement tendue vers son couteau et sa bouche tuméfiée s'est ouverte. Pendant un long moment, il n'en est rien sorti.) Pourquoi ? a-t-il enfin réussi à articuler.

— Je cherche quelque chose.

J'ai jeté la bouteille au loin et je me suis essuyé la bouche du revers de la main. Celle-ci tremblait. J'ai senti sur mes lèvres un goût de sang.

— Alors, tout ce que vous cherchez, c'est à vous faire trancher la gorge, a-t-il grogné. Et la mienne, par la même occasion. Je ne m'enfoncerai pas plus avant dans cet enfer.

— Vous n'avez pas le choix, lui ai-je dit. À moins que vous ne

préfériez rester avec Ang ?

De la tête, j'ai montré le bord du précipice.

Le visage d'Osdrin a pris la couleur de la cendre. Je l'ai vu prendre conscience de ce qu'il aurait fait à ma place.

— Si vous tenez à rester en vie, espèce de salopard, je vous conseille de vous plier à ma façon de voir les choses.

— Écoutez, Gedda, ne faites pas l'imbécile, a-t-il pleurniché. Nous pouvons passer un marché, et nous pouvons encore être riches ! Nous n'avons qu'à revenir... il existe d'autres moyens de...

— La ferme ! (Je lui ai planté le fusil dans les côtes.) Et grimpe !

Il a obéi.

Je ne comprends pas. Je n'y comprends rien. Cela fait plusieurs jours que nous progressons vers le Lac de Feu et celui-ci ne se rapproche jamais. C'est dû au terrain. Ce ne peut être que le terrain. Pour contourner un obstacle, il nous faut parfois rebrousser chemin et nous devons alors tracer de vastes cercles. Je ne sais plus ce que je fais avec cette saleté de véhicule et je me demande combien de temps il tiendra le coup. Le fantôme d'Ang nous hante. La fumée refroidie de ses sticks de fesh continue de flotter dans l'air, véritable obsession...

Je me suis conduit comme un crétin ; j'aurais dû abandonner Osdrin. C'est une bombe à retardement qui n'attend que son heure. Aurais-je eu des tripes comme lui, je l'aurais même tué... Non, bordel ! Je suis un officier de police, pas une bête fauve.

La nuit, je dois m'enfermer dans la cabine de pilotage pour dormir en toute quiétude. Le reste du temps, je suis obligé d'exercer une surveillance constante. Il fait semblant d'être docile mais, dans ses yeux, je puis voir la haine qu'il me voue.

Mais il ne m'arrêtera pas. Je puis te le jurer, t'en faire le serment. Rien ne m'arrêtera. Je suis allé trop loin. Je comprends à présent qu'il devait en être ainsi. Sinon, pourquoi les choses auraient-elles tourné de cette manière ? Pourquoi verrais-je en permanence le Lac de Feu sur l'horizon ? Tout mon corps se tend douloureusement vers toi. Tu me tortures dans mes rêves... Jadis, j'étais perdu et je t'ai trouvée. Notre temps reviendra. Et cette fois, jamais il ne prendra fin.

Il a plu aujourd'hui. Il a plu des torrents de boue noire. Des choses qui ressemblaient à des vers se sont tortillées sur le pare-brise. Osdrin a été pris d'une crise d'hystérie et il m'a fallu l'assommer. Après la fin de l'averse, je l'ai forcé à sortir pour nettoyer le dôme.

Nous ne nous rapprochons toujours pas.

Aujourd'hui, j'ai perdu le rover. Je savais bien que j'aurais mieux fait de me débarrasser d'Osdrin.

Je m'efforçais de manœuvrer le véhicule dans une gorge encombrée d'éboulis lorsqu'il m'a bondi dessus, brandissant une bouteille avec l'intention évidente de me fracasser le crâne. Ayant presque fini par développer un sixième sens, j'ai esquivé le coup puis je lui ai fait sauter la bouteille des mains. Seulement... j'ai dû lâcher les commandes. Le rover a grimpé sur un rocher et s'est proprement retourné.

Le choc nous a projetés en travers de la cabine et il a bien failli réussir là où Osdrin avait échoué. À quelques centimètres près, je me serais rompu le cou. Et j'avais l'épaule qui me faisait atrocement mal. Osdrin, lui, avait eu plus de chance : il s'en tirait avec une bosse... Après tout, peut-être était-ce moi le veinard, car j'ai gardé assez de présence d'esprit pour penser à récupérer le fusil. À ce détail près qu'il ne fonctionnait plus, l'intégrateur ayant dû se briser. Mais cela, Osdrin l'ignorait.

Lorsqu'il a vu le rover couché sur le dos tel un scarabée à l'agonie, il est tombé à genoux et s'est mis à marteler le sol de ses poings en débitant son répertoire de jurons. Soudain, il a redressé la tête, la bave aux lèvres, et il m'a craché :

— Espèce de dingue ! Espèce de foutu dingue ! Vous avez même l'air de vous en foutre !

Je me suis contenté de sourire, sachant fort bien qu'il ne pouvait pas comprendre... qu'il ne pouvait pas comprendre à quel point cet accident n'avait pas d'importance. À quel point rien n'avait d'importance... pas plus Ang que lui. Ils n'avaient été que des instruments dans l'accomplissement de ce qui devait être. Car tout cela devait nécessairement se produire.

— Ramassez les provisions, lui ai-je ordonné en agitant le canon du fusil. On y va.

Ça y est. Nous nous rapprochons. J'en suis sûr. Je le sens dans mes os. Je sens la chaleur du Lac de Feu qui me pénètre au travers des paupières lorsque je ferme les yeux. Je le sens palpiter au creux de ma poitrine. Il me réchauffe lorsque les roches sur lesquelles nous nous étendons pour dormir se craquellent et gémissent dans le gel nocturne et, dans ces heures de ténèbres où je n'arrive pas à trouver le sommeil, il est le phare étincelant que je contemple. Il purifie mon sang, il me guide au long de ces journées brûlantes, au travers de ces vallées de mort, vers un... vers un... J'ai peur. J'ai très peur.

Dieux ! Quand ai-je pu dicter cela ? Étais-je en plein délire ? Était-

ce sous l'effet des drogues ? Peut-être ne devrais-je pas me bourrer d'analgésiques et de stimulants... Mais comment tiendrais-je le coup sans eux ? Pourtant, bordel, il va falloir... Je ne puis me permettre une nouvelle période d'absence. Combien de jours ?... Le temps s'est-il arrêté ?

Je n'ai pas dormi du tout. J'aurais dû m'octroyer quelques heures de sommeil mais c'est chose impossible avec Osdrin. Il est là, semblable à ces scarabées charognards, n'attendant que l'instant où mes yeux se fermeront... Mais ce salopard, lui, il peut dormir, il est même en train de le faire... que les Dieux le pourrissent tout vif ! Si seulement le fusil était encore en état, je pourrais l'assommer. Ah, je voudrais l'étrangler, là, pendant qu'il dort. Mais je ne puis. J'ai besoin de lui. Il m'est impossible de porter les sacs de provisions. Mon épaule me fait trop mal. Je ne puis la toucher, pas même remuer le bras. Après tout, je me demande pourquoi je m'encombre de cette nourriture. Je n'en ai pas besoin. Chaque fois que j'essaye d'avaler quelque chose, je vomis tout... Et je suis de plus en plus faible.

Il le sait, d'ailleurs. Il me met à l'épreuve en se rapprochant insensiblement de moi. Il cherche à me prendre au dépourvu. C'est à peine si j'ose lui tourner le dos pour pisser. Mon bras valide me suffit largement pour le tenir en respect au bout de mon fusil... mais je crois qu'il commence à soupçonner pourquoi je ne m'en sers pas.

Nous nous rapprochons. Cela, je ne l'ai pas rêvé. Depuis combien de jours ?... Trop, de toute manière. Nous n'avons pratiquement plus d'eau. Mais, par les Dieux, nous y sommes presque !

Aide-moi, Cantilène... Je sais que tu me vois, que tu as besoin de moi, que tu as conscience de mon approche. Maintenant, je puis presque t'atteindre, t'atteindre au travers de ce portrait, sentir la soie de ta chevelure d'argent couler entre mes doigts, pareille au clair de lune. Sentir tes lèvres sur les miennes.

Ô, toi dont le teint pâle m'évoque les premières lueurs de l'aube...

Enfin. Enfin... Et voici comment c'est arrivé... enfin. Je me suis réveillé. Il faisait encore nuit mais, autour de moi, les rochers brillaient d'un éclat terne et sanglant. « Je suis éveillé », me suis-je dit sans comprendre, l'espace d'un instant, pourquoi cette simple constatation m'emplissait d'une telle peur. Je me suis retourné... sous la fulgurante douleur qui me transperçait l'épaule, le ciel et la terre ont paru trembler. Je me suis assis et, de mon bras valide, j'ai tâtonné à la recherche du fusil paralysant. Il avait disparu.

Puis j'ai levé les yeux et je l'ai retrouvé. Il était entre les mains d'Osdrin qui me dominait de toute sa hauteur. Il a pointé l'arme sur mon visage et a pressé la détente. Il ne s'est rien passé.

— C'est bien ce que je pensais, a-t-il dit avant de retourner l'arme pour en abattre la crosse sur mon épaule démise.

J'ai poussé un cri.

Il a éclaté de rire et a jeté le fusil. Puis il m'a forcé à me lever et m'a plaqué contre la paroi au pied de laquelle nous nous étions abrités pour passer la nuit. Malade de douleur, je me suis accroché aux rugosités de la roche. Il m'a saisi par les cheveux et m'a rejeté la tête en arrière pour me forcer à le regarder.

— J'ai une dette envers toi, Gedda, a-t-il sifflé entre ses dents avant de me frapper d'un geste presque négligent. Et tu vas être remboursé au centuple.

Il m'a de nouveau frappé. Plus fort, cette fois. Et j'ai senti le goût du sang dans ma bouche.

— Par où veux-tu que je commence, hein, *Gedda* ? Par ici ?

Il m'a trituré la gorge et j'ai été pris de haut-le-cœur.

— Ou par là ?

Il a tordu mon bras malade jusqu'à m'arracher un autre cri.

— Ou par là ?

La douleur a rayonné dans mon bas-ventre. Je suis tombé à genoux, pris de sanglots incoercibles.

— Qu'est-ce qui t'effraye le plus ?

Il a marqué une pause afin de laisser à mon esprit le temps de s'éclaircir puis il s'est reculé pour juger de l'effet produit. À cet instant, une lueur rougeâtre est tombée sur son visage. Il a regardé d'où provenait la lumière et s'est figé.

— Non ! a-t-il murmuré. Non, ce n'est pas possible...

Son visage que le soleil avait couvert de cloques s'est suspendu au-dessus du mien telle une lune ensanglantée, le visage d'une bête féroce, le visage de mon ennemi. J'ai désiré sa mort. Je l'ai désirée avec plus de force que je ne voulais garder la vie sauve. Et soudain, au lieu d'être dans la gaine dissimulée sous sa manche, son couteau s'est retrouvé dans ma main. Je l'ai contemplé, saisi d'une sorte de faim dévorante.

Mon poing s'est crispé sur sa garde et sa lame a capté un reflet rougeâtre.

— Osdrin ! ai-je sifflé.

Une lueur incrédule est passée dans son regard lorsqu'il a vu le couteau. Il s'est rejeté, loin de moi, a trébuché puis s'est effondré sur le sol. J'ai bondi sur lui et je lui ai posé le tranchant du couteau sur la gorge.

— Gedda, a-t-il hoqueté. Non, non, ne fais pas ça ! Je ne parlais pas sérieusement, je le jure par le Nom Indicible ! Je ferai n'importe quoi... dis-moi, dis-moi... qu'exiges-tu de moi ?

Il venait de faire la seule chose que j'aurais pu exiger de lui. J'ai

levé l'arme et je l'ai laissée suspendue au-dessus de lui tandis que mes yeux fouillaient son visage.

— Je t'en supplie... a-t-il balbutié.

J'ai souri. Puis je lui ai plongé la lame dans la poitrine.

Il a poussé un grand cri, un spasme a tordu ses membres et j'ai dû le maintenir de tout mon poids pour extraire le couteau de ses chairs. Du sang a jailli sur mes mains, m'a éclaboussé le visage et, entre-temps, il est mort. Sa vie l'a quitté comme un soupir.

Mais, de nouveau, j'ai plongé le poignard dans sa poitrine, encore et encore, parce que ce n'était pas assez, parce qu'il méritait beaucoup plus qu'une seule et unique mort... parce que ça me faisait du bien. Et, lors de chacune de ces morts, j'ai vu s'échapper de lui de nouvelles giclées de sang venimeux, de nouveaux démons... il était rempli de démons, trop monstrueux pour pouvoir être contenus dans le corps d'un seul homme. Chacun de ses visages, je l'ai vu paraître ; chacun de ses noms secrets, je l'ai appris. Et je l'ai tué, encore, encore et encore. Et chaque fois que je tuais un nouvel aspect de son être, je me sentais un peu plus libre. Je savais ne pouvoir l'être à jamais que lorsque je les aurais tous détruits...

Je l'ai tué. Je l'ai tué. Je l'ai tué...

Le carillon de la montre ancienne s'est déclenché, rompant le silence dans lequel était plongé le bureau de Gundhalinu qui, lui-même, était assis, figé comme pour une veillée funèbre. Puis il est sorti de son immobilité et le temps présent a repris son cours. Il a porté une main hésitante à sa ceinture et a fermé l'enregistreur. Ensuite, il a sorti la montre de son gousset et a prêté l'oreille à sa musique familière.

Mais les fantômes étaient toujours là, des fantômes qui n'étaient pas prêts de le lâcher...

Je suis libre ! li-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-bre... Je reste assis sur le sable vivant et je ris, je ris...

Les scarabées charognards se rassemblent autour de moi, claquant des mandibules en guise de chant funèbre. Je me redresse en pestant et les laisse à leur office. Mon regard tombe sur le cadavre d'Osdrin et je me demande soudain ce qu'il a pu voir pour avoir ainsi relâché son attention sur moi. Les ténèbres luisantes me murmurent des paroles secrètes et, obscurément, je sais que je dois obtenir une réponse.

La voilà, cette réponse. Derrière la courbe de la paroi, je le vois enfin qui m'attend, le Lac de Feu. Les yeux pleins de larmes, je me précipite en hurlant hors de l'ombre vers le rivage, une grève illimitée de roche congelée qui dévale vers des flots de lumière. C'est tout noir et rouge. D'émerveillement, je tombe à genoux. Le ciel est totalement dépourvu d'étoiles et le lac de magma embrase les ténèbres, curieux spectacle au cœur de la nuit.

Mes mains se plaquent sur ce sol tourmenté qui a la tiédeur de la chair et dont la couche externe s'est solidifiée en une multitude de visages aux orbites vides, aux bouches béantes. Sous moi, sous mes doigts tâtonnants, je sens leur cri muet. Je rampe sur cet océan de visages vers la berge du lac.

Des silhouettes me barrent soudain la route. « Ne suis-je pas seul ?... » Je me rassois et me berce le bras pour en apaiser les élancements. Je lève les yeux. Ces êtres, je les connais, leur allure traînante, les trilles de leur idiome, leurs formes longilignes.

Les nébulaures font cercle autour de moi, telle une palissade délabrée. Je fais l'effort de me relever et de m'avancer vers eux. Dans un nimbe de lumière, la missionnaire que nous avons laissée dans la vallée des brumes m'apparaît. Elle tend les bras vers moi, déployant ses ailes de guenilles.

— Avez-vous découvert la réelle nature du temps ?

— Vous ! (Ma voix n'est plus qu'un murmure.) Comment est-ce possible ? Voilà déjà plusieurs jours que nous vous avons quittée dans cette vallée...

— Plusieurs mois se sont écoulés.

Dans sa voix, je puise un réconfort. Elle me prend les mains, d'un geste très doux, et plonge ses yeux dans les miens. Ses traits sont toujours dissimulés dans l'ombre. Puis elle m'entraîne dans une danse incertaine entre lumière et ténèbres.

Eynstyn et B'ryllas

Du Temps perdirent la trace,

Du Temps qui à la mer s'achemine

Dans une bouteille de Klyn.

Cette vieille comptine me monte irrésistiblement aux lèvres et j'éclate de rire à l'instant même où le visage de la missionnaire se fonde de nouveau dans l'obscurité. Puis je hurle :

— Le Temps est à la dérive sur le Lac de Feu ! Le Temps s'est acheminé vers la mer... il a pris la mer !

Et je me rends soudain compte qu'elle n'est pas du tout folle et que ses paroles ont au contraire beaucoup de sens.

— Moon, Moon, notre temps est là qui vient... Ô ! dieux...

Le visage de la vieille reparaît mais une expression soucieuse est gravée sur ses traits. Dans son regard, je vois passer une ombre de terreur lorsqu'il tombe sur mes mains.

— Où sont les autres ? me demande-t-elle en se détachant de moi, et son regard m'embrasse tout entier, clair et perçant.

— Les autres... fais-je en haussant les épaules. Ils sont morts. Osdrin a tué Ang. J'ai tué Osdrin. Il est là, derrière. Je l'ai poignardé. (Mon propre regard descend alors sur mes mains rouges de sang.) Je suis heureux de l'avoir fait. Il le méritait.

— Non, gémit-elle avec un mouvement de recul. Non, non, non, tu n'as rien compris. Ne me touche pas. Pour toi, il est désormais trop tard...

— Il n'est pas trop tard ! (Je cherche à la rattraper.) Il n'existe pas de temps comparable au présent, pas de temps que l'on puisse perdre, pas de temps du tout... attends !

Mais les nébuleuses se referment autour d'elle, pareils au feuillage bruissant d'une forêt et je la vois refluer avec eux derrière le rempart d'ombre.

Je tente de les poursuivre. Je trébuche, je tombe. Je vois s'intervertir le ciel et la mer... noir et rouge, rouge et noir... Noir absolu.

Je m'éveille pour voir la face ardente du soleil sombrer dans la lumière au zénith d'un ciel bleu-noir. La sueur perle sur mon visage et roule, brûlante, jusqu'à mes lèvres gercées. Je lève la main pour m'abriter les yeux de la brillance du soleil mais, au même instant, une ombre s'interpose devant l'astre et semble s'abattre sur moi. Je me redresse. Encore une fois des silhouettes m'entourent, humaines cette fois. Des hommes, et tous en armes. Leurs visages durs, insondables, me suggèrent une demi-douzaine de versions différentes de la situation, différentes mais concourant à la même fin.

— Il y en a un autre par là ! fait une voix. (Suit un grognement de dépit.) Il n'a rien sur lui qui ait de la valeur.

L'un des hommes fait un signe et les autres me replaquent au sol, bras en croix. L'homme qui a fait le signe s'avance et se campe au-

dessus de moi, jambes écartées. Il me regarde. Son visage est marqué de taches de rousseur et s'encadre dans l'ovale d'or roux de sa barbe et de sa chevelure nattée. Il doit peser dans les cent cinquante kilos.

— Fouillez-le, ordonne-t-il.

On s'empresse de lui obéir. L'un me détache du bras le couteau dans sa gaine et l'autre prend l'escarcelle à ma ceinture.

— Est-ce vous qui l'avez tué ? me demande Barbe d'Or.

C'est un cri rauque qui sort de ma gorge :

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le méritait.

Barbe d'Or grimace un sourire. Dans son regard, je vois qu'il admet cette explication et qu'il va probablement me tuer pour le même motif. Il s'éloigne de moi et l'un des hommes lui jette la pochette. Il s'agenouille et la vide sur le sol. Je me débats comme un diable et le traite de tous les noms.

Il prend d'abord le solii et le fait tourner entre ses doigts.

— Parfait, pèlerin, parfait, murmure-t-il en me décochant un nouveau sourire avant de laisser tomber la gemme dans sa propre escarcelle.

— Hé là ! fait l'un des autres. C'est moi qui l'ai repéré. J'ai des droits miniers sur lui.

Barbe d'Or se contente de hausser les épaules.

— Tu pourras en disposer quand j'en aurai fini avec lui. S'il a trouvé un filon quelque part, je te fais confiance pour lui faire avouer...

Puis il ramasse la patte d'animal et me jette un drôle de regard avant de la lancer plus loin. Ses mains saisissent ensuite la holo et l'amènent en pleine lumière. Il semble ne plus pouvoir détacher les yeux du portrait.

— Cantilène ! s'exclame-t-il à mi-voix.

Puis il porte la holo tour à tour à ses lèvres et à son front comme s'il accomplissait quelque rituel. Et, quand son regard revient sur moi, j'y vois des éclairs de colère.

— D'où tenez-vous ce portrait ?

— Elle est différente de ce que vous croyez, lui dis-je sur un ton menaçant, m'efforçant néanmoins de refréner la colère qui monte en moi lorsque je le vois profaner *son* image.

Il redresse la tête, le front barré d'un pli soucieux.

— Je le sais, murmure-t-il.

— Je suis venu pour la chercher.

— Pour la chercher ! rugit-il. Pour la chercher ! (Il refait un pas vers moi.) Tu crois peut-être voir bientôt Sanctuaire, maudit, mais c'est l'Enfer que tu...

Un rayon de lumière réfléchi vient frapper ses yeux et l'interrompt dans sa phrase. Son regard redescend vers ma pochette et se pose sur l'objet qui est resté coincé sous le rabat. Il se penche et le ramasse. Sur son ordre, les autres resserrent leur prise. La douleur qui me transperce l'épaule me jette dans un vertige. Les visages dansent et se brouillent. Je perçois des murmures irrités. D'un instant à l'autre, Barbe d'Or va leur donner le signal de la curée. Je tente de lever la tête et la sueur dégouline sur mon front.

Barbe d'Or contemple ce qu'il tient en main. La chaîne oscille entre ses doigts.

— Lui ? Un oracle ? demande-t-il à la cantonade sur un ton intermédiaire entre la rage et l'effroi.

Puis il se retourne vers moi et laisse glisser au bout de sa chaîne le pendentif trifoliolé.

— Vous ? Un oracle ?

L'un des autres m'écarte brutalement le col de chemise.

— Ce n'est pas possible. Il ne porte pas le tatouage.

La pointe d'un couteau se pose sur ma gorge et s'y attarde. L'homme glousse comme si le contact de son arme sur ma chair lui chatouillait agréablement la main.

— Ouais, mais regardez ça... (Les doigts d'un autre se posent sur mon front.) Il a une marque en O. (Je les sens suivre le tracé de ma cicatrice et n'en éprouve nulle douleur.) Peut-être a-t-on coutume de les distinguer ainsi sur son monde ?

— Êtes-vous donc un oracle ? Comme elle ? Comme Cantilène ?

Barbe d'Or se penche sur moi. Le trèfle se balance entre nous, reflétant dans ses feux la vie, la mort, la vie, la mort...

— Oui ! Oui, ce pendentif est à moi !

Je vois son poing se crisper sur la chaîne. Il reste ainsi à me foudroyer du regard une éternité durant. Je me demande ce que je vais faire s'il exige de me voir entrer en Transfert.

— Très bien, finit-il par dire. Laissez-le se relever.

Avec un soulagement manifeste, les autres me lâchent. Je me redresse lentement et reste assis à reprendre mon souffle. D'elles-mêmes, mes mains se portent à mon front, à la marque laissée par Osdrin... et n'y rencontrent qu'un cercle de peau lisse et insensible, une blessure complètement cicatrisée qui semble remonter non pas à des jours, mais à des mois en arrière.

— Puisque c'est à vous, me dit Barbe d'Or en me tendant le trèfle, portez-le.

Je prends le pendentif au creux de ma main. Mes doigts se referment convulsivement sur lui et ses barbes pénètrent dans ma chair. Avec lenteur, je passe la chaîne à mon cou et je sens son contact sur ma nuque. Puis je me relève et, à cet instant, les hors-la-loi

refluent. Je perçois leur frustration, leur rage, leur crainte. Aucun d'eux ne se hasarderait plus à me toucher.

La puante masse de cuir et de taches de rousseur de Barbe d'Or continue à me dominer. Mon regard est rivé sur les trophées qui pendent à sa veste – bijoux, pièces, dents serties de gemmes. Dans ce laps de silence torride qui plane entre nous, je distingue le tintement d'un carillon familial. Mes yeux se mettent en quête de sa source... la montre... l'antique montre de mon père. Je revois HK la glisser dans sa manche.

— Imbécile ! dis-je à mi-voix. Imbécile !

Barbe d'Or me couve d'un regard circonspect. Sa main, elle, couve la montre.

Ma propre main se tend vers lui.

— Donnez-moi ça. Cette montre m'appartient.

Je le vois tressaillir comme si j'avais exhibé une arme. Je vois le sang sourdre de ma paume là où les crochets du pendentif l'ont égratignée. C'est de mon sang qu'il a peur. Peur d'être contaminé. Je fais un pas en avant, main tendue.

— Donnez-moi cette montre.

Il me la donne. Un murmure consterné passe parmi ses hommes.

Mes yeux se rivent sur cet objet qui fut jadis à mon père et je les sens me picoter, me brûler. J'ai dans la gorge une boule âpre qui m'empêche de déglutir.

— Où... où l'avez-vous trouvée ?

— Sur deux bouses de sidda, me répond-il, puis il éclate de rire.

— Et vous les avez tués ?

Cette question me laisse comme un goût de papier dans la bouche, une sensation de sécheresse et d'insignifiance.

Barbe d'Or hausse les épaules.

— Non. Nous leur avons laissé la vie sauve, me répond l'un de ses hommes. C'étaient des Kharemoughites. Nous les avons ramenés à Sanctuaire pour les vendre au marché.

— Exact, renchérit Barbe d'Or en se tiraillant les moustaches. Et qu'est-ce que vous leur voulez, oracle ?

— Ce sont mes frères.

Un pli moqueur apparaît sur ses lèvres.

— Et ils vous ont volé votre montre ?

— S'ils ne m'avaient volé que ça... (Mon poing se serre et des gouttes de sang en ruissellent.) Amenez-moi donc à Sanctuaire.

— Parce que vous vous imaginez avoir un autre choix ? fait Barbe d'Or dont les hommes, sur un signal de lui, m'entourent. Vous êtes peut-être contaminé, mais ça ne vous rend pas immortel. Tâchez de vous en souvenir.

— Que va-t-on faire de lui ? s'enquiert un des hors-la-loi.

— Cantilène en décidera, lui répond le chef.

Et ils m'entraînent le long de la grève jusqu'à leur rover.

Nous prenons de l'altitude, portés sur les courants thermiques de cet air surchauffé. À perte de vue, s'étend le Lac de Feu. Sa surface est animée de mouvements tourbillonnaires analogues à ceux d'un soleil. Ils sont tantôt d'une surprenante netteté, tantôt diffus et amorphes. Je me frotte les yeux.

Puis, tandis que, derrière nous, le rivage se dissipe dans une brume de chaleur, je vois poindre quelque chose dans le miroitement de lumière qui s'étend devant nous. Un monolithe de roche rouge se dresse au centre du lac. Alors que nous nous rapprochons, je vois des cascades jaillir de son sommet, gerbes liquides qui, lorsqu'elles touchent la surface du lac, se transmutent en nuages de vapeur. La sécheresse de mon gosier devient un véritable supplice au vu d'un tel spectacle. Je demande à boire et les hors-la-loi font semblant de ne pas m'entendre. Le rover décrit de larges cercles dans le ciel, tel un rapace, puis entame sa descente en spirale et se prépare à atterrir.

Je finis par prendre conscience de l'existence de bâtiments presque invisibles car taillés à même le roc rougeâtre ou construits à l'aide de blocs qui lui ont été arrachés. Par ailleurs, ce socle rocheux ne cesse de reparaître au hasard de la maçonnerie, s'intercalant en elle sous forme d'éboulis, d'affleurements déchiquetés, de fissures, transformant ces ruines en un mariage d'amour entre l'ordre et le chaos. Car ce sont des ruines... mais à l'opposé de toutes celles qu'il m'ait jamais été donné de voir. En leur centre, se creuse la tortueuse confluence de gorges profondes, confluence marquée par une source dont les eaux ne se précipitent dans le feu que pour mieux rejaillir...

Nous n'avons pas la moindre difficulté à nous poser sur une large corniche en surplomb de l'un des canyons. Sur cet aérodrome, je constate la présence d'autres appareils – des véhicules individuels et des rovers. Je m'étonne de leur nombre et me demande vaguement si beaucoup appartiennent encore à leur propriétaire d'origine.

En descendant du rover, je jette un coup d'œil par-dessus le rebord du canyon. L'eau est d'une limpidité cristalline et, dans ses profondeurs, je puis voir la rouge uniformité de la roche çà et là teintée de vert par les mousses. Au croisement des diverses gorges, quelque chose d'argenté accroche la lumière. En s'écoulant, l'eau trace des méandres sinueux et, de prime abord, je ne saisis pas pourquoi cela me paraît si étrange. Puis je me rends compte que la surface luisante du cours d'eau colle à son lit de pierres, défiant toute gravité, toute logique. Tant de beauté liée à une telle bizarrerie me sidère. « Lorsque je m'éveillerai, me dis-je, il faudra que je m'en souviennne... »

Barbe d'Or et ses hommes me conduisent au travers de la cité en

ruines par un sentier qui longe le précipice. La chaleur a quelque chose de vivant ; je la sens peser sur mes épaules et je chancelle sous ce fardeau. Les autres quartiers de la ville se mettent à vibrer, à danser. Lorsque mon regard se porte sur eux par-delà le gouffre, j'en viens à douter de leur réalité. Je cherche un visage familier, n'importe quel visage... et c'est à peine si je vois des créatures humaines. Seules nous croisent des formes engoncées dans leurs haillons et qui ne lèvent pratiquement jamais les yeux sur notre passage. Quelques-unes de ces silhouettes ploient sous de lourdes chaînes.

— Où sont donc les habitants de cette ville ?

— Vous verrez bien, me répond-on, et j'entends soudain comme un cri de douleur ou comme la plainte d'un dément.

L'homme qui vient de me parler me bouscule pour me faire aller plus vite.

Bientôt, nous laissons la cité derrière nous et continuons à suivre la gorge vers l'extrême rebord du plateau. Je commence à percevoir d'autres voix dans les lointains. Alors que nous atteignons le bout de la corniche, je distingue la foule qui s'y est rassemblée : une masse de formes humaines qui ondulent dans l'air torride. Une étrange plate-forme drapée de voiles diaphanes flotte au-dessus d'eux et j'ai d'abord l'impression qu'il s'agit d'un mirage.

Mais ce n'en est pas un. Contre toute attente, lorsque nous nous mêlons à la foule, la plate-forme s'obstine à rester suspendue en l'air au-dessus de la falaise. Ici s'achève le canyon que nous avons suivi et, dans ses profondeurs, le cours d'eau bascule en cascade. Des arcs-en-ciel enjambent les nuages de vapeur qui roulent au-dessous de nous et la surface du Lac de Feu rivalise de brillance avec le soleil.

Sur l'estrade tendue de soie, se déroule une saisissante pantomime. Une femme s'y tient debout, vêtue d'un étincelant brocart d'or et de pourpre, telle une vision, tel un miroir placé là pour refléter le feu. Devant elle, se tiennent trois mortels, les mains liées dans le dos par une seule et même corde qui se love ensuite autour de leur taille. Ils se disputent, nient quelque accusation ou se rejettent l'un sur l'autre la faute. Je prends alors conscience que, prêtresse ou reine, cette jeune femme est en train de les juger. Incapable de réprimer un murmure anticipateur, la foule observe, attendant que les hommes aient fini de protester. Puis, soudain, Barbe d'Or s'écrie :

— Où est la vérité ?

L'étincelante jeune femme lève les bras et se raidit comme si elle entraînait en transe. Sa voix grimpe jusqu'à une tessiture impossible, remplissant le brusque silence qui est tombé sur la foule. Elle commence à proférer des paroles incohérentes et sa voix se transforme, se transforme encore et encore, comme si elle cherchait à épouser une douzaine d'intonations différentes. Tout d'abord, rien

n'arrive aux trois hommes qui sont là devant elle. Puis, soudain, autour d'eux, la distorsion de l'air surchauffé semble s'accroître. La foule se met à hurler d'extase et de terreur.

La réalité se déchire puis se reforme autour de moi en une fraction de seconde d'un vertige qui me tord les entrailles.

Un cri continue de résonner dans mes oreilles. Mon regard s'efforce de circonscrire une vision nouvelle bien qu'il ne garde nul souvenir de l'instant où il s'est fait aveugle... l'instant où les trois hommes sur la plate-forme se sont réduits à un homme et demi.

Celui qui a survécu reste un long moment immobile, les yeux fixés sur la moitié de corps qui demeure liée à son propre corps. Puis il s'assoit et se met à bafouiller des mots incompréhensibles. Un filet de sang dégoutte du rebord de l'estrade.

Fasciné, je contemple la femme possédée qui sort lentement de sa transe et s'avance d'un pas mal assuré vers la rambarde garnie d'oriflammes. Elle y reste un moment accrochée, aux aguets des conséquences de sa sentence. Puis les commissures de ses lèvres se retroussent en un terrifiant sourire de satisfaction. De quelque manière, par l'exercice d'un pouvoir dont je ne puis me figurer la nature, c'est elle qui a provoqué ce qui est arrivé aux trois hommes.

Puis elle revient vers le survivant et le libère de ses liens à l'aide d'un couteau. Ensuite, elle se redresse, jette en l'air ses poings et s'exclame :

— La vérité, la voilà !

Le rescapé de l'ordalie tombe plus qu'il ne dévale du haut de la diaphane échelle de corde qui relie la plate-forme à la réalité. Puis, titubant, trébuchant, il disparaît dans la foule.

La femme est à présent debout contre la rambarde et son regard fouille la multitude assemblée... Soudain, elle me voit, son bras s'abaisse et, de son poing, jaillit un doigt qui me désigne. C'est comme si elle avait toujours su que j'étais là, comme si elle n'avait accompli ce jugement que pour moi, pour m'offrir une démonstration de son pouvoir.

— Amenez-moi le captif ! s'écrie-t-elle.

Je distingue enfin ses traits, vision qui m'arrache un cri.

— Elle vous réclame, me dit alors Barbe d'Or sur un ton presque résigné.

Bien sûr qu'elle me réclame ! Mon cœur fait des bonds dans le vide insondable de ma poitrine. Barbe d'Or me saisit par le bras et me pousse au travers de la foule vers l'échelle qui se balance. Mais je suis aussi pressé que lui d'atteindre l'estrade flottante. Je ne sais comment, je parviens à grimper seul et il me suit. La douleur dans mon épaule n'est plus rien. Le Lac qui s'étend sous le ruban mouvant de la fragile échelle n'est plus rien. Je n'ai plus conscience de rien si ce n'est que,

là-haut, m'attend celle à laquelle mon cœur aspire.

Car elle m'attend... telle qu'elle est restée dans mon souvenir, telle que je l'ai quittée une éternité auparavant. Mais à présent, c'est une reine comme le voulait son destin. Sa chevelure ruisselle autour d'elle et l'enveloppe comme un linceul d'ombre et de blancheur, comme un champ de neige... cette neige du désir qui m'aveugle. Sur son visage, se dessine en filigrane un complexe réseau de taches rouges. Niché dans les plis de son vêtement, le trèfle étincelle. Ses yeux sont deux agates moussues, deux lacs de brume... et, lorsqu'elle les pose sur moi, je m'y noie, incapable de me soustraire à leur emprise. Elle se tient ainsi debout, m'emprisonnant dans son regard, dans cet instant qui ne paraît jamais devoir s'achever. Le pouvoir qu'elle a sur ces gens, le pouvoir qu'elle a sur moi, me plonge dans une sorte d'état de choc.

Barbe d'Or me plaque soudain sa grosse patte au milieu du dos. Je bascule en avant, dérape sur la flaque de sang et m'écroule aux pieds de la femme. Effleurant l'ourlet poussiéreux de son manteau de pourpre et d'or, je murmure :

— Moon... ce ne pouvait être que toi... je le savais...

Mon regard remonte vers son visage et découvre l'expression de surprise qui a envahi ses traits.

Derrière moi, Barbe d'Or précipite d'un coup de pied le corps tronqué hors de la plate-forme, puis il me force à me relever.

— Nous avons trouvé cette épave sur le rivage, Cantilène. (Ce nom lorsqu'il le prononce est celui d'une déesse.) Il prétend être venu spécialement pour toi. Il a même ton portrait.

Elle lui jette un regard pénétrant puis ses yeux reviennent se poser sur moi.

— C'est un oracle, reprend Barbe d'Or. Veux-tu de lui ou dois-je ?...

Dans sa voix, je perçois une pointe de jalousie et il me vient à l'esprit qu'il me faudra peut-être le tuer.

— Tu n'as pas peur, murmure Moon en tendant la main pour me toucher comme si elle ne pouvait croire que je suis réel. Tu n'as peur de rien. (Elle effleure la cicatrice que je porte au front.) Oui... oh, oui... dit-elle à Barbe d'Or. Je le veux. Tu sais bien que j'attends ce moment depuis longtemps... (Sa main est un baume de fraîcheur sur ma peau. Elle la laisse descendre le long de ma joue, jusqu'à mes lèvres, et je couvre au passage ses doigts de baisers. Elle les rétracte.) Je savais qu'il viendrait un jour. Le Lac m'a montré un homme qui n'avait pas peur, qui connaissait la réponse... et c'est ma mère qui l'envoie.

Elle éclate alors d'un rire suraigu et Barbe d'Or la regarde sans comprendre.

Infatigables, les doigts de Moon reviennent se poser sur le trèfle qui pend dans l'échancrure de ma chemise en loques.

— Oracle, dit-elle. Ainsi le Lac t'a convoqué en ces lieux.

Je fais non de la tête.

— Je suis venu pour toi.

Brusquement, son front se plisse.

— Ce symbole, es-tu en droit de le porter ?

Ses yeux qui me sondent sont trop noirs et, de nouveau, la mort dans l'âme, je lui fais signe que non.

Sa main pèse sur le trèfle et la chaîne me rentre dans le cou.

— Ce droit te sera donné, me chuchote-t-elle avant de clamer à voix haute : Le Lac s'est choisi un second officiant ! Le Lac m'avait annoncé sa venue. Cet homme, je l'exige pour le Lac. Je l'exige pour moi-même.

Puis elle saisit mon trèfle et l'élève jusqu'à ce qu'il capte les rayons du soleil. Un remous de surprise passe dans la foule.

— Donne-moi le solii que tu as pris sur cet homme, dit-elle ensuite en se tournant vers Barbe d'Or.

Je le vois se raidir puis, lentement, comme à contrecœur, il sort la pierre de son escarcelle et la lui donne.

Elle la présente à la foule, la fait tourner entre ses doigts, la serre dans sa paume et, soudain, lorsqu'elle rouvre la main, c'est une gemme impeccablement taillée qu'elle tient. Rires et vivats jaillissent de la multitude.

— Ce sera ta récompense, dit-elle à Barbe d'Or en lui jetant la pierre d'une chiquenaude.

Il l'attrape et, sur son visage, je puis observer la rapacité qui se mêle à l'effroi.

— Mon guetteur, enchaîne-t-elle sur un ton presque tendre. Enfin tu m'as amené l'homme qu'il fallait... celui que j'attendais, celui que je m'étais prophétisé...

Et, de nouveau, je vois le doute assombrir le visage de Barbe d'Or.

— Il veut t'arracher à nous, s'exclame-t-il, et la foule se fait sinistrement l'écho de cette hypothèse.

— Jamais je ne vous quitterai, répond-elle d'une voix sereine à tous ceux qui ont les yeux fixés sur elle. Il m'est impossible d'abandonner le Lac.

— Que veux-tu donc faire de cet homme ? rugit alors Barbe d'Or dont la rage fait étinceler le regard.

Elle se contente de le fixer et, lorsqu'il détourne les yeux vers le Lac, je vois la terreur inscrite sur ses traits.

Puis elle se retourne vers la foule.

— L'audience est terminée, dit-elle avant de lever les bras pour claquer dans ses mains.

Le manteau de pourpre et d'or tombe de ses épaules et s'affaisse dans une mare de sang, révélant le noir tissu de sa doublure. Elle n'est plus vêtue que d'une fine tunique trempée de sueur qui lui colle à la peau, ne dissimulant rien de ses formes. J'en aspire une bouffée d'air brûlant. La foule grogne ou clame sa déception. Ils en voudraient plus... ils voudraient qu'elle leur donne la preuve de ce que je suis... ils voudraient plus de miracles, plus de sang. Mais elle ignore leurs cris tout autant qu'elle ignore mon regard qui brûle sa chair là où il se pose.

— Je vais retourner à la tour, dit-elle à Barbe d'Or. Tu me l'amèneras.

Elle descend le long de l'échelle de corde avec l'insubstantielle légèreté d'un spectre. Lorsqu'elle met pied à terre, des silhouettes se matérialisent, portant un dais pour l'abriter.

Je vais pour la suivre mais Barbe d'Or prévient mon geste en braquant son fusil sur moi. Ainsi me retient-il jusqu'à ce qu'elle ne soit plus dans le lointain qu'un point minuscule sur le chemin qui longe le canyon... jusqu'à ce que je sois à deux doigts de me précipiter par-dessus la rambarde à seule fin de ne pas la perdre de vue.

— Personne n'a le droit d'aller avec elle, m'explique alors Barbe d'Or. On ne peut qu'aller à elle.

Puis, à l'instant où elle disparaît, il me laisse enfin quitter la plateforme. Ses hommes sont restés en bas à m'attendre. Alors qu'ils m'escortent vers la ville, leurs regards qui me surveillent se font encore plus sombres.

Nous traversons d'interminables esplanades jonchées d'éboulis, empruntons des escaliers taillés dans la roche et des échelles dont les barreaux luisent au soleil. Je fais preuve d'une certaine maladresse en escaladant ces dernières car je ne puis me servir que d'une seule main. Dans ce dédale de ruines s'élèvent des tours rondes ou carrées, hautes de deux ou trois étages et comportant de minuscules fenêtres qui sont comme les orbites creuses d'un squelette. L'ancienneté de ce lieu défie toute mémoire. Nous atteignons une tour dont une dalle de roche rouge constitue l'étage médian. Le sentier qui mène à sa base a l'aspect miroitant du métal martelé, l'enceinte en est marquée par une palissade d'ossements et un crâne grimaçant domine deux gardes humains affalés contre le mur de soutènement des marches qui grimpent en spirale autour de l'édifice. J'ai l'impression d'avoir déjà vu cet endroit qui ne peut être que sa demeure, le lieu vers lequel je n'ai cessé de tendre.

— Notre heure est venue, dis-je à voix basse, mais assez fort pour que Barbe d'Or se retourne et me foudroie du regard.

Nous nous sommes immobilisés sous ce crâne au regard vide et les deux sentinelles s'avancent à notre rencontre. L'une d'elles est une

géante qui frise les deux mètres et l'autre a la tête qui disparaît sous une marmite car toutes deux portent une grotesque parodie d'armure. J'éclate de rire et elles me lancent des regards meurtriers. Barbe d'Or leur marmonne quelque chose dans une langue qui m'est inconnue et elles s'écartent brusquement de moi pour me laisser le passage. Barbe d'Or m'enboîte le pas mais, de nouveau, ses hommes restent en arrière.

« Oh, dieux ! dieux ! me dis-je. Je suis en train de repartir. » C'est tout ce que j'ai pu trouver pour me retenir de grimper quatre à quatre ces marches. « Bientôt. Bientôt. » Chaque seconde est une éternité qui s'écoule. Chaque pas referme un peu plus le gouffre du temps. Après avoir fait le tour de l'édifice de pierre, nous franchissons une lourde porte de métal qui s'ouvre sur une pièce au sommet de la tour. Une bouffée d'air frais nous y accueille et mes mains, par pur réflexe, lissent mes vêtements sales ; c'est devant une reine que je me présente. Il fait froid dans cette pièce, aussi froid que dans les solitudes gelées de Tiamat. Et je commence à frissonner.

Moon se lève d'un monumental siège de bois sculpté garni de somptueux kilims et de coussins, le trône d'une reine. Ses mains se tendent vers moi et je vais pour m'élancer vers elle lorsque Barbe d'Or me retient.

— Laisse-le, ordonne-t-elle. Il est l'Élu du Lac. Tu n'as pas à porter la main sur lui. (Rongeant son frein, Barbe d'Or me lâche.) Tu peux disposer, poursuit-elle. (Et, tandis qu'avec une répugnance manifeste il rebrousse chemin vers la porte, elle lui crie :) Que nul ne nous dérange !

Nous sommes seuls. Si fort est mon désir de la prendre entre mes bras, de sentir sa chair contre la mienne, que j'en tremble. Mes mains se lèvent... puis retombent.

Elle me jette un bref regard, se passe la langue sur les lèvres, comme si elle savait exactement ce qui se passe en moi. Puis elle effleure mon trèfle et murmure :

— Le triple hameçon... l'appât...

Ses doigts glissent ensuite vers ma ceinture, jouent avec la boucle...

— Jamais personne ne me touche. J'ai attendu si longtemps...

La pression de mon sexe en érection sur le tissu rêche de mon pantalon se fait douloureuse. Mes poings se crispent. « Non ! je ne suis pas une bête... » hurle en moi quelque créature moribonde.

Elle me sourit... un étrange sourire circonspect totalement différent de ceux qu'auparavant j'ai vus se dessiner sur son visage.

— Pourquoi es-tu venu ? Pourquoi est-ce toi, après tant...

Ses yeux ne sont plus que deux vastes pupilles, omniscientes, démesurées.

— Je devais venir. Tu sais bien que je le devais.

— Oui, me répond-elle en hochant la tête. Je le sais. Mais dis-moi qui tu es.

— BZ, lui dis-je, le désespoir au cœur, cherchant vainement sur son visage la lueur d'un souvenir. BZ, Moon, l'Inspecteur de police BZ Gundhalinu. Ai-je donc tant changé ?

Avec une expression tout à la fois tendre et amusée, elle laisse courir de haut en bas son regard sur mes guenilles maculées de sang.

— Et moi ? demande-t-elle. Qui suis-je ?

— Moon, oh, Moon, pour l'amour des dieux, ne me... Tu m'as trouvé dans le désert et tu m'as sauvé. Tu m'as rendu ma vie... tu m'as fait oublier jusqu'à ces cicatrices. (Et je lui montre mes poignets.) Ensuite, je t'ai abandonnée à lui, à cette larve souillée que tu croyais aimer. J'ai pensé bien faire en agissant ainsi... J'ai cru obéir au code, me conformer aux exigences de l'honneur. Foutaise que l'honneur ! Je suis libre à présent... Plus rien n'a de sens pour moi, hormis ce que je désire. Cette fois, rien ne viendra s'interposer entre nous, rien, pas même le temps. Cette fois, tu seras mienne à jamais...

Et je l'attire contre moi. Mes lèvres se plaquent aux siennes.

Surprise, elle se débat, me repousse. Dans ses yeux brille la flamme d'une émotion que, tout d'abord, je prends pour de la colère. Elle se détourne de moi, pousse un juron, crispe les poings, secoue la tête. Sa chevelure chatoyante cristallise la lumière qui baigne la pièce. Je prends une inspiration, puis une autre, m'efforçant de contrôler les réactions de mon corps.

Je constate alors que sa tension se relâche. Ses épaules se détendent. Sa respiration se fait plus calme, plus facile. Elle se retourne vers moi, ouvre sa main, et j'y vois le solii intact, brut. Je ne puis m'empêcher de sourire et de lui adresser un clin d'œil. Sa paume se referme puis se rouvre. La gemme est à présent taillée. En elle, un brasier caché rayonne de mille feux.

— Cette pierre a, dit-on, le pouvoir de donner l'illumination. Avale-la, faux oracle ! Intègre-la en toi !

Comment pourrais-je lui refuser quoi que ce soit ? Je porte la gemme à mes lèvres, hésite un court instant puis la mets dans ma bouche et, aussitôt, la salive afflue sur ma langue desséchée. La pierre est lisse. Son contact est même agréable et je la sens glisser dans ma gorge comme si c'était de l'eau.

Elle hoche la tête.

— Me vois-tu différemment maintenant ? Le vrai commence-t-il de t'apparaître ?

Je lui fais signe que non.

— Il t'apparaîtra.

Elle me prend par le bras et, sans mot dire, m'entraîne dans une

autre pièce vers un lit où sont disposés des coussins parfumés. Je m'écroule en travers de cette couche, mes jambes refusant de me porter plus longtemps. Cette chambre est également remplie d'objets étranges et merveilleux qui s'entassent le long des parois. Mon regard se promène sur ces richesses jusqu'au moment où il se brouille et devient incapable de distinguer ces fragments colorés les uns des autres.

Sur une table, au chevet du lit, ne se trouve qu'un seul objet, un globe au creux duquel tourbillonne inlassablement une lumineuse matière en fusion. Je tends la main vers cette boule qui me fascine mais juste à l'instant où je commence à percevoir sa chaleur, elle revient avec un flacon d'une liqueur au riche bouquet dont elle colle le goulot sur mes lèvres. Je le vide jusqu'à la dernière goutte.

Elle s'assoit alors près de moi, m'observe, attend.

— Qui suis-je à présent ?

— Moon.

— D'où tiens-tu ce trèfle ?

Je le retourne entre mes doigts et tente de me souvenir.

— On me l'a donné...

— Une femme te l'a donné. Une sibylle. Ma mère. Rien de ce qu'elle fait ne m'échappe. (Son regard se porte vers la mince meurtrière de la fenêtre. Le ciel est d'un bleu aveuglant, tout d'ombre et de lumière comme sa chevelure.) T'a-t-elle dit que je suis folle ?

La mémoire me revient. Je hoche la tête.

— C'est ce qu'elle pense. Je vois par ses yeux comme elle voit par les miens. Et j'entends les secrets de l'univers. Le Lac me dit tout... (Une lueur passe dans son regard comme si, à l'instant même, le Lac lui chuchotait quelque chose.) T'a-t-elle dit pourquoi je suis ainsi ?

Je lui fais signe que non.

— C'est sa faute. Je voulais être une sibylle comme elle et je me suis rendue sur les lieux d'élection... j'ai été jugée... puis refusée. (Ses doigts s'entremêlent dans sa chevelure et la tiraillent.) Mais, de toute façon, j'avais été contaminée par ma mère. (Ses yeux reviennent se poser sur moi, braises chauffées à blanc par la haine.) Et elle voudrait maintenant que je cesse de la tourmenter... Mort pour qui tue l'oracle, mort pour qui aime l'oracle, mort pour qui est l'oracle ! (Et ce proverbe, elle le scande en me martelant de ses poings.) Elle t'a demandé de venir, elle t'a envoyé vers moi... (Ses ongles me déchirent la joue.) Mais je ferai de toi le serviteur du Lac. Et je lui montrerai...

Je lui saisis les poignets, la repousse et la renverse sur le lit. Puis je m'étends sur elle, insensible à la douleur, aveugle à toute autre chose qu'à son visage que je couvre de baisers. Elle se débat sauvagement mais je la maintiens prisonnière en pesant de tout mon poids sur elle.

— Non ! lui dis-je. Non ! Tu es Moon... et je t'aime.

Elle a ouvert la bouche pour me mordre, pour me contaminer... mais elle semble se raviser et ses yeux se rivent aux miens tandis qu'elle prend une profonde inspiration qui s'accompagne d'une sorte de sanglot. Puis ses yeux s'emplissent de larmes.

— Je t'aime ! hurle-t-elle comme si elle me haïssait. Je te hais, dit-elle aussitôt, et c'est un cri d'amour. Je t'aime...

Elle ne me voit plus. Ses yeux se ferment. Sa bouche affamée cherche la mienne et la trouve.

Je lui déchire ses vêtements, je déchire les miens, jusqu'à ce que notre peau seule fasse obstacle à la fusion de nos chairs. Elle a le corps entièrement recouvert de peintures complexes. Ses mains continuent leur œuvre de supplice ; elles me giflent, elles me griffent le dos. En elle, la rage et le désir se mêlent, tout comme j'aspire à mêler mon corps au sien. Brûlante fleur, ses douces lèvres s'épanouissent sur mes lèvres crevassées. Sa langue pénètre ma bouche et, lorsque ses mains parviennent jusqu'à la vie palpitante qui se dresse au bas de mon ventre, elles s'en emparent avec frénésie.

Je gémis. J'ai une main qui lui caresse les seins tandis que l'autre s'enfouit entre ses cuisses et les écarte pour recueillir le fluide qui sourd de ces profondeurs secrètes. Son corps s'arc-boute et se soulève à la rencontre du mien comme si le temps nous était compté... mais je sais qu'il n'en est rien, que nous avons tout le temps dont on puisse disposer au monde, que notre heure est venue, que pour nous, de nouveau, désormais, tout sera bien...

Nous roulons ensemble, lutteurs enchevêtrés qui s'absorbent l'un dans l'autre, s'explorent jusqu'à ce que plus rien ne demeure caché. Sa bouche erre sur mon corps, le dévore, y lèche toute trace de sueur ou de crasse, cependant que ses mains forcent mon visage à s'écarter du sien et à descendre plus bas, toujours plus bas, jusqu'à ce nid de chaleur humide dont la douce amertume se répand sur ma langue. Telle une vague, son corps roule, se brise et déferle... un orgasme jaillit, tel un cri de douleur... puis un autre... et un autre.

Pantelante, elle me saisit alors le membre et je subis la torture de ses ongles qui mordent ma chair tandis qu'elle roule et me hisse au-dessus d'elle. Je sens ma douloureuse turgescence glisser dans ses moites replis. Avec acharnement, je m'y enfonce, m'ensevelissant en elle, toujours plus profond. Je sens ses jambes se nouer autour de mes reins et je n'en plonge que plus loin dans ses ténèbres. Mes coups de boutoir se font de plus en plus violents, de plus en plus rapides, mus par le seul besoin d'oblitérer tout souvenir.

Et, au centre de mon esprit, une voix frénétique me hurle que cela n'a rien à voir avec la dernière fois... mais cette voix se perd, se perd dans les flammes... Je sens la force de vie qui s'érige au creux de mon

être, geyser brûlant qui explose dans mon bas-ventre, emportant, consumant tout de moi, hormis mon désir.

Je me répands avec un cri fébrile et, à cet instant, elle me serre contre elle, écrasant ses lèvres sur les miennes.

— Sauve-moi, Sauve-moi, gémit-elle.

Et ma langue se fraye un chemin dans sa bouche pour en combler l'attente.

Ses dents se referment alors sur ma langue, la déchirent, et sa salive se mêle à mon sang.

— Non...

Mon cri de jouissance se transforme en cri de terreur. Dans cet instant de supplice où je comprends ce qu'elle vient de faire, je tente de me dégager. Mais le feu roule dans mes veines, des glaçons pénètrent dans mes os. Il est trop tard. Je me sens tomber, tomber et tomber encore dans ce gouffre d'extase qui me précipite dans l'oubli.

Des voix m'éveillent, un millier de voix murmurantes, hurlantes, chuchotantes. J'ouvre les yeux. La terreur me paralyse. Je me trouve dans une pièce, une étrange pièce aux murs rouges. Je suis étendu sur un lit, nu, seul. J'ai le corps couvert de taches brun-rouge, spiralées ou rectilignes. Je bande mes muscles et me redresse en un spasme. J'ai beau secouer la tête, les voix demeurent, baragouinantes ou braillardes. Je me plie en deux pour dissimuler ma nudité même si je ne puis voir ceux qui se moquent de moi. Je suis affamé au point d'en avoir la nausée. Tout mon corps n'est qu'une immense douleur qui m'élançe. Je sens ma langue enflée me remplir la bouche. Je geins, je me plaque les mains contre les oreilles pour ne plus rien entendre mais les voix sont à l'intérieur de mon crâne.

— Fichez-moi la paix !

Quelqu'un pénètre dans la pièce... une femme, mais le brouhaha des voix fait écran et j'ai peine à distinguer ses traits. C'est mon propre visage que je sens lorsque, tel un aveugle, je tends les mains vers elle. Je ne la sens pas me toucher la main. Elle ne me touche pas la main. Et je connais cependant son visage. *Je connais son visage... !* Je hurle pour faire taire les voix, pour pouvoir enfin mettre un nom sur ce visage que j'ai déjà contemplé une bonne centaine de fois mais seulement sur une holo. *Cantilène. C'est Cantilène.* Et la nuit dernière, dans la fusion de nos chairs, c'est elle que j'ai vue... que je n'ai pas vue... *Comme en un rêve, la nuit dernière... la nuit dernière...* Les voix me submergent. J'étouffe. Je hoquette.

Son visage est maintenant tout proche du mien mais je suis obligé de lire sur ses lèvres car sa voix se perd dans un millier d'autres voix.

— Faux oracle, à présent tu en es un vrai. À présent tu connais ce

que je connais. Et ma mère sait à présent ce qu'elle m'a fait.

Elle se met alors à rire et saisit le trèfle que je porte toujours à mon cou pour le faire danser devant mes yeux.

En dépit de l'enflure de ma langue, je tente de lui répondre mais je suis incapable d'émettre plus que des grognements. « Par les dieux, me dis-je. Par les dieux... je suis contaminé... je suis fou. » Repoussant Cantilène, je me lève et, chancelant, je gagne la fenêtre. Mon regard survole la ville et se pose sur le Lac de Feu qui, sous un ciel d'un bleu aveuglant, occupe tout l'horizon. Les mille voix qui résonnent dans ma tête se mettent alors à rugir comme si elles se nourrissaient du spectacle que mes yeux découvrent. Je tombe à genoux et commence à me cogner la tête contre la pierre du rebord.

Cantilène est derrière moi. Elle me relève de force et me hurle en pleine face :

— Tu entends ? Tu entends la voix du Lac ? Il te réclame. Il peut te dévorer l'esprit maintenant. Il peut te dévorer vif à moins que tu ne sois plus fort que lui. (Elle me ramène à la fenêtre.) Désormais, tu appartiens au Lac de Feu. Contemple donc ton royaume.

Mes yeux retournent se fixer sur le Lac et son éclat insoutenable semble m'arracher les pensées dû corps comme il en tirerait un gémissement. À l'aplomb de sa surface miroitante, je vois des moirures se former dans l'air. L'air même est vivant. Il déferle en vagues. Une houle de nuances tour à tour saphir ou cramoisies qui se replie dans le néant ou s'épanouissent en fleurs. C'est comme si cette fenêtre s'ouvrait sur un autre monde. Au sein de ces couleurs, se meuvent des mirages, spectres de cet autre monde. Au sein de mon esprit, les voix se gonflent ou s'amenuisent au rythme de ce ressac polychrome. Il se pourrait même qu'elles esquissent un discours... il se pourrait presque qu'elles aient un sens...

J'écrase les jointures de mes poings sur le rebord de la fenêtre et, pour un temps, la douleur que j'éprouve me libère l'esprit. Sous la clameur des voix, je sens quelque chose qui se love autour de mes pensées, quelque chose d'aussi informe que le murmure de l'âme planétaire... la folie. Tout ce que je vois n'est qu'un mensonge issu de la folie qui me contamine, un mensonge qui se reflète à l'infini dans les miroirs brisés de mon esprit. Sous le fardeau croissant du désespoir, je me sens glisser à terre. Mon estomac vide se soulève et, de nouveau saisi par la nausée, je suis forcé de m'asseoir.

Mais alors, protégé de l'éblouissant spectacle du Lac et de ses mouvances, je commence à me sentir mieux. Échappant aux mains de Cantilène, je rampe loin de la fenêtre et m'empare d'une couverture pour voiler ma nudité. Je sors ensuite de la tour ; je descends les marches. Les gardes me laissent passer. C'est à peine si je les vois.

Sans but, je cours dans cette ville en ruine toujours plongée dans

l'ombre. Les édifices tourmentés semblent se transformer, s'effondrer puis se reconstituer sous mes yeux. Il y a du monde un peu partout maintenant car les gens sont sortis pour profiter de la relative fraîcheur du matin. Soudain, des odeurs de cuisine me chatouillent les narines et la torture de mon estomac n'en est que plus atroce. Je vois une porte ouverte et pénètre dans cette maison pour y prendre la nourriture que je trouve. Pendant que je me bourre de pain, une vieille femme ratatinée se met à hurler, hurler. Je la vois s'avancer vers moi, brandissant un hachoir, mais je suis incapable de fixer mon attention sur elle. Je prends un nouveau morceau de pain. Elle pose le hachoir sur la table et sort de la pièce.

Lorsque je suis rassasié, je regagne l'esplanade balayée par les vents. Elle est noire de monde. Il y a là des centaines, des milliers de personnes. Certaines sont vêtues de guenilles puantes, d'autres portent des vêtements dont le tissu brille comme de l'argent. Certaines ont les yeux fixés sur moi... il en est même qui se superposent, s'interpénètrent. Je trébuche, tombe à la renverse et hurle de frayeur la première fois que je vois l'une de ces silhouettes marcher sur moi et me traverser. Je me rends compte alors que cette foule est essentiellement composée de fantômes qui hantent cette cité, qui me hantent... En les observant mieux, je finis par remarquer l'aura rougeâtre ou bleuâtre qui les entoure et me permet de les distinguer des personnes réelles. Leurs voix me traversent également, bribes de phrases étrangères qui se mêlent aux paroles prononcées dans des langues qui me sont connues. Car ces voix dans ma tête sont en fait des voix de fantômes. Personne d'autre que moi ne les entend... *à part Cantilène. Et Cantilène est folle, elle aussi. J'y puise un certain réconfort.* J'ai enfin relevé un indice. La mémoire me revient. Je suis un inspecteur de police. J'ai pour mission de relever des indices. Et, l'espace d'un instant, quelque part démente de moi-même prend un tel plaisir à cet éclair de cohérence dans mes souvenirs que j'en pousse un cri d'extase. Je me fige et reste ainsi jusqu'à ce que la sensation s'amenuise.

Un groupe d'hommes hilares aux visages inexpressifs et cruels s'avancent vers moi. Ils m'encerclent, m'adressent des gestes insultants et grognent des obscénités. L'un d'eux m'arrache soudain la couverture des épaules. Le trèfle accroche un rayon de soleil et flamboie sur ma poitrine. Ils lâchent la couverture et s'enfuient à toutes jambes. Je la ramasse et m'en couvre de nouveau.

Je poursuis ma route et croise un homme terrassé par une crise. Il se tord sur le sol, crache du sang et implore un dieu ou un autre de lui venir en aide. Je frissonne, ramène un pan de la couverture sur ma tête et repars à la course, telles ces créatures de Finismonde qui se précipitent du haut des falaises.

Mais, alors que j'atteins le rebord du canyon pareil à quelque déchirure dans la réalité du plateau, je m'immobilise. De la poussière rouge et des petits cailloux tournoient autour de mes chevilles. Loin sous moi, je vois le soleil susciter un reflet d'argent. À ce spectacle, je me sens revigoré comme par la vue d'une jolie femme. Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. Et, aussi brutalement qu'il s'est dissipé, le désespoir revient à la charge.

Le précipice est impressionnant. Sur une cinquantaine de mètres, c'est une paroi presque verticale. Je sais que je suis fou, que je ne suis plus à ma place dans la vie. Je sais que je ne veux pas vivre ainsi... Je m'approche du vide. Quelque part dans ma tête, on tente frénétiquement de m'inspirer de la peur. Je reste debout sur l'extrême rebord de la corniche et je regarde en bas. Le vertige me prend.

« Attends ! hurle cette voix dans ma tête. Attends ! » Je ferme les yeux et j'attends...

Je vois soudain Moon. Je vois son visage tel qu'il est resté intact dans ma mémoire. Son visage qui me redonne goût à la vie. Non, ce n'est pas le visage de Cantilène. Cantilène ne lui ressemble en rien. Comment ai-je pu voir l'une en l'autre ? Je reste incrédule, confus... J'ai dû perdre la tête.

Et je n'ai toujours pas la tête à moi... Je suis possédé, frappé par la démente prophétique.

— Ô, Moon, dis-je à mi-voix en secouant tristement la tête, jamais je n'ai été digne de toi.

Et, de nouveau, je m'approche du précipice.

— Arrête ! Arrête ! me crie la voix de Moon.

— C'est impossible, lui dis-je avant de me retrouver en train de contempler au travers des facettes de vitres adamantines l'Escarboucle du Festival aux rues débordantes de gens qui font la fête.

Là, dehors, la population de Tiamat célèbre le schisme qui va séparer nos deux mondes mais ici, dans le tranquille sanctuaire de notre chambre, Moon et moi sommes les deux êtres les plus seuls de l'univers.

Ses bras se referment autour de ma taille, me ramènent à elle et elle murmure :

— Tu es le plus doux, le plus gentil, le meilleur des hommes que j'aie jamais connus. Je ne veux pas te laisser...

Et je finis par oser me retourner, je finis par la prendre dans mes bras. C'est comme si je l'avais aimée toute ma vie en sachant qu'elle ne pourrait jamais être mienne... Et pourtant, c'est à présent le temps du Changement, l'époque où l'impossible se réalise. Moon dont l'existence entière est tournée vers un autre, dont la destinée ne s'est enchevêtrée avec la mienne que parce que ma propre vie avait perdu toute signification. Cantilène suspend donc le cours de sa vie pour

entrer dans ma vie le temps d'une nuit hors du temps.

Et ses lèvres répondent à la question que les miennes n'ont jamais osé esquisser en y déposant un baiser aussi vif et ensoleillé qu'une journée de printemps. Je sens son corps fondre au contact du mien... et mes plus doux fantasmes n'ont jamais été que de pâles reflets de ces heures passées dans les bras l'un de l'autre. Mon cœur trouve la manière de dire ces mots que mon cerveau n'a jamais su formuler et, dans cet instant où nous perdons le contrôle de nous-mêmes, elle me crie ces mots qu'elle n'a pas le droit de prononcer :

— Je t'aime, je t'aime...

Lorsque enfin je rouvre les yeux, je me sens plus vivant, plus emplí de gratitude à l'idée d'être en vie, que je n'ai jamais été...

Et, brutalement, je me retrouve debout sur le bord d'un précipice, quelque part sur un autre monde. Je suis seul. Moon a disparu à jamais. Je m'assois, laissant pendre mes jambes dans le vide. Je suis perdu puisque je l'ai perdue. Ma vie volette autour de sa vie, tel l'insecte incapable de s'écarter d'une flamme avant de s'y être brûlé les ailes. Et j'ai fini par échouer ici où il n'y a pas plus d'espoir puisque c'est la fin d'un monde.

Pourtant, rien que de repenser à elle, je me sens plus fort, plus calme, plus confiant dans l'avenir. Le soleil répand une douce chaleur dans mon épaule démise et le cours d'eau qui serpente au fond de la gorge constitue l'un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus. Et je n'ai plus l'intention de m'y jeter.

« Puisque tu es toujours en vie, me suggère avec arrogance mon esprit, réfléchis donc ! Regarde autour de toi ! » Et mes yeux reviennent sur les profondeurs du canyon. « Pose des questions. » (Ce qui se passe à mes pieds est une impossibilité scientifique. Et pourtant, c'est réel.) « Comment est-ce possible ? Pourquoi ? »

« Les fantômes aussi sont une impossibilité scientifique, me réponds-je d'un ton las. Si je les vois, c'est que je suis fou. » Le chœur des voix, dans ma tête, baragouine des mots indistincts.

« Mais n'ai-je pas déjà remarqué l'étrangeté de cette eau ? »

J'y réfléchis. « Et si c'était réel... » J'examine le filet de poussière rouge que je laisse glisser entre mes doigts. « ... tout ce que je vois, tout ce que j'entends ? Elle prétend que le Lac de Feu lui parle. Personne ne sait au juste ce qu'il est. On sait seulement qu'il génère d'étranges phénomènes. Peut-être ne suis-je pas fou ? Peut-être suis-je le seul à voir et à entendre ce qui se passe dans la réalité ? »

L'espoir au fond de moi reprend son vol incertain. Je baisse les yeux vers le trèfle. Mais on a rogné les ailes de l'espoir. Je suis vraiment fou.

« Je ne suis pas fou. Non, je ne suis pas fou... »

— Qui es-tu ?

J'ai hurlé cette question d'une voix rauque. Je l'entends se répercuter en écho dans le canyon et dans ma tête. Les chœurs du chaos eux aussi la reprennent, la reprennent inlassablement. « BZ Gundhalinu. Inspecteur de police. Technicien de rang II. Non, je n'ai pas perdu la raison. Il doit exister un schéma directeur. Si seulement je parvenais à le découvrir... »

— Va te faire foutre ! Tu ne peux rien en savoir ! Tu es contaminé !

Je me remets debout et je rebrousse chemin au travers de la ville avec, en moi, les fantômes qui poussent leurs plaintes.

Il fait presque nuit lorsque j'atteins la tour de Cantilène. Les gardes tentent de me barrer la route mais lorsqu'ils voient mes yeux, ils me laissent passer.

Cantilène est assise sur le trône sculpté. Elle fredonne à mi-voix. La mélodie ressemble au sanglot d'un enfant qui a perdu sa mère. Son regard est vide d'expression mais, lorsqu'il se lève vers moi, il se remplit d'une noire perfidie. Dans la pénombre qui baigne la pièce, je vois des silhouettes se mouvoir et, d'abord, je crois qu'il s'agit de serviteurs. Mais ce ne sont que des fantômes. Elle est seule, tout à fait seule... seule avec moi.

— Où étais-tu ? me crie-t-elle.

Je n'ose affronter son regard et gagne directement la pièce voisine. Je m'y écroule sur le lit, frileusement pelotonné sous ma couverture. La fraîcheur qui règne dans la tour a quelque chose de surprenant après la fournaise du dehors. Mais Cantilène est une sorcière. Elle m'a envoûté...

« Il y a un climatiseur portatif sur la table. »

J'ouvre les yeux et fixe l'appareil. Lentement, je reprends conscience de l'endroit exact où je me trouve. Je me rends compte que je suis toujours en vie. Certes, j'aurais pu mourir aujourd'hui mais la mort eût été une solution de facilité.

À mon grand étonnement, je m'aperçois que j'ai toujours envie de vivre. Je veux vivre. Je repense à Moon et cette vie devient un brasier. Sa chaleur rayonne de mon bas-ventre et gagne mon cerveau. Je lève la tête. Deux formes indistinctes font l'amour à côté de moi sur le lit. Je sens le trop-plein de leur passion se déverser dans mon esprit.

Je pousse un grognement et me précipite hors du lit. Agenouillé sur le plancher, je me contemple moi-même enlacé à Cantilène. Un halo rougeâtre nous enveloppe, matérialisation de notre concupiscence. Mon corps palpite de jouissance tandis que mes propres fantômes emplissent mon crâne de cris inarticulés. Titubant, trébuchant, je retourne dans la première pièce et c'est un regard brûlant de convoitise que lève sur moi Cantilène, comme si elle partageait mes hallucinations. « Comment se fait-il que nous soyons

frappés par une démente identique ? » me chuchote une voix qui n'est que le sifflement du sang dans mes oreilles. J'arrache Cantilène à son siège et je la renverse à terre pour faire entrer sa réalité dans mon fantasme et sacrifier à l'envie que j'ai d'elle.

« Mais ce n'est pas Moon... ! » me crient mes yeux. Pantelant, secouant frénétiquement la tête, je me détache des lèvres de Cantilène. « Ce n'est pas Moon. » Pas cette femme aux mains douces comme le printemps et dont la tendre compréhension faisait de la rencontre de nos corps quelque chose d'aussi beau que la vie... une célébration, une consécration, un acte de pur amour. « Non, ce n'est pas Moon, pas Moon, pas... »

À l'intérieur de moi, le brasier devient cendres. Mes pensées se précipitent en un amer sentiment de perte et de déception. Mon regard s'abaisse sur le visage d'une étrangère. Enfin, je la vois telle qu'elle est ; enfin, je comprends que ce besoin que je ressens n'a rien à voir avec l'explosion de luxure d'hier au soir. Que c'est en fait le besoin de changer le destin, de faire remonter le temps vers sa source.

— Non, dis-je en un souffle, je n'éprouve nul amour pour toi. Je ne te connais même pas. Ce n'est pas bien.

Fureur et frustration flamboient dans son regard lorsqu'elle prend conscience que mon désir pour elle s'est éteint.

— Va-t'en ! dit-elle en me repoussant. Tu ne m'es d'aucune utilité. Je n'ai pas besoin de toi. Tu n'es même pas baisable. (Elle me crache dessus.) Je croyais que tu serais celui qui connaît la réponse... et c'est pourquoi je t'ai pris, c'est pourquoi je t'ai contaminé. Le Lac m'avait promis cet homme mais il a menti. Il ne cesse de mentir. Il est comme toi ! Tu es un faible, tu n'es plus rien maintenant ! Pourquoi ne cours-tu pas te suicider ? Tu es un raté, un dingue...

Je me vois dans ses yeux comme dans un miroir et je m'abstiens de toute réponse car je n'ai rien à lui répondre.

Un terrifiant rictus de dépit naît soudain sur son visage et je me remémore ce qui est arrivé aux hommes enchaînés sur la plateforme... ce qu'elle leur a fait. J'ai brusquement peur qu'elle ne mette en œuvre sur moi le même pouvoir.

— Je te fais peur, n'est-ce pas ? me chuchote-t-elle. (Puis, au lieu de me déchirer, elle me demande sur un ton serein :) Quels sont les mille premiers nombres premiers ?

— Je n'en sais rien, dis-je d'une voix à peine distincte.

Je sens comme un picotement suivi d'un déferlement lorsqu'une force irrésistible se précipite dans mon crâne et engloutit ma conscience.

Je gis au sein d'une non-vie suffocante, dans une obscurité qui est la négation de toute existence et qui, pourtant... est aussi vieille que le roc, infinie comme l'espace, concentrée comme une fraction de

seconde. En cet instant, une éternité s'écoule. Je vieillis puis meurs un bon millier de fois sans jamais personne pour me pleurer...

Une éternité s'écoule encore et je renais dans mon propre corps, proférant d'incohérentes plaintes. Du haut de son trône, Cantilène m'observe.

— Cite-moi les cent principales exportations de Kharemough.

— Je ne les connais pas, ai-je le temps de lui répondre avant d'être à nouveau déporté... vers ma planète natale, cette fois. De mes propres yeux, je puis voir le Palais de la République. Les célèbres fresques de Ramosthenit que ma mère a exhumées dans les ruines de l'antique Dimmarh sont si proches que je puis presque les toucher. Je suis cependant prisonnier dans le corps d'un autre, dans le corps paralysé d'un homme qui ne peut qu'écarquiller les yeux, contempler ce qui l'entoure et regretter de ne pas voir se tendre vers lui les mains secourables de ses compatriotes.

Encore une fois, je me retrouve en présence de Cantilène. Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, elle me pose une autre question... et je suis renvoyé dans un monde de ténèbres.

Ce jeu se poursuit, encore et encore. Ses questions m'aspirent hors de mon être et me déportent sur d'autres mondes, ou seul dans le néant... Elle finit néanmoins par se lasser et, à l'instant où, une nouvelle fois, je me retrouve devant elle, elle se lève de son trône et hurle sans s'adresser à personne :

— Tu vois, Mère ! Tu vois, tu vois, tu vois...

Puis elle quitte la pièce, secouée de furieux sanglots.

Trop épuisé pour faire un geste, je reste allongé sur les tapis, plongeant inutilement mes ongles dans leurs fibres poussiéreuses. Puis le sommeil jette sur moi sa douce couverture.

Les chœurs de la démence accueillent mon retour à la conscience. Je suis toujours au même endroit qu'hier soir, recroquevillé sur le plancher de la tour dans la position du fœtus. « Dieux, ô dieux... » Mais je sais que cette prière restera sans réponse. « La religion n'est qu'une futile tentative par laquelle nous nous efforçons de mettre un peu d'ordre dans le chaos », me répétait ma mère lorsque j'étais gosse. Et maintenant, je comprends enfin ce qu'elle voulait dire.

« Mère... Maman... » Là aussi, je sais que je n'obtiendrai pas de réponse. Je m'enfouis le visage dans les mains et me recroqueville encore plus, ramenant les genoux juste sous mon menton.

— BZ...

J'ouvre les yeux. Au sein d'un brouillard rouge, je vois le mélancolique et impatient visage de ma mère penché sur moi. Elle dépose un baiser sur mon front et j'ai de nouveau cinq ans.

— Je suis navrée, murmure-t-elle. Je vais devoir te quitter, maintenant... Il me faut partir.

Je me redresse à demi, tout à la fois craintif et confus, et je tends la main vers elle.

— Pourquoi ? dis-je, posant enfin cette question que je n'ai cessé de me poser à moi-même toute ma vie durant. *Qu'ai-je donc fait de mal ?*

Elle secoue la tête et détourne son regard du mien.

— Je ne puis supporter de vivre plus longtemps cette vie de mensonge. Tâche de comprendre... et sois sage. (Elle m'embrasse encore une fois puis s'arrache à moi.) Au revoir.

Ensuite, elle quitte ma chambre... et notre demeure... à tout jamais.

— Au revoir, Mère... dis-je en un souffle. J'ai enfin compris.

Avec lenteur, je me rassois. J'ai l'impression d'avoir plus de cent ans. Je regarde mes mains et m'attends à les voir parcheminées, crochues. Mais ce sont bien mes mains, avec leur peau lisse et brune, parsemée de pâles éphélides et, par endroits, maculée de peinture. Mes poignets portent toujours les mêmes cicatrices. Je pousse un soupir et entreprends de masser mon épaule démise. C'est comme si elle s'était transformée en une pelote d'aiguilles brûlantes, mais c'est une sensation que je savoure... hier, lors de mon réveil, je ne la sentais presque plus... tout comme je ne pouvais pratiquement plus rien voir ni rien entendre. « Je commence à m'habituer. » C'est avec espoir que je laisse cette pensée se faire jour en moi. Mais, instantanément, je me remémore la brèche qu'hier soir Cantilène a ouverte dans l'édifice de ma santé mentale. *Le Transfert... le Transfert des oracles. Rien là qui ressemble à de la magie noire.* Je tente de me persuader qu'il ne s'agit de rien d'autre. Les oracles, je ne l'ignore pas, sont de véritables terminaux d'ordinateur reliés à une banque de données – *les ténèbres, le cœur de la machine* – et à d'autres oracles sur divers mondes. « Réponses prévisibles, s'acharne à me dire mon esprit. Et certes pas l'effet d'une quelconque démente. » Mais les vrais oracles ont la faculté de contrôler le Transfert et ne s'égarent pas chaque fois qu'une question leur est posée.

Cantilène pénètre dans la pièce. Aussitôt, mes mains se portent à mes oreilles et je me concentre sur la cacophonie qui retentit à l'intérieur de mon crâne. Je vois les lèvres de Cantilène esquisser un sourire moqueur lorsqu'elle passe près de moi tandis que sa transparente robe bleu ciel laisse derrière elle un sillage pareil à une brume d'âmes perdues. Près de la porte, sur un plateau d'argent, il y a de la nourriture. Elle se contente de prendre un morceau de fruit sec et disparaît au bas des marches.

Dès qu'elle est sortie, je me lève et, de la fenêtre, je la vois

traverser l'esplanade, suivie par ses gardes dans l'ombre de son dais. Les gens qu'elle croise lui tirent leur révérence ou se prosternent devant elle. Certains lui offrent des objets qui brillent au soleil. Que l'on s'approche un peu trop d'elle et Barbe d'Or apparaît soudain pour repousser avec violence l'intrus. Dans les lointains, le Lac de Feu se transforme inlassablement dans le murmure incessant de ses fantômes. Lorsque je le contemple, j'ai l'impression d'être possédé. Des heures entières semblent s'écouler à mon insu...

Je finis par m'arracher à la fenêtre et titube au travers de la pièce, affaibli tant par la faim que par la fatigue. Je me force à ingurgiter ce que Cantilène a laissé sur le plateau, m'étouffant presque, car l'inutilité de ce repas me noue l'estomac. Puis je gagne le lit, m'y écroule et me rendors.

À mon réveil, Cantilène n'est toujours pas rentrée. Je n'ai pas la moindre idée de l'heure qu'il peut être. J'erre, tel un somnambule dans les pièces désertes et silencieuses de la tour, m'étonnant d'ailleurs de n'y rencontrer personne. Comment se fait-il que la sibylle ne dispose pas comme à l'extérieur de serviteurs prêts à satisfaire ses moindres désirs ? *Inspire-t-elle une telle peur à ses sujets ? Ou est-ce elle qui préfère les tenir à distance ?* L'une de ces pièces est une salle de bains dont les installations – qui plus est – fonctionnent. J'en use donc, éprouvant une gratitude ineffable pour la sensation de confort et d'intimité que j'y puise. Car l'eau jaillit réellement du robinet fendu qui alimente le bassin de céramique et je m'en asperge abondamment, m'efforçant ainsi de me débarrasser le corps de la saleté, tout comme des motifs peints qui s'y sont superposés. Épuisé comme je le suis, je ne songe nullement à m'inquiéter de leur origine ni du fait que je ressors du bassin marbré de coulures de crasse et de peinture. De toute façon, je ne suis même plus en mesure de me rappeler l'importance que cela pourrait avoir. Frissonnant, je retourne dans la chambre. J'y retrouve mes vêtements... des loques puantes. Non sans maladresse, j'enfile mon pantalon. J'ai l'impression que mon corps ne m'appartient plus. Ce qui reste mien, en revanche, c'est la souffrance. Le seul contact du tissu raide de crasse sur mes chairs à vif m'arrache un soupir d'horreur, quoique ce même contact, en un sens, me rassure. Mon regard se promène sur les tas d'offrandes éparpillés dans la pièce et je constate la présence d'autres vêtements en meilleur état.

Je ramasse une veste de cuir rebrodée de gemmes et de plaques métalliques et l'enfile avec l'idée qu'elle est susceptible de me servir d'armure. Mais, ce faisant, mes yeux tombent sur le Lac et celui-ci m'appelle. Je regagne la fenêtre et m'y accoude, bouche bée devant cet ailleurs, incapable de détourner le regard de cette étendue de lave qui me met l'esprit sens dessus dessous.

Un tintement familier brise soudain les chaînes de cette

fascination morbide. Distraitemment, je me retourne et vois ma ceinture en travers du lit. Le carillon cristallin s'interrompt brutalement avant d'avoir atteint le terme normal de sa mélodie. Je me précipite vers le lit ; fébrilement, j'ouvre mon escarcelle. Il n'y reste que la montre de mon père. Je la secoue d'une main tremblante et, lorsque les notes reprennent, je la porte à mes lèvres.

Le Temps n'est pas mort ! La gravité continue de m'accrocher à la surface de la planète. Quelque part dans l'univers, des électrons tourbillonnants reprennent inlassablement le même sentier subatomique, des planètes mènent leur ronde autour de soleils, des galaxies déploient leurs bras spirales dans la nuit. L'ordre contrebalance le chaos. Cette révélation m'emplit d'un sentiment de triomphe... et ce sentiment de triomphe, se reflétant à l'infini dans les miroirs brisés de ma démence, finit par m'accabler. Mes pensées volent en éclats.

Je lève la montre à hauteur de mon regard et tente désespérément de me souvenir...

— Mes frères ! Je suis venu ici pour chercher mes frères !

Je ferme les yeux et m'efforce de recréer leur visage. Morceau par morceau, le but que je « me suis fixé se reconstitue.

Et, quand je rouvre les yeux, ils sont devant moi, vêtus de haillons, cernés d'un nimbe bleuâtre. Au travers de leur corps, je puis voir le ciel.

— HK ? SB ? Où... où êtes-vous ? (C'est à peine si j'en crois mes yeux.) Êtes-vous vivants ? Dites-moi où...

— Tu n'es pas sérieux, ricane SB. Tu ne vas pas laisser passer cette occasion.

Ce n'est pas à moi qu'il répond mais à quelque fantôme dont la voix furieuse résonne dans ma tête. « Ferme-là ! » hurlé-je en pensée, tentant de faire taire cette voix née de ma folie et m'apercevant soudain qu'elle est mienne.

Et, lorsque de nouveau je concentre mon regard sur mes frères, je me retrouve seul à entendre le souvenir d'une conversation que j'ai eue avec eux... non pas celle que je viens d'avoir mais une autre qui, je le sais, n'a jamais eu lieu.

Je quitte le lit, serrant la montre dans ma paume, et la déception m'arrache un chapelet de jurons. Se frayer un chemin dans cette chambre encombrée de ce que Cantilène a extorqué à ses adorateurs est une vraie course d'obstacles. Je fais les cent pas, décochant au passage de violents coups de pied dans des services d'argenterie ou dans des terminaux démantelés, me forçant à passer et repasser devant la fenêtre sans jeter le moindre regard à l'extérieur. Et, chaque fois, l'impérieuse pulsion que j'éprouve, la nécessité absolue que j'ai de contempler le Lac de Feu me laisse dans un état de faiblesse

indescriptible. De quelque manière, je suis autant la victime du Lac que celle de Cantilène. « Désormais, tu appartiens au Lac », m'a-t-elle dit, et ce doit être vrai. Je commence à ajouter foi à l'incroyable évidence que me dictent mes sens même si je ne comprends pas comment ni pourquoi le Lac a envahi mon esprit. Peut-être suis-je fou, mais la possession que le Lac exerce sur moi semble bien réelle.

Et si elle est réelle, cela suppose l'existence d'une manière de la contrer. Je regagne le lit et m'y allonge pour compter, calculer, réciter une douzaine d'alphabets différents à voix haute afin de m'assurer que mes pensées sont miennes. Le carillon de la montre résonne, marquant des segments de temps dépourvus de toute signification. Par la fenêtre, je vois le ciel s'obscurcir ; la boule de feu de Cantilène répand sa clarté dans la chambre. Je commence à ne plus avoir de voix. Je commence à me répéter. Je tente alors de m'imaginer Moon, la seule personne dont je puisse encore supporter de voir le visage. C'est à sa mémoire que je m'adresse, m'efforçant d'être le plus cohérent possible lorsque j'évoque ce que nous avons vécu ensemble... et, peu à peu, elle se fait si réelle que je la vois me tendre les bras dans un halo de lumière bleue. Je m'assois sur le lit et je l'appelle par son nom...

Et je retourne m'acharner sur les tables de multiplication. Il me faut compter sur mes doigts car mon cerveau malade se débat comme un drogué en manque et n'aspire qu'à céder au chaos, à se jeter dans l'univers onirique et hanté du Lac. Toute résistance est inutile. Le chaos murmure dans ma tête. Les systèmes descriptifs sont une illusion, l'ordre est un mensonge, le monde est dû au hasard. Des soleils meurent, des planètes entrent en collision, la vie n'est qu'un accident dépourvu de toute nécessité, de toute signification. Tu es fou. Tu ne contrôles rien...

— La table périodique des éléments n'a pourtant rien d'un mensonge !

J'ai hurlé d'une voix rauque tout en me refusant à entendre. Et, cependant que le temps se traîne, je me sens reprendre confiance, un petit peu du moins. « Je tiendrai bon. On ne peut pas me forcer à faire des choses que je ne veux pas faire. S'il le faut, j'apprendrai à vivre avec... Cantilène y arrive bien, elle. »

Mais le faible contrôle que je parviens à assurer exige déjà de moi une concentration trop forte. Jamais je ne pourrai la maintenir... Ce n'est qu'une question de temps... Encore une fois, le désespoir me submerge.

Et il me crie : Contaminé ! Que l'on me pose une question à laquelle je ne puis répondre et j'ai l'esprit qui me sort du corps. On ne peut pas vivre sainement ainsi.

Je puis apprendre à le contrôler.

Les oracles seuls savent le faire. Je ne suis pas un oracle. Je n'ai

pas été choisi. Je n'ai pas le droit de l'être. Je ne suis pas assez fort. (Je m'enchevêtre les pieds dans la literie. Je tombe.) Non, je ne peux pas faire ça.

Comment je le sais ? Je n'ai jamais essayé.

« Mais je suis fou... » Je m'assois à même le sol et je me martèle des poings les genoux.

Pas si fou qu'avant d'arriver ici.

Je fixe des yeux stupéfaits tandis que des souvenirs qui n'auraient pu être les miens avant me traversent l'esprit. Je me remémore mon voyage, je me remémore sa fin... Je vois le visage d'une femme sur le corps d'une autre et j'abuse d'elle, comme un animal...

J'ai tué un homme de sang-froid.

« Non ! Non, non... » Je me prends la tête dans les mains, je sais que le souvenir du couteau sanglant que je plonge dans sa poitrine va m'exploser dans le crâne, que mon cœur va s'arrêter de battre, que l'Enfer va m'engloutir.

Il a tué Ang ! Il m'aurait tué ! J'étais obligé de le tuer. Il le fallait...

Mais pas comme ça. Pas comme ça. Les voix dans ma tête deviennent le chœur gémissant d'une myriade d'ancêtres qui se lamentent sur mon déshonneur et appellent les furies vengeresses à ne jamais cesser de me tourmenter pour mon crime. Et je sombre encore plus bas, lesté par mon châtiment et par ma faute. J'ai mérité d'être où je suis.

En même temps, un irréductible noyau dans mon esprit soutient que ce remords même est la preuve que je ne suis plus celui que j'étais. Je suis un autre homme, je viens de renaître...

Au bout d'un moment, je retrouve assez de calme pour prendre conscience de l'endroit où je suis. J'entends quelqu'un pénétrer dans la pièce. Je reconnais le pas léger de Cantilène. Je me relève en hâte, malade d'appréhension. Comment puis-je me protéger l'esprit contre elle ? Comment pourrais-je contrôler un Transfert ?

Contrôler le Transfert. La moitié de la réponse m'apparaît en un soudain éclair de clairvoyance... la moitié, peut-être beaucoup plus.

Cantilène s'encadre sur le seuil, le visage modelé par la clarté rouge qui baigne la chambre. Avant qu'elle n'ait ouvert la bouche, je lui crie :

— Une question, sibylle ! Une question que j'ai à poser à la sibylle Moon Marchalaube d'Été de Tiamat...

Je ne sais même pas si c'est possible et je m'en fiche.

— Non !

Les mains de Cantilène se lèvent en un geste de protestation mais le reste de son corps se fige dans la rigidité tandis que le Transfert rend vitreux son regard.

Je m'approche d'elle et la contemple sans pitié, guettant

simplement la première apparition de l'autre. Je vois ses paupières battre et ses yeux se poser sur moi, à travers moi, tout autour de moi... puis plonger au fond des miens. Et elle étouffe un cri.

Et moi, je lui murmure :

— Moon ? Moon, est-ce vraiment toi ?

Plein d'incertitude, je lui caresse la joue. Je n'arrive pas à croire que je sois vraiment parvenu à l'évoquer.

Un frisson parcourt le corps de Cantilène, comme si le cerveau d'une autre regrettait de ne pouvoir l'animer.

— Oui, souffle-t-elle. BZ ! Comment... que... que me veux-tu ? Donne de plus amples informations... s'il te plaît.

Elle ne peut faire plus, prisonnière qu'elle est du Transfert. Je tente de focaliser mes propres pensées, de contrôler leur débordement anarchique de peur de la perdre...

— Je suis... je suis ici sur Numéro Quatre, en un lieu qui se nomme le Lac de Feu. J'ai besoin d'aide. Quelque chose n'arrête pas de pénétrer dans ma tête et... *Au fait ! Au fait !* Je suis un oracle, Moon. On m'a contaminé. Cette femme par les yeux de qui tu me vois. Elle-même n'aurait pas dû devenir oracle... elle n'était pas faite pour ça... elle a perdu la raison. (Je ravale ma salive et cela me déchire le gosier.) Et, tu te rends compte... tu te rends compte qu'à présent j'en suis un aussi. Je me sens piégé ici et je n'ai personne de qui espérer de l'aide. Dis-moi comment contrôler le Transfert ! Chaque fois que l'on me pose une question...

— Oracle... (C'est la voix de Cantilène qui me parvient mais c'est celle de Moon qui donne à la prononciation du mot son infinie compassion.) Tu n'as pas à craindre l'infection, BZ. Il n'est pas inévitable que tu deviennes fou. C'est la peur qui est ton pire ennemi. Je te connais... Je sais que... (La main de Cantilène se crispe.) ... que le plus doux, le plus gentil, le meilleur des hommes que j'aie jamais connus était fait pour devenir oracle. Qu'il aurait été choisi, de toute manière... (Je vois alors la poitrine de Cantilène se soulever, pour reprendre son souffle.) Au début, c'est dur pour tout le monde. La parfaite compréhension... la maîtrise complète du processus s'acquiert sur plusieurs mois. Mais je puis néanmoins t'aider. Il existe des formules qui te permettront de canaliser les stimuli, des schémas de pensée qui finiront par s'intégrer à la structure même de ta conscience, tout comme... (Et elle s'interrompt, le temps de laisser le cerveau de l'oracle trouver la métaphore adéquate.) ... dans la technique adhani pratiquée sur Kharemough.

— Vraiment ? J'ai l'habitude de...

— Alors, mets cette expérience à profit. Cela t'aidera à te concentrer. Conjointement au système adhani, il te faudra toutefois user de quelques mots clés ; la cérémonie du Transfert, tu ne l'ignores

pas, obéit à un certain rituel. Elle commence avec le mot *entrée*, par exemple, et une seule question doit être enregistrée. Apprends donc à bloquer les pensées parasites en te concentrant sur le mot *stop*.

— Stop ? C'est tout ?

J'en reste incrédule.

— Oui, il fallait que ce soit simple. Mais il y a d'autres...

Et elle m'explique ces autres choses. Elle s'exprime à présent avec une fluidité pareille à celle d'un clair ruisseau. Je la regarde dans les yeux tout en répétant après elle chaque phrase. Je vois le visage de Cantilène mais je sais que, derrière, c'est le cœur et l'esprit de Moon. C'est cela qui m'aide à me concentrer sur les mots qu'elle prononce. J'ai trop peur d'en perdre ne serait-ce qu'un seul au sein de ces solitudes hurlantes que Cantilène a suscitées dans mon crâne.

Et, lorsqu'elle a tout dit, elle conclut :

— ... cela prendra du temps. Aie foi en toi-même. Ce n'est pas une tragédie. Il se peut même que ce soit une bénédiction. Peut-être étais-tu fait pour être oracle.

Je ne puis m'empêcher de penser : « Non, jamais ! » car je sais ce que je suis vraiment devenu. Je lui murmure pourtant :

— Merci. (Puis, de nouveau, je caresse le visage de Cantilène.) Tu ne peux pas savoir ce que ton aide signifie pour moi. (Je lui prends les mains et je les porte à mes lèvres.) Je t'aime, Moon. Je n'en ai jamais aimé une autre. Depuis que j'ai quitté Tiamat, je n'ai plus que haine envers moi-même. Je puis te le dire à présent car je sais que jamais je ne te reverrai.

Je tente de me l'imaginer telle qu'elle doit être, non plus la jeune barbare têtue que j'ai connue mais une femme accomplie, une reine, le phare de son peuple, et mon amour pour elle en sort grandi.

Je vois Cantilène cligner des yeux et, soudain, deux grosses larmes roulent sur ses joues.

— J'ai besoin de toi, s'écrie-t-elle, cri plaintif, pareil à celui des oiseaux marins.

Son regard redevient fixe.

— Moon !

J'ai saisi Cantilène par les épaules et je m'accroche à cette âme qui l'habite encore. Mes baisers couvrent les dernières paroles qui franchissent le seuil de ses lèvres :

— *Opération terminée !*

Cantilène chancelle. Je la recueille entre mes bras et l'étends sur le lit. Puis je me raidis car je sens encore sur mes lèvres la pression humide des siennes. Est-ce vraiment Moon qui a dit : « J'ai besoin de toi », ou était-ce déjà elle ? Elle pose sur moi un regard sombre, essuie ses larmes mais ne dit rien. Je détourne les yeux. Deux fois déjà j'ai usé de son corps pour répondre au besoin que j'avais du corps de

Moon... Puis, dans un sursaut de colère, je me dis que je suis loin d'avoir abusé d'elle autant qu'elle s'est servie de moi.

Je la laisse donc seule dans la tour et ressors dans Sanctuaire. Le Lac emplit la nuit de sa turbulente incandescence. Il y a toujours beaucoup de monde qui profite de la relative fraîcheur nocturne et, dans les niveaux anciens de la ville, c'est un véritable enchevêtrement de silhouettes réelles et de fantômes qui se superposent. Je vois de la lumière aux fenêtres, j'entends des cris et des rires, mais certaines de ces fenêtres sont éclairées par des lampes fantômes tandis qu'une partie des rires fusent également à l'intérieur de moi. J'entends soudain le dernier cri poussé par Osdrin et je m'accroche de justesse à la pierre rêche d'un mur pour ne pas tomber.

Puis je m'oblige à reprendre ma route, à retraverser d'autres fantômes et à soutenir la vision de ces bâtiments qui se fondent et se reforment comme un tissu vivant en mutation dans une brume de lumière spectrale. C'est presque comme si je plongeais mon regard dans l'épaisseur du temps, je vois l'histoire de Sanctuaire se déployer et s'imprimer par-dessus la réalité. Je me demande combien de personnes réelles vivent ici dans le présent et combien d'entre elles sont encore saines d'esprit... Je prends le trèfle dans ma main et le serre brièvement avant de le laisser retomber sur ma poitrine et de le toucher seulement de temps à autre pendant que je marche.

— Alors, pèlerin, vous avez trouvé ce que vous êtes venu chercher ? me demande-t-on soudain, et cette question inattendue a presque pour effet de me précipiter en Transfert.

In extremis, mon esprit parvient à garder sa cohérence. *Stop ! Stop !*

— Oui... qu'est-ce que c'est ? (Mon regard se lève et découvre le visage tavelé de Barbe d'Or.) Qu'est-ce que vous me voulez ?

Je le foudroie du regard car l'expression qu'il arbore me remplit de colère. Je me remémore qu'il m'a entendu dire à Cantilène que je n'étais pas un oracle. *Mais je suis un oracle...* Glissement, glissement. *Concentration ! Stop !* Je prends de profondes inspirations et grommelle une adhani, sachant que ça ne sert à rien tout en étant, d'une certaine façon, susceptible de réussir.

— Je veux ce qui m'appartient...

L'espace d'un instant, mon cerveau exténué croit qu'il veut parler de la montre.

— ... le solii.

— Le... Cantilène ne vous l'a-t-elle pas offert en récompense ?

Je tente de le contourner mais il m'attrape par le bras.

— C'était un diamant miteux. Où est le solii ?

Je suis obligé de faire un effort pour m'en souvenir, et je lui dis ce qu'est devenue la gemme.

Il en reste bouche bée, puis il se ressaisit et ses mâchoires se referment avec un claquement.

— Je devrais vous étripier pour le retrouver, pèlerin, me hurle-t-il en me secouant avec violence. Seulement... (Et, soudain, il me lâche.) Elle a dit qu'il ne fallait pas porter la main sur vous. Elle a dit que vous apparteniez désormais au Lac.

Et il me fixe comme s'il voyait pour la première fois les symboles à demi effacés par la sueur qui ornent toujours mon visage.

Je le confirme dans cette opinion par un hochement de tête.

— En tendez-vous parler le Lac ? me demande-t-il. Voyez-vous l'avenir et le passé ?

— C'est... c'est ce qu'elle fait, elle ?

— Évidemment, me répond-il en hochant la tête.

Le soulagement que j'en éprouve m'évoque une cascade vertigineuse. *Je ne m'étais pas trompé.* Les fantômes, les bâtiments en ruines ne sont pas de simples hallucinations... Il s'agit d'autre chose... Un symptôme de moins, un indice de plus.

— Et vous, lui dis-je, vous les voyez ?

Il se met à rire et m'éclabousse de postillons.

— Non, c'est elle l'oracle, c'est elle qui tire son pouvoir du Lac. Il la possède et il nous laisse tranquilles.

— Que voulez-vous dire ?

Plus j'en apprends sur Cantilène, plus j'éprouve le besoin d'en savoir plus sur ce qu'elle m'a vraiment fait.

— Je vous l'ai déjà dit, me répond-il en haussant impatiemment les épaules. Le Lac fait de drôles de choses. Il vous aspire et vous recrache en un autre temps. Il provoque de telles modifications que vous ne pouvez plus rien reconnaître. Regardez autour de vous... (D'un geste vague, il me désigne les ruines.) Ici, pourtant, cela va mieux depuis qu'elle appartient au Lac. Elle prend soin de nous. (Puis il se frappe la poitrine de sa large paume.) Et je prends soin d'elle. Je suis prêt à éliminer quiconque voudrait lui faire du mal. (Son regard brille à présent d'une flamme fanatique.) Mais elle a dit de vous laisser tranquille... pour l'instant du moins.

— Et que lui veut le Lac ?

— C'est vous qui me posez cette question ! s'exclame-t-il avec un reniflement de mépris. Vous, pèlerin. Que croyez-vous que le Lac vous veuille ? Que croyez-vous qu'elle veuille d'un éclopé tel que vous ? Est-elle arrivée à ses fins ?

Il me toise et contemple les tourbillons colorés qui sont toujours peints sur ma peau. Des remontées de jouissance et une honte soudaine s'embrasent au fond de moi. Glace et feu.

Il lit la réponse sur mon visage et une expression de jalousie morose envahit ses traits. Ses mains se crispent. Il n'oserait même pas

la toucher... Je prends alors conscience de la source réelle de son pouvoir. Ses facultés de magicienne ne sont qu'un jeu ; même son sang de sibylle n'a d'autre valeur que celle d'un symbole. Ce qui fonde sa puissance sur ces gens, c'est le Lac, le contrôle qu'elle a sur lui. Mais Barbe d'Or ne comprend rien au pouvoir du Lac, pas plus que moi.

Selon elle, je suis celui qui devrait pouvoir comprendre. Et pourtant, je n'y comprends rien. Je sens ma concentration se dissoudre sous la dévastatrice lame de fond d'un sentiment d'inutilité. Il y a quelque chose d'autre que je désire demander à Barbe d'Or, quelque chose d'autre que je désire savoir. Il est en mesure de me le dire... si j'arrive à tenir bon...

Mais le temps que j'aie mis un terme à la débâcle de ma conscience, Barbe d'Or a disparu. Je me retrouve seul au milieu d'une foule de spectres qui flottent à mi-hauteur et paraissent s'adonner à quelque occupation technique... Je ne trouve même plus assez de force en moi pour me demander ce qu'ils font au juste. Je passe au travers d'eux comme s'ils n'existaient pas et reprends ma promenade sans but par les rues de la ville.

Selon Cantilène, j'étais celui qui devait venir, mais je n'étais certainement pas le bon. Elle est folle... et moi aussi je suis fou. Le caractère désespéré de la situation me remplit d'hébétude. Mon seul désir est de tout oublier... Je laisse mes pensées aller à la dérive et j'en arrive à revivre des scènes de ce roman d'amour du Vieil Empire que j'ai lu jadis et qui retrace comment, lors de la chute de cette civilisation, survécut la première sibylle qui ait jamais existé. Fille d'un couple de biologistes, ayant hérité de ses parents assassinés cette divine démence qui était tout à la fois son don et sa malédiction, elle s'était retrouvée perdue sur des mondes étrangers, harcelée par sa famille en qui elle avait commis l'erreur de placer sa confiance... avec un seul ami sincère dans la galaxie entière, un homme qui l'aimait et qui savait qu'elle n'était pas folle. Et cet homme, elle l'avait cru mort...

Je trébuche sur un tas de gravats et m'étale par terre. Mon pantalon a les genoux déchirés et je me suis écorché les mains. La douleur m'éclaircit les idées et, plein de dégoût pour moi-même, je pousse un juron. Quel romantisme à la noix ! Un livre que j'ai laissé en quittant Tiamat parce que sa vue même m'était devenue insupportable. Je me demande comment j'ai pu m'en souvenir...

« *Parce quelle n'a jamais renoncé, elle, crie en moi une voix courroucée. Elle s'est battue pour rester saine d'esprit, pour rester en vie et elle a fini par triompher. Elle s'est sauvée, et elle a préservé l'avenir... Tout n'est pas encore perdu. Rien n'est jamais perdu tant qu'on ne se rend pas.* »

Je m'assois contre un pilier et je m'accroche au présent de toutes

mes forces. Mon regard se lève et se fixe sur le porche ombreux d'un édifice abandonné. Un vague doigt de lumière rouge se pose sur le roc massif qui constitue l'un des murs et semble désigner quelque chose dans les ténèbres. Il n'y a personne à l'intérieur du bâtiment, pas même un fantôme. Je me demande ce qu'était cette construction, jadis... *Ce qu'était jadis cette cité entière.* Une sorte de jouissance immotivée m'envahit lorsque je me pose mentalement cette question, vite remplacée par l'incontrôlable frustration de ne pas sentir en moi la réponse.

« Je devrais le savoir ! Comment se fait-il que je ne le sache pas ?... »

Je me broie les poings sur les dalles poussiéreuses du seuil jusqu'à ce que la crise soit passée puis, non sans lutter pour garder le contrôle, je commence à pratiquer les techniques rituelles que vient de m'enseigner Moon. Je m'oblige à relever tous les points de similitude qui, comme elle l'a dit, existent entre cette discipline et l'adhani. Peut-être même ont-elles une origine commune. Cet aspect familier me rassure et je commence à me dire que je vais pouvoir les intégrer et m'en servir comme bouclier contre ce chaos qui s'est déchaîné dans ma tête.

Mais à peine ai-je repris confiance qu'un nouveau flot de plaisirs irrationnel se déverse en moi, balayant tout sur son passage.

— Moon ! Moon...

Si je crie son nom, c'est pour me la rendre présente, elle, la seule qui ait encore confiance en moi, qui ait encore de l'amour pour moi. Et ce déferlement de passion se transforme en quelque chose d'authentique, de mesurable, de bien réel... cet amour que je lui voue, ce port d'attache de mon être... et, peu à peu, la réalité se reconstitue autour de moi.

Je m'écroule contre le pilier, vidé de mes forces. À quoi bon égrener ces litanies rituelles des oracles ? Entre mes mains incertaines, je tourne et je retourne le trèfle. Les formules m'empêchent peut-être de sombrer dans le Transfert mais elles ne peuvent me protéger de ces accès maniaco-dépressifs qui me dévastent l'esprit chaque fois que je cherche à mettre une certaine cohérence dans mes pensées. Là réside la différence entre les vrais oracles et les fous...

Chaque fois... C'est comme un titillement dans mon esprit. *Est-ce bien chaque fois ? En ce cas, les crises obéissent à un schéma.* Je murmure une adhani, espérant ainsi rassembler assez d'énergie pour mener l'idée à sa conclusion. J'ai déjà énormément de mal à me contraindre d'envisager avec sérieux quelque chose d'aussi répugnant que ma propre démente... mais je sais que chaque fois que je dispose d'un moment de lucidité ou que je découvre un nouvel indice concernant ce qui m'arrive, j'éprouve cet obscène transport de jouissance. Et que

lorsque j'échoue, c'est un sentiment suicidaire et désespéré qui me saisit. Les réponses rationnelles épousent des distorsions sauvages qui les placent hors du contrôle de ma conscience... parce que, en fait, quelque chose d'étranger me contrôle. Quelque chose qui est autrement plus fort que je ne suis. Quelque chose qui est aussi à l'origine de ces phénomènes que seul un oracle peut percevoir. C'est le chaos incarné qui me rend fou comme le ferait une question sans réponse. *Mais il veut que je gagne. Il m'en juge capable.* Lorsque je fais un effort, il me récompense par du plaisir, et lorsque je me laisse aller, il me punit... *simple technique de conditionnement opérationnel.*

J'éclate alors de rire tant je suis certain que tout ce raisonnement n'est que le pathétique résultat de ma paranoïa. Tous les fous se croient normaux... Pourtant, depuis que Cantilène m'a contaminé, j'ai toujours senti comme une présence étrangère dans mon esprit, quelque chose d'embusqué dans mes pensées comme une sonde mentale... et cette présence est toujours plus forte, plus insupportable, lorsque mon regard tombe sur le Lac de Feu. *Le Lac de Feu. Serait-il vivant... et doué de sensibilité ?*

La jouissance qui me traverse est une réponse suffisante. *Mais comment cela peut-il se produire ? Pourquoi ? S'agirait-il d'une forme de vie inconnue... est-ce possible ?* Là, je n'obtiens pas de réponse nette, je sens toujours l'espoir palpiter en moi mais l'impression d'échec est aussi présente. J'ai cependant la conviction que, quoi qu'il arrive maintenant, je ne puis qu'aller de l'avant et trouver la solution du mystère... ou mourir en la cherchant. Je suis un oracle. Que j'aie ou non été taillé pour en être un, la modification est irrémédiable, irréversible. En outre, je me sens lié par elle au Lac de Feu... De savoir cela, je me sens plus fort mais aussi plus transporté de joie et tout à la fois paralysé de terreur.

Je me relève. Je suis incapable de tenir en place. Mes pas me conduisent par les rues de la ville, si bien que j'aboutis sur le rebord du canyon. Je me demande fugitivement pourquoi je me retrouve toujours en ce lieu qui n'a pourtant rien de spécial. Les profondeurs de la gorge sont noyées dans une ombre épaisse mais j'entends l'eau qui glousse en me murmurant des secrets. Je me penche et distingue une faible lueur qui palpite entre présence et absence. Je me remémore avoir déjà vu quelque chose d'argenté briller dans ces eaux. Quelque chose dont la forme me semblait familière... mais là, dans l'obscurité, il n'y a rien à voir. Mon regard se porte par-delà le précipice sur l'autre quartier de la ville et j'y vois des lueurs spectrales clignoter, des images se former et disparaître. Là-bas, ce ne sont pas des personnes réelles. Les hors-la-loi, eux, vivent tout près de Cantilène, juste sous sa protection. *Mais pourquoi ? Pourquoi le Lac a-t-il besoin d'elle, ou de moi ? Quelle est la signification de tout cela ?...*

J'ai trop de pièces à assembler dans ce puzzle et aucune ne paraît s'ajuster aux autres. Je me prends le visage entre les mains et je sens mes pensées sombrer dans le tumulte. Ces moments de lucidité ne sont pas assez longs... L'échec pèse sur moi comme une chape de plomb. *Je suis fatigué... je suis si fatigué de faire des efforts !*

Je retourne à la tour de Cantilène sans vraiment savoir pourquoi, si ce n'est que je n'ai d'autre endroit où me rendre. Tandis que je remonte l'allée bordée d'ossements, il me vient à l'esprit qu'elle a pu ordonner aux gardes de me tuer. Je poursuis tout de même mon chemin et les gardes me laissent passer. Ma tension croît à mesure que je monte les marches qui mènent aux pièces qu'elle habite. Celles-ci sont plongées dans l'ombre et dans le silence. Cantilène est toujours étendue sur le lit. Elle dort à présent. La boule de feu baigne son corps d'une clarté diffuse et sanguinolente. Elle se réveille lorsque je pénètre dans la chambre. Ses traits sont creusés par une fatigue qui doit égaler la mienne.

— Pourquoi me laisses-tu vivre ?

J'ai posé cette question d'une voix morne.

— Le Lac, me répond-elle. Le Lac a besoin de toi. (Puis elle laisse sa tête retomber sur les coussins et reste ainsi, passive, offerte, dans cet écrin de velours et de soie.) Et moi aussi j'ai besoin de toi.

Je m'étends tout habillé sur le sol, là où je n'aurai pas le moindre risque de la toucher. Elle marmonne quelques insultes puis se tait. Je ne ressens rien, si ce n'est la glaciale contraction de la rage dans mes entrailles ainsi qu'une atroce impression de solitude.

Lorsque je me réveille, l'aube commence à poindre. La ville est toute de cuivre poli. J'ai rêvé de mes frères et le pénible souvenir que j'en garde achève de me faire reprendre conscience. Cantilène est assise sur le lit, les genoux repliés sous le menton, et elle me regarde. Je veux lui poser une question au sujet de mes frères mais elle ne m'écoute pas. Brusquement, elle se lève et se précipite hors de la pièce.

Je reste assis par terre et je m'aperçois que je n'ai plus mal nulle part. J'ai guéri en l'espace d'une nuit. *D'une nuit ?* Ce capricieux comportement du temps ne suscite en moi qu'un effroi passager. Je m'étire, et c'est la première fois que je peux le faire sans douleur depuis... depuis si longtemps que j'en ai perdu le souvenir. Je suis envahi par un sentiment de gratitude. Ma main se porte ensuite à mes joues que commence à recouvrir une barbe clairsemée.

Le Lac m'appelle à la fenêtre et je cours le regarder. Je le vois se transformer, inverser le sens de ses courants, au hasard, réduit à l'impuissance... « Réduit à l'impuissance ? Comment puis-je savoir

cela ? » Mes poings s'écrasent sur la pierre du rebord de fenêtre. Je ferme les yeux, récite une adhani, et je sens diminuer au fond de moi la puissance du chœur démoniaque. Je concentre mon attention sur la voix plus sombre que couvrirait ce vacarme, cette voix que j'ai cru être celle de ma démente, la voix du Lac. Je rouvre les yeux, reprends ma respiration et m'apprête à faire un nouvel essai.

« Comment cette chose pénètre-t-elle dans mon esprit ? » À peine me suis-je posé cette question que la seule réponse possible m'apparaît : parce que, tout comme Cantilène, je suis un oracle. « Certes, mais par quel processus exact ? » Mentalement, je m'oblige à formuler un enchaînement de questions et de réponses. Parviendrais-je à élucider ce problème que je saurais si oui ou non je suis fou... si oui ou non j'ai quelque espoir de retrouver mon état normal. « Le virus provoque une altération de la structure mentale qui la rend réceptive à des vecteurs de communication d'une vitesse supérieure à celle de la lumière... » Je sens monter en moi l'excitation. « ... ce qui implique... ce qui implique... »

— Et puis, merde !

Je m'arrache à la fenêtre et toute ma concentration part à vau-l'eau, cependant que la chose à l'intérieur de moi balbutie de frustration.

— Bordel de bordel de bordel de merde...

Je ne suis même pas sûr que ces jurons viennent de moi.

J'entends Cantilène crier dans la pièce voisine comme si elle partageait mes sensations. Je vais la voir et, à peine ai-je franchi le seuil qu'elle me lance un vêtement et hurle :

— Fous le camp ! Disparais de ma vue, raté ! Fiche-moi la paix !

La douleur qu'elle éprouve fait trembler sa voix. Ses yeux sont pareils à deux éclats d'obsidienne. Elle serre la boule de feu sur sa poitrine.

— Je n'ai pas demandé ce qui m'arrive ! lui dis-je, cédant à l'exaspération. Je suis venu ici pour chercher mes frères, pas pour résoudre tes problèmes.

— menteur ! (Elle se met à marcher de long en large et sa robe s'ouvre si bien qu'à chaque pas, je vois flamboyer l'éclair immaculé de sa cuisse ou de son sein.) Tu étais pourtant pressé de poser tes mains sur moi. Tu me désirais... ils me désirent tous parce que je détiens le pouvoir. Ils feraient n'importe quoi pour m'avoir. Tous, ils ont peur de moi, tous, sauf toi. (Ses mains se moulent sur ses seins et je détourne les yeux.) Tu n'avais pas peur, toi... j'ai cru que tu serais différent. Mais tu n'es plus le même homme que lorsque tu es venu.

La rage me prend et je lui hurle :

— Mais qu'attends-tu de moi ? N'est-ce pas toi qui m'as contaminé ? Tu voulais un fou et c'est ce que tu as obtenu. Par les

flammes de l'Enfer, peux-tu me dire...

Et je m'interromps brutalement lorsque je vois son regard se faire vitreux... elle entre en Transfert.

— Cantilène ?

Je la regarde fixement et, l'espace d'un instant, je ne me rappelle même plus quelle question j'ai posée ni par qui j'ai demandé que la réponse me soit fournie...

— À l'aide... aidez-moi, dit-elle d'une voix qui n'est plus qu'un souffle. Je voudrais... aidez-moi. Donnez-moi un ordre.

Le rugissement du Lac s'enfle dans mon esprit et la voix de Cantilène s'y mêle, se répercute en échos jusqu'au tréfonds de moi-même. J'en arrive à ne plus pouvoir aligner deux paroles de suite.

— Un ordre... vous donner l'ordre de faire... de faire quoi ? Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ?

— Perdue... gémit-elle. *Perdue perdue perdue*. Aidez-moi...

— Bordel... (Je m'enfonce les poings dans les orbites jusqu'à voir des lumières danser. Je sais que c'est important, d'une importance cruciale. Mais le Lac est là. Il m'entoure de partout.) Le Lac ? Êtes-vous prisonnier du Lac ?

— Non... Lac. Ici.

— Où ? Qu'est-ce que... (Je tente de réfléchir.) Qu'est-ce que vous êtes ?

— Lac. Lac. *Lac Lac Lac*...

J'en ai le souffle coupé. Le Lac me parle par la voix de Cantilène. Et je lui crie, criant également à l'écho qui résonne à l'intérieur de moi :

— Mais qu'est-ce que vous êtes au juste ?

— Votre serviteur... Lac.

Cantilène a le regard vide, le regard d'un être réduit à l'impuissance.

Je me détourne en secouant la tête. C'est elle que j'ai envie de secouer.

— Que puis-je faire ?

— Les questions... hoquette-t-elle. Il faut les poser correctement.

— Qui êtes-vous ? Qu'attendez-vous de moi ? Comment puis-je vous aider ?

— Je suis incapable de trouver autre chose !

Et une indicible angoisse me submerge.

Cantilène sort du Transfert pour s'effondrer sur le sol, masse secouée de sanglots.

— Pitié ! pitié ! hurle-t-elle comme si son cœur était en train de se rompre. Je n'y arrive pas... je ne puis... je ne puis le supporter. Il faut m'aider...

Je m'agenouille à ses côtés et la prends dans mes bras. Je la serre

contre moi car sa souffrance est aussi la mienne, quelque chose d'amer et d'insurmontable comme des larmes.

— Je suis désolé, vraiment désolé... fais-je d'un ton plaintif, m'adressant à elle tout autant qu'au monstre qui nous tient tous deux captifs. J'ai fait de mon mieux. (Je comprends à présent qu'elle est tout autant sa prisonnière que moi.) Mais pourquoi fait-il ça ? Pourquoi te torture-t-il... nous torture-t-il ? Par les dieux, que peut-il bien attendre de nous ? Dis-le-moi... dis-le-moi, Cantilène !

Et, maintenant, je la secoue pour de bon afin de la forcer à m'écouter.

Elle lève sur moi un regard effaré comme si elle craignait d'être encore une fois précipitée en Transfert. Je lui hurle : « Non ! », et le Transfert n'a pas lieu.

— Il est si seul... m'explique-t-elle d'une voix tremblante. Il n'a personne d'autre pour l'entendre... personne depuis un millénaire ou plus. Alors, il me garde ici... et moi, je le garde... (Elle s'essuie les yeux.) Il s'est égaré dans le temps. Il a besoin...

Elle caresse le globe de feu qui repose dans son giron.

— Besoin de quoi ?

— N'étais-tu pas censé le savoir ? Tu dois... tu dois le savoir.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi pas... Barbe d'Or ou n'importe qui d'autre ? Pourquoi pas toi ?

— C'est impossible. Personne ne peut lui répondre. Personne ne sait ce qu'il veut, personne ne sait ce qu'il est !... Je ne sais plus où j'en suis. Je ne peux me raccrocher à rien. Il ne me laisse rien... (Elle enfouit son visage dans mon cou, se serre plus fort contre moi et je la sens trembler de tout son corps.) Il me dévore vivante.

— Dieux... (J'ai le nez qui coule et je l'essuie. C'est sur moi-même que je m'apitoie. J'ai encore échoué, misérablement, et je ne sais même pas à quoi. Pourquoi moi ? Se pourrait-il que je sache quelque chose d'essentiel ? Je ne suis...) Je croyais... je croyais que tu exerçais un contrôle sur le Lac. Il me semblait que toi, tu savais ce qu'il était ! Je t'ai vue avec ces hommes, tu as fait appel à une puissance, et tu les as tués...

— C'est le Lac qui les a tués ! (Elle se rejette loin de moi.) Il les a emportés ailleurs. Il peut atteindre la foule à travers moi. Quand il se rapproche trop, il se passe des choses. Des choses qui, jadis, ne cessaient de se produire si je dois en croire ce qu'ils disent tous. Maintenant que je suis là, ces choses ne surviennent que lorsque je ne puis plus m'y opposer, lorsque j'ai trop de haine pour eux... (Je la vois serrer les poings.) Mais jamais je ne sais ce que...

— Ces hommes étaient-ils coupables ?

— Je n'en sais rien. (Elle me jette un étrange regard et, soudain, ses ongles se plantent dans ma chair.) Je m'en fiche ! Ils sont tous

coupables ! Ce sont de méprisables larves ! Je souffre pour les sauver... qu'ils souffrent à leur tour !

Et elle se remet à pleurer en s'écorchant les poings sur les plaques de métal et sur les gemmes de ma veste.

— Aide-moi à retrouver mes frères, lui dis-je d'une voix pleine de douceur. Je sais qu'ils sont ici. Tu as même dû les voir. Sans doute ont-ils été soumis à ton jugement. Aide-moi à les trouver et je t'emmènerai loin d'ici.

— Ce n'est pas la réponse ! (Ses yeux sont de nouveau comme deux éclats d'obsidienne.) Oui, je les connais. Deux Kharemoughites... des vers, de méprisables vers... le Lac lui-même n'en a pas voulu. J'ai donc autorisé Barbe d'Or à les vendre.

— Qui s'en est rendu acquéreur ? Où puis-je les trouver ?

— Je ne crois pas que tu veuilles le savoir. Tu n'es pas venu pour ça. Tu te fiches pas mal de ta famille. Tout le monde s'en fiche d'ailleurs. Les liens de parenté sont un mensonge.

Chacune de ses paroles est un coup de couteau qui me perce le cœur.

— Non, non... ce n'est pas vrai. Mon père... ta mère.

— Ma mère, je la déteste ! Elle n'a jamais rien compris. Elle a fait de mon père un être qui se sentait moins que rien pour la seule raison qu'il avait la tête pleine de rêves. Jamais elle n'a rêvé, elle, jamais elle n'a compris ce que signifiait le fait d'être une sibylle. Pour elle, c'était un travail comme un autre. Elle s'est laissé exploiter par la Compagnie qui ne lui a jamais rien donné en échange. En tant que sibylle, elle aurait pourtant pu exiger n'importe quoi ! Mais elle n'a jamais voulu partir en un lieu où nous aurions été riches et considérés. Elle s'est obstinée à ne pas nous écouter...

— Les oracles ne sont pas censés rechercher la fortune ou le pouvoir, lui dis-je, sans grande conviction.

Mais c'est peine perdue. Elle ne m'écoute pas.

— Elle n'a pas plus compris lorsque je lui ai dit de me contaminer ! Elle savait que, de ma part, c'était pure vantardise... mais elle l'a fait quand même. Et maintenant, elle regrette, mais c'est trop tard, trop tard...

Elle se tord les mains de désespoir et je prends soudain conscience que ce n'est pas Finismonde qui l'a rendue folle mais sa folie qui l'a menée jusque dans Finismonde.

« N'en est-il pas de même pour moi ? » me dis-je en me relevant et en gagnant la fenêtre pour contempler le Lac.

— Et moi, je n'ai que haine pour mes frères, m'entends-je prononcer d'une voix épaisse. Pourquoi suis-je venu ? Je l'ignore, si ce n'est que, peut-être, la haine que j'éprouve à mon égard est encore plus forte. (Je me retourne pour lui faire face.) Toute ma vie, je me

suis efforcé d'agir au mieux... et les choses n'ont cessé de tourner au pire.

En fait, je me suis nourri d'illusions, tout comme ces autres qui hantaient le bouge de C'uarr, ceux-là mêmes que je méprisais pour se précipiter tête baissée dans Finismonde.

« Est-ce nécessairement le bout du monde ? »

— Nous pouvons encore partir d'ici, Cantilène. Personne ne nous retient. Dis-moi comment je puis trouver mes frères...

— Tu ne partiras jamais d'ici. À moins que tu n'aies posé les questions correctes !

— Comment faire ? lui dis-je en écartant les bras dans un geste d'impuissance. Que puis-je essayer d'autre ?

Elle se contente de me regarder fixement et je vois son visage s'assombrir. Puis elle se relève brusquement et gagne la chambre à coucher, tenant toujours la boule de feu entre ses mains. Au bout d'un petit moment, je l'entends appeler quelqu'un par la fenêtre. À mon tour, je pénètre dans la chambre.

Je la trouve debout devant un miroir avec un pot de peinture rouge entre les mains. Elle a revêtu la tunique de soie blanche que je lui ai vu porter le jour de mon arrivée, le jour où j'ai vu le Lac tuer ces hommes sur la plate-forme. Mes yeux se posent sur son reflet et je m'aperçois que la tunique est déchirée sur l'épaule et à l'encolure. Je me souviens être le responsable de cette déchirure. Gêné, je baisse les yeux lorsqu'elle me regarde et c'est à son image dans le miroir que je demande :

— Y a-t-il autre chose à tenter ?

— Tu verras bien, me répond-elle tandis que son regard semble me traverser.

Elle plonge les doigts dans le liquide vermeil et commence à se peindre sur le visage un entrelacs de lignes et de spirales. Je me remémore les dessins qu'elle portait la première fois que je l'ai vue sur la plate-forme. Je contemple ensuite sur mon propre bras les mêmes motifs à demi effacés... Je n'ai plus le moindre doute, maintenant, quant à leur origine.

J'entends la porte de la tour s'ouvrir brutalement et un pas lourd martèle les dalles de la pièce voisine. Soudain, Barbe d'Or s'encadre sur le seuil de la chambre. Son regard se pose alternativement sur Cantilène et sur moi avec une fébrilité malade. Je vois ses poings se crispier lorsqu'il demande :

— Lui, Cantilène ? Maintenant ?

D'un doigt paresseux, Cantilène trace une ligne rouge jusqu'au bas de son bras nu. Puis elle sourit avant de répondre avec une infinie douceur :

— Je te demande seulement de le tenir.

J'en reste pétrifié. Cette situation est tellement inattendue que je ne puis réagir. Barbe d'Or s'avance derrière moi et, de ses larges mains, il m'entoure le cou et commence à serrer. Mes propres mains se lèvent par pur réflexe et s'accrochent à ses doigts.

— Non, dit Cantilène. Abstiens-toi de tout geste et il ne te fera pas de mal.

Et, tranquillement, elle continue de se peindre le corps.

Mes mains retombent et la pression sur ma gorge diminue. Je prends une profonde inspiration et m'efforce de ne pas penser.

La terreur me laisse l'esprit trop clair. Cantilène s'approche avec le pot de peinture. Elle y plonge de nouveau les doigts et trace une ligne sur ma joue, puis une autre. « Est-ce tout ? » ne puis-je m'empêcher de penser. Mais cette peinture a une consistance étrangement familière... et une odeur vaguement nauséuse. Sa couleur... Un filet rouge ruisselle jusqu'à la commissure de mes lèvres et je sors ma langue pour le lécher. Un goût salé, douceâtre, m'envahit la bouche.

« Du sang ! » Je recrache tout, saisi de haut-le-cœur, et je repousse violemment la main vermeille de Cantilène. Les doigts de Barbe d'Or se referment sur ma gorge tel un garrot d'acier ; ils me broient la pomme d'Adam si bien que mes oreilles commencent à bourdonner, que ma vision se brouille, que mes genoux se dérobent sous mon poids... et que je cesse de me débattre.

Il me remet debout et me laisse reprendre mon souffle tandis que Cantilène me barbouille amoureusement de sang. Elle me repeint le visage, les bras, la poitrine d'arabesques dégoulinantes. Chaque fois que ses doigts me touchent, je tressaille comme un petit animal apeuré.

— Pourquoi... finis-je par lui dire.

— Tu verras, se contente-t-elle une fois de plus de me répondre.

Puis elle ramasse le manteau de pourpre et d'or, le pose sur ses épaules et sort de la tour. Barbe d'Or lui emboîte le pas et m'entraîne avec lui. Au bas des marches, les gardes nous entourent et les porteurs de dais se matérialisent pour abriter Cantilène de la chaleur.

Celle-ci nous précède et, autour d'elle, se presse la foule de ses sujets, de ses fantômes et des ombres du matin. Elle ne paraît guère leur prêter plus d'attention qu'à nous. Sur son ordre, Barbe d'Or leur jette des poignées de pièces et les gens commencent à nous suivre.

Elle prend le sentier qui longe le canyon et mène à la fatale plateforme suspendue au bord du précipice. À présent, nous traînons derrière nous sur la corniche un sillage informe d'êtres humains. Lorsque je prends conscience de l'endroit vers lequel nous nous dirigeons, je veux rebrousser chemin mais Barbe d'Or et les gardes sont autour de moi... et, à mesure que nous avançons, je sens naître

un sentiment qui n'est pas proprement mien, une sorte d'excitation qui finit par dominer la peur.

Nous finissons par atteindre la plate-forme. Je la vois qui flotte devant moi sur la crête de cette vague de roc sanglant. Dans mon souvenir, c'est un lieu de merveille, tendu d'oriflammes de soie, paré de sortilèges, mais mon regard ne découvre plus qu'un échafaudage de bois d'épave jonché de tapis décolorés.

Nous escaladons l'instable échelle de corde et, cette fois, nous sommes seuls, Cantilène et moi. Sous mes pieds, le Lac est vivant ; il murmure, se transforme, exerce sa fascination. Je sens toute volonté transpirer hors de mon corps. Je n'ai même plus la force d'avoir peur. Nous sommes là, dominant la foule.

— Le Lac... j'entends son appel... il va vous parler.

C'est avec un mince filet de voix flûtée que Cantilène s'adresse à la foule. La souffrance fait miroiter son regard mais elle commence à balancer et à rouler des yeux comme un fakir. C'est une actrice consommée qui leur donne le spectacle qu'ils attendent. Des questions jaillissent de la multitude, d'absurdes questions lancées au hasard. Je me bouche les oreilles.

Avant même que j'aie pu m'en apercevoir, elle est entrée en Transfert. Les questions cessent et elle commence à y répondre... mais de manière tout aussi absurde, tout aussi insensée. Elle s'exprime en diverses langues qui tantôt me sont connues, tantôt n'évoquent rien pour moi. Elle reproduit des fragments de conversation, énumère d'obscurs bribes de données, de demandes, de réclamations. Elle ne simule pas, j'en ai la certitude, même si je ne comprends pas la nature de ce qui la possède. Un silence terrifié, respectueux, pèse sur la foule et j'en vois même certains qui s'agenouillent. Je sens l'énergie du Lac déferler dans l'air autour de moi. Je remercie les dieux de ce que, aujourd'hui, il n'y ait pas de victime offerte, pas d'être humain à sacrifier au terrible et fulgurant pouvoir qu'elle est susceptible de conjurer.

Sa torturante possession se prolonge. Mon propre esprit se fait de plus en plus lourd, de plus en plus nébuleux. Mes yeux se rivent sur la surface incandescente et ma vision disparaît, dévorée par des flammes dans lesquelles je ne vois que les fantômes qui hantent mon regard intérieur. Le vent brûlant qui remonte la paroi de la falaise me plonge dans l'hébétude. Je m'imagine en train de fondre et de me déverser vers le Lac...

Cantilène ressort du Transfert et s'écroule contre la rambarde. La rugissante acclamation qui monte de la foule m'arrache à mon étourdissement. Cantilène prend appui sur la balustrade, se redresse et rejette sa chevelure en arrière, dégageant son visage trempé de sueur. Puis elle lève de nouveau les mains, reprend son souffle et crie :

— Un jugement doit-il être rendu ? Aujourd'hui, le Lac va vous juger... à travers lui ! s'exclame-t-elle en tendant le doigt.

C'est vers moi que son doigt se tend.

— Non !

J'ai poussé un cri tout en m'efforçant de courir vers l'échelle mais, d'eux-mêmes, mes pieds rebroussent chemin. Mon corps ne m'appartient plus ; il est sous l'entier contrôle du Lac. Sans réagir, j'observe Barbe d'Or qui oblige deux hommes à grimper sur l'estrade. Ils sont à présent devant moi, terrifiés, affolés. Ils commencent à discuter et à s'accuser mutuellement.

— Il m'a volé mon esclave...

— Ce n'est pas vrai, je l'ai honnêtement gagné au jeu...

Je ne suis pas en mesure de les écouter. Je me refuse à les écouter tant je ne cherche qu'à rassembler assez d'énergie pour contrer ce que Cantilène s'apprête à me faire. De nouveau, je me bouche les oreilles lorsqu'elle crie :

— Où est la vérité ?

Mais Barbe d'Or me saisit les mains et me les maintient dans le dos. Les deux hommes ont un mouvement de recul. Ils nous regardent fixement.

— Laissez-moi tranquille !

Puisant toute ma force dans la douleur de mes bras tordus, je me projette en avant puis récite une litanie du rituel des oracles afin que mon esprit ne se dévidé pas comme une pelote de laine à mesure que Cantilène me pose question sur question. Je ferme les yeux dans l'espoir de me protéger de la vue du Lac mais il se fraye un chemin brûlant au travers de mes paupières. *Nulle échappatoire possible...*

— Où est la vérité ?

Je vacille... Je sens tout mon corps se relâcher... mais soudain, dans les lointains que je domine, le Lac passe par toutes les couleurs du spectre... *rouge, orangé, jaune, vert, bleu.*

Je me dissous, je me déverse dans le Lac... non pas mon corps, mais mon esprit. Je suis désincarné, infini, j'explose puis je me reforme, je me désintègre puis je renaiss. Ici, là, maintenant, alors. Un million de souvenirs n'ayant pas le moindre terrain commun entrent simultanément en ébullition. Une chaîne de réactions sans maillons discernables... des atomes de sens dont la fission s'effectue au hasard en toute perversité. Je suis toujours conscient mais amorphe, réduit à l'impuissance, hanté, déchiqueté... torturé par le manque, par l'absence, par le besoin d'un temps révolu ou à naître, *un temps qui n'aille pas à contre-courant, un temps ordonné, géré, placé sous contrôle... contrôle... contrôle...*

— Contrôle ! (C'est ce que je hurle à la foule sur un ton hystérique.) Contrôle !

Je roule jusqu'à la balustrade, respirant par saccades comme un homme qui se noie. La foule explose en clameurs insensées tandis que le Lac déverse en moi son poison qui rend fou, le poison de la frustration. *Pourquoi ? Pourquoi ?* Je prends soudain conscience d'avoir vu le cœur de la vérité... et de n'avoir toujours rien compris. *Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire...*

Je me penche à la balustrade, abasourdi, désorienté. Lorsque je puis à nouveau prêter attention à ce qui se passe autour de moi, je vois Cantilène qui agite les bras, fait étalage d'elle-même, fait étalage de son contrôle sur la foule. Elle s'arroge le mérite de tout ce qui vient de se produire. Ce spectacle me remplit de dégoût mais je remarque soudain le regard qu'elle me lance, un regard où l'angoisse se mêle à la colère contenue. Elle sait que je n'ai toujours pas obtenu la réponse. Elle se sert de moi comme elle se sert d'eux tous... mais elle reste cependant une victime... tout comme moi.

Il me faut absolument fuir cet endroit. Je gagne l'échelle et commence à descendre. Barbe d'Or lui-même semble à présent convaincu de la réalité de ma possession. Je me demande si j'ai hurlé à tous vents un charabia identique à celui de Cantilène. Je m'arrête à mi-hauteur et reste ainsi suspendu aux échelons. J'ai la certitude d'avoir déjà entendu auparavant de tels fragments de langage automatique. Je puis encore les entendre résonner dans mon crâne... des voix fantômes... des voix humaines. « Comment se fait-il que son obsession des êtres humains soit telle ? Que pouvons-nous signifier pour une entité à ce point étrangère ? » Le Lac s'anime. Je sens mon excitation croître en moi... ma prise sur l'échelle se relâche et je tombe sur le dernier mètre.

Aussitôt la foule s'écarte. Je me relève et me fraye un chemin parmi les gens. Je remarque leurs regards expectatifs, comme s'ils s'attendaient de ma part à quelque démonstration théâtrale similaire à celles de Cantilène.

— Écartez-vous de moi, leur dis-je, et leur hâte à m'obéir est évidente.

Je repars vers la cité par le rebord du canyon, solitaire dans un nuage de fantômes. Le plateau est une enclume sous le marteau de la chaleur. Je regrette mon casque solaire... je regrette mes chaussures. Car je suis pieds nus... C'est seulement maintenant que je m'en aperçois mais ils se sont ensanglantés de trébucher sur ce sentier caillouteux. De cette douleur, je tire presque un soulagement, comme de la faim, comme de la soif. C'est une preuve que je suis encore réel. Je m'interroge sur le nombre de fois où Cantilène a monté de pareilles mises en scène pour ses sujets... et je me demande si elle avait vraiment le choix.

« Et quelles sont mes chances à moi qui suis pris entre elle et le

Lac ? » Mes mains tremblantes se portent à mon visage pour en essuyer la sueur. Je suis entré dans l'esprit du Lac comme il est entré dans le mien. J'ai touché le cœur du chaos.

Et il languit après des ordres. C'est comme si l'on me claquait les mains sous le nez. « J'avais raison depuis le début. Il veut que je lutte pour prendre le contrôle. Il veut que je... *lui donne un ordre.* »

En moi, le Lac hurle de joie. Je m'effondre à genoux et j'ai un mal énorme à faire surnager mes pensées tant que ce n'est pas terminé. Je me remets sur pied dès que je peux et je poursuis :

« Comment puis-je lui donner satisfaction ? » Comment un être humain peut-il contrôler une force qui le dépasse d'autant, en admettant même qu'il la comprenne. *Et je suis loin de la comprendre.* Je plonge un regard désespéré dans les ombres purpurines du canyon et, tout au fond, je revois miroiter quelque chose d'argenté. Qui attend. Qui attend... Je suis revenu au point où la gorge se divise. Mes yeux se fixent sur l'eau, sur le mystère que recèlent ses profondeurs. Je persiste à ne pas comprendre pourquoi ce jeu de lumière m'obsède. Si ce n'est que je lui trouve une forme familière. J'ai déjà vu quelque chose de similaire. Si je pouvais m'approcher assez...

Et soudain, je vois – je sais – où se trouve l'étroit sentier qui descend le long de la paroi du canyon. Dans la distance, mon regard localise les minuscules silhouettes qui l'empruntent. Je gagne l'entrée du chemin et m'y engage.

Ceux qui le remontent sont pour la plupart chargés de seaux d'eau et bon nombre d'entre eux ploient sous les chaînes et sont vêtus de haillons. Des prisonniers ramassés dans les solitudes de Finismonde. Des esclaves. Brusquement, le souvenir de mes frères me transperce la mémoire. S'ils sont toujours en vie, c'est un tel sort qu'ils endurent. Lorsque je les croise et détaille leur visage, les esclaves gardent obstinément la tête baissée comme pour tenter de se rendre invisibles.

Je vais pour questionner l'un d'eux au sujet de mes frères mais ses traits sont vides de toute expression. Je le laisse passer et en arrête un autre. Il se plaque contre la muraille et se met à gémir. La main que je lui ai posée sur le bras me fait sentir le vibrant désespoir qui habite son corps... instinctivement, elle se resserre jusqu'à ce que l'homme en tressaille. Sa terreur me rend un sentiment de puissance. J'ai envie de le rouer de coups jusqu'à ce qu'il me dise ce que je veux savoir...

Je le lâche soudain comme s'il me brûlait les doigts et me précipite en courant vers le bas du sentier. Lorsque j'atteins le fond du canyon, je tombe à genoux sur le bord de la rivière, m'asperge d'eau et entreprends de me récurer avec du sable jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre trace de sang. Cette eau est glacée. J'y plonge la tête et me mets à boire comme si toute l'eau de la planète ne pouvait étancher ma soif.

Je finis tout de même par me relever et reste debout, ruisselant, sur le bord du cours d'eau, à observer les impossibles ondulations de sa surface, les dessins nattés qu'elle adopte – défiant ainsi les lois de la gravité ainsi que mon besoin de voir une rivière couler comme toutes celles que j'ai déjà vues. Je chasse de mon esprit l'idée qu'elle pourrait rompre ses invisibles entraves pour m'engloutir. Elle chuchote et murmure dans le silence mortel qui plane autour de moi. Nul écho ne dévale les parois du canyon. Je suis seul, maintenant, seul avec les fantômes. L'un d'eux, nimbé de rouge, est en train de détacher une pierre fantôme des marches par lesquelles se termine le sentier derrière moi. Je l'entends fredonner dans ma tête et, par un effort conscient, je me fais sourd à cette voix. Puis je demande au Lac : « Qui sont ces gens pour toi ? » J'attends une réponse qui, je le sais, ne viendra pas.

À l'instant même où le soleil bondit par-dessus le canyon, un éclair d'argent naît des profondeurs liquides. Il me touche et fait surgir en moi la claire flamme de la révélation. Je vois le soleil embraser les parois de la gorge et la rivière s'éclaire de nuances glauques. Je distingue enfin nettement l'objet qui accroche la lumière. Il repose à plusieurs brasses de profondeur, non loin de la bouche vert sombre par laquelle l'eau se déverse du secret giron de ce monde pour alimenter cette impossible rivière. *Une épave.* J'identifie instantanément ces morceaux de métal tordu ou brisé ; j'en ai le cœur qui bat. Je m'avance le long de l'étroit rivage et renverse une pile de roches pour mieux voir.

Le métal porte les marques de l'âge. La rivière et le temps ont accompli leur œuvre corrosive. Jadis, il devait y en avoir plus... beaucoup plus. Dans l'eau miroite un remous et, soudain, la masse de métal a repris ses dimensions d'origine. J'ai juste le temps d'apercevoir une forme froissée grosse comme...

La vision a disparu dans un nouveau chatolement tourbillonnaire de l'eau, dans un battement de mes paupières. Je ne suis même pas sûr d'avoir vraiment vu quelque chose... Je suis fou, je vois des fantômes. « Arrête, imbécile ! Analyse ! » L'épave est toujours au fond de l'eau mais tout ne semble pas si ancien en elle. Je force une autre épave – celle de mes pensées – à reconsidérer la question. Là, c'est un fragment de coque... *un fragment de coque.* Cette découverte est saluée par un vertigineux déferlement de béatitude et il me faut secouer vigoureusement la tête pour retrouver le fil de mon raisonnement. Un fragment de coque, oui, mais dont le profil ne correspond en rien aux vaisseaux que j'ai pu voir sur des spatioports. Et maintenant, voilà que le métal me paraît de nouveau flambant neuf... *un jeu de lumière dans l'eau, sans doute...* neuf et lisse au point que je distingue, gravés sur sa surface, des symboles, des lettres, des mots... qui n'appartiennent à la

langue d'aucun monde qui me soit connu... et que, pourtant, je connais. Je me penche plus avant et mes mains moites de sueur glissent sur le rocher brûlant auquel je m'appuie. C'est là, dans mes souvenirs... ces caractères, je les revois presque. *Mais où ?*

J'ai soudain la mémoire qui se déchire, et qui me donne la réponse : l'université, la salle de documentation. Je revois la planche sur l'écran... Cette langue est du ST'choull. Une langue morte depuis plus d'un millénaire. Et ce vaisseau est un cargo estrade de quatrième classe du Vieil Empire.

Je dévale de mon rocher, assourdi par le pandémonium qui vient de se déchaîner en moi. Je me livre un combat pour retrouver ma clarté d'esprit et, avec lenteur, elle revient, m'apportant un surcroît de réponses. Une nef du Vieil Empire s'est écrasée là. L'accident a dû se produire à l'époque de son effondrement, lorsque les gens fuyaient de monde à monde. Ce sont probablement les survivants de la catastrophe qui ont bâti la cité qui s'érige sur le plateau. Puis ils l'ont abandonnée, si bien qu'elle est tombée dans l'oubli des siècles durant, perdue qu'elle était au cœur d'un tel désert. Soudain mon front se barre d'un pli soucieux. Pourquoi ? Pourquoi construire une ville et l'abandonner ensuite ? Qu'est-ce qui a pu... *Le Lac ? Le Lac était-il déjà là ?*

Je suis saisi par l'extase. Je me tords de plaisir sur la grève caillouteuse tandis que le Lac me possède et m'octroie ma récompense. « Arrête... Arrête ! Laisse-moi tranquille ! » Je me débats pour reprendre mes esprits et m'effondre, vidé de mes forces au pied des rochers, pantelant, écrasé par un double sentiment de gratitude et de frustration. Et je crie à mon démon : « Qui s'en inquiète ? Qui se soucie d'une cité morte ? Qui veut savoir pourquoi ses habitants l'ont abandonnée ? » Ma frustration se transforme en désespoir meurtrier, en pure confusion. J'ai de nouveau l'esprit qui bat la campagne. *Dieux, je suis vraiment fou !* Je me prends le visage dans les mains. *Ça ne sert à rien ?*

— Tous les indices sont rassemblés.

— Ils ont toujours été là, d'ailleurs, me dit une voix ironique s'exprimant en sandhi, ma langue maternelle ; une voix qui m'est plus que familière.

J'ouvre les yeux. Un fantôme nimbé de bleu se tient devant moi et son visage m'est si connu que je reste un moment muet de stupeur en le voyant. C'est mon père... tel qu'il devait être avant ma naissance. Puis soudain, je me rends compte que ce n'est pas mon père... que c'est moi.

Moi, mais un moi qui m'est encore étranger. Moi dans plusieurs années. Un trèfle brille comme une étoile au Centre des médailles et des rubans honorifiques dont mon uniforme est cousu. En les voyant,

j'ai l'impression de savoir quand et où j'ai obtenu chacune de ces distinctions, bien que je sois certain de ne les avoir jamais vues nulle part. Je reste assis, les yeux fixés sur mon double qui continue de parler avec une aisance d'élocution presque cynique, une aisance que je n'ai jamais été capable d'avoir lorsque j'avais à m'adresser à une foule. Je sens son regard qui, à travers moi, se pose sur une assemblée fantôme.

— ... Je me remémore comment, dès le début, je me suis dit que l'on pouvait obtenir la réponse à la seule condition de poser à l'oracle les bonnes questions...

Puis il baisse les yeux, quelque souvenir intime le fait grimacer et son visage – mon visage – commence à s'estomper.

— Attends ! Attends ! (Ma main se tend vers lui et elle le traverse.) Quelles questions faut-il poser ?

Puis ma main rencontre un obstacle solide, se referme sur un bras et, surpris, je fais un bond en arrière.

— BZ ? souffle une voix rauque s'exprimant elle aussi en sandhi. BZ, est-ce toi ? Est-ce vraiment toi ?

Et c'est un visage kharemoughite, un visage familier que je vois paraître devant moi... familier quoique profondément changé.

— HK... (Tout en proférant cette exclamation incrédule, je porte les doigts jusqu'à ce visage et en constate la réalité.) HK ! (Je me relève et le saisis par les épaules.) Saintes mains d'Edhu ! Ô dieux... je n'espérais plus te retrouver vivant !

Visiblement le choc est trop fort pour lui ; il s'effondre contre moi, ses jambes refusant de le porter. Je le recueille et l'allonge à terre puis je m'agenouille près de lui.

— Toi... tu... que fais-tu donc ici ? me demande-t-il sur un ton quasi plaintif. C'est à peine si je t'ai reconnu.

Je suis presque incapable de fixer mon regard sur lui ; ça me fait trop mal. Son visage, jadis bien en chair, s'est creusé ; il a des yeux hagards. Son corps est souillé de crasse et couvert de bleus, ses vêtements sont en loques. Il porte un collier de métal autour du cou et une plaie suinte sur sa jambe. Une pensée morbide me traverse : « Et moi, comment suis-je à ses yeux ? »

— Tu es venu ? répète-t-il. Tu es venu pour nous chercher ? (Sa voix grimpe d'un ton.) Imbécile, sinistre imbécile... Il n'y a vraiment pas plus crétin que toi ! (Je sens la colère monter en moi mais, à cet instant, ses yeux se posent sur le trèfle qui pend sur ma poitrine. Ses doigts se referment sur la médaille.) Tu leur as dit que tu étais un oracle ? C'est comme ça que tu les as eus, n'est-ce pas ? Mais quand ils apprendront la vérité, ils te tueront.

Il lâche le trèfle. Ses mains tremblent.

— Non, ils ne me tueront pas, lui dis-je, le plus calmement

possible en lui posant de nouveau les mains sur les épaules. Car je suis vraiment un oracle, HK.

— Toi ? Un oracle ? (Son regard revient sur moi.) Tu as toujours dit que tu ne pouvais pas... que jamais... Alors, comment ? Quand ? Pourquoi ?

— Cantilène. C'est elle qui m'a contaminé. (Je me sens rougir et je baisse les yeux comme s'il pouvait y lire la manière dont ça s'est passé.) Le jour même où je suis arrivé ici.

— Cantilène ? (Je sens son regard qui me brûle.) Alors tu dois être aussi fou qu'elle. (Brusquement, il s'éloigne de moi.) Je t'ai observé pendant que je descendais jusqu'ici. Tu n'avais pas l'air dans ton état normal. Tu te parlais à toi-même...

À *moi-même*. L'espace d'un instant, je ne comprends pas qu'en réalité il veut dire que je parlais tout seul. « Oui, je me suis parlé à moi-même. Je me suis vu moi-même... je me suis vu dans l'avenir. Et je sais que j'aurai – que j'ai déjà – le plein exercice de mes facultés mentales. » Pour la première fois depuis des mois, depuis des années peut-être, j'éclate de rire.

— Non, je ne suis pas fou ! dis-je, et je saisis de nouveau HK pour le secouer au rythme convulsif de mon rire. C'est vrai, HK, j'ai toute ma tête. Les choses vont aller au mieux.

Je m'aperçois soudain que je suis en train de lui crier en pleine face et je fais un effort pour me contrôler. J'avais raison de croire en moi, raison de lutter contre la démence, raison de m'accrocher à la vie... Je me sens rempli de soulagement mais aussi d'orgueil. « Je jure sur le tombeau de mon père que plus jamais je ne tournerai le dos aux difficultés. »

— Écoute-moi, HK. (Il s'obstine à regarder ailleurs mais je le force à poser les yeux sur moi.) Il m'est arrivé quelque chose et je ne sais pas encore très bien quel comportement adopter. Mais je suis en train d'apprendre et les choses vont aller au mieux. En fait, je crois que cela devait nécessairement se produire.

« Car, à vrai dire, je n'ai jamais désiré être un oracle, jamais imaginé que je puisse être fait pour en être un... et c'est pourtant le cas. » Je prends le trèfle en main et je suis sensible à sa traîtresse splendeur, une beauté barbelée de souffrance. « Maintenant, après tout ce que j'ai fait... comment est-ce possible ? » Je déglutis pour faire passer la boule d'angoisse qui me noue la gorge et je me remémore soudain cette même impression lorsque j'ai avalé du solii peu avant que Cantilène ne me contamine. « Le vrai commence-t-il de t'apparaître ? » m'avait-elle demandé, puis, lorsque j'avais fait non de la tête, elle avait dit : « Il t'apparaîtra. »

HK s'asseyait et me regarde sans rien dire. Je serais bien incapable à présent de deviner ce qu'il pense.

— Et SB ? (Je lui rends son regard pour tenter de nous convaincre l'un comme l'autre que j'ai toute ma raison.) Où est-il ? Va-t-il bien ?

— Bien ? (Un rictus tord la bouche de mon frère. Il se gratte sous ses haillons. Je tente de me rappeler dans notre jeunesse une occasion où je l'aurais vu transpirer.) SB est aussi bien qu'on peut l'être ici. C'est un outil. (Sa voix s'est faite amère.)

— Qu'est-ce à dire ?

— Un esclave doté de privilèges spéciaux. Anubah lui fait confiance... et il en connaît assez long sur les machines pour savoir se rendre indispensable.

Je le vois serrer les poings.

— Et toi ? Tu as pourtant étudié à la Rislane...

— C'est à peine si je sais me servir d'un terminal, me répond-il en me lançant un regard noir. Ne fais pas l'innocent, tu ne t'es jamais privé de me le faire remarquer. Crois-tu vraiment que les Techs soient nés plus intelligents que les autres ? Et t'obstines-tu à penser que notre place au sommet de l'échelle est due à notre seul mérite ?

— Non. (Je jette un bref coup d'œil à mes poignets avant de secouer la tête.) Je ne suis plus aussi fou.

— Tu devais l'être encore lorsque tu as décidé de venir ici, me dit HK en se relevant.

— Oui. (Je regarde couler la rivière.) Je sais.

— Je dois rentrer, maintenant. (Il ramasse ses deux seaux et, non sans maladresse, les remplit d'eau. Celle-ci, pour quelque raison mystérieuse, reste docilement au fond des récipients.) Si tu veux voir SB, ajoute-t-il en se relevant, je peux te conduire à lui.

Puis il s'éloigne en traînant la patte et je le rattrape pour porter ses seaux. Nous commençons à gravir le sentier. Il s'appuie lourdement sur mon épaule au point que j'en perds presque l'équilibre. Mes propres pieds laissent derrière nous un sillage sanglant.

— HK, lui dis-je. Je vais nous faire partir d'ici.

Il me lance un regard morne.

— Dis pas ça. Personne n'est jamais reparti d'ici.

— Nous serons donc les premiers, lui promets-je.

Mais au fond de moi, le Lac s'anime et j'ai soudain la certitude que nous n'en sortirons pas vivants. Jamais je ne serai vraiment libre ou apte à exercer sur moi un contrôle suffisant, à moins que je ne résolve ce mystère qui me hante la tête, que je ne réponde à l'énigme, que je ne pose les bonnes questions...

— Tu vois ? grogne HK, toi aussi tu le sais.

Je ne lui réponds rien. Hors d'haleine, titubant sous cette chaleur impitoyable, nous atteignons le haut de la falaise et nous engageons dans la ville. Je m'efforce de ne pas tressaillir lorsque les fantômes me

traversent afin que HK ne s'en aperçoive pas. « Mon propre fantôme... quand je pense que je me suis vu moi-même, sain de corps et d'esprit, dans l'avenir. Et tout bleu. De même que, dans le passé, je vois ma mère en rouge. Cantilène en rouge. Mes frères en bleu. Comme si je voyais mes propres souvenirs sous une image fantôme... »

Mais comment puis-je me remémorer des choses qui n'ont pas encore eu lieu ? Comment puis-je croire à ça ? Comment puis-je m'assurer que ce ne sont pas de simples illusions ? Ma foi s'effrite. *On constate une certaine permanence*, insiste mon esprit. Le passé comme l'avenir offrent toujours une permanence de couleurs... Pourquoi ? Et les autres fantômes ? Aux souvenirs de qui appartiennent-ils ?

Toutes ces données réunies sont par trop évocatrices. Je me fige sur place. *Et le Lac qui a viré au bleu*. Lorsque j'ai dérapé dans un Transfert sur l'estrade où Cantilène rend la justice, n'ai-je pas cru voir le Lac passer du rouge au bleu... *Dilatation temporelle*. L'effet visuel n'est pas sans évoquer la modification des couleurs de l'espace vu d'un vaisseau qui approche la vitesse de la lumière. Devant, l'univers vire au bleu et, derrière, il se fond dans le rouge. Telles sont d'ailleurs les dominantes chromatiques des galaxies qui s'approchent ou s'éloignent de nous à une vitesse voisine de celle de la lumière dans l'espace infini... *À quoi ressemble le temps vu depuis l'autre côté ?*

Paradoxe. Je suis en train de vivre un paradoxe. Le temps coule dans les deux sens... Je sens l'extase allumer un feu à la racine de chacun de mes nerfs. *Non, attends...*

— BZ ! Bordel de merde...

Je me suis étalé de tout mon long sur le sol et je comprends que c'est HK qui m'a poussé. Je me redresse et secoue la tête en tous sens. Je suis assis dans une flaque d'eau.

— Tu as renversé l'eau, gémit mon frère. Tu l'as toute renversée... maudit sois-tu ! Maintenant, je n'ai plus qu'à redescendre en chercher. (Il se mouche du revers de la main et se met à grogner dans sa barbe.)

Je me remets debout et m'essuie les mains sur mon pantalon, y laissant de larges traces de sable rouille. Je ne puis comprendre comment il peut se permettre de râler alors que mes problèmes sont sans commune mesure plus graves que les siens.

— Je suis trop près du but ! (J'en ai les poings qui se crispent.) Il me faut trouver un endroit où je puisse réfléchir en paix...

Tout naturellement, mon regard se tourne vers la tour de Cantilène.

— SB va me tuer ! Tu n'es qu'un égoïste... tu as renversé toute l'eau. À toi d'aller en rechercher.

D'un geste, il me montre ce que j'ai à faire et je le regarde avec des yeux éberlués.

— Quoi ?

— Oui, il faut de l'eau. SB en a besoin tout de suite. Il...

Je lui lance un regard dégoûté.

— Contente-toi de m'amener à lui. Il comprendra lorsqu'il me verra.

Je vois s'affaisser les épaules de HK. Il ramasse les seaux et nous pénétrons dans la ville. Nous parvenons à l'extrémité d'un mur dont une bonne part est constituée par la falaise elle-même. Juste après, je vois une personne accroupie dans l'ombre mince d'un porche. Avant même qu'elle ait levé la tête, je sais de qui il s'agit.

— SB ? lui dit HK.

SB lève les yeux. Lui aussi porte un collier de métal. Il a changé, mais pas autant que HK. Il est rasé de près et les traits de son visage sont plus durs, plus rapaces que jamais. Sa mâchoire s'orne d'une cicatrice livide.

— Bordel de merde ! Où étais-tu passé ? Comment se fait-il que tu aies mis tant de temps ?

Sur ce, il se lève en roulant des yeux furibonds.

— Regarde, SB, regarde... fait HK qui me pousse devant lui comme un bouclier.

— Qui êtes-vous ? me demande SB. (Mais son regard s'est déjà fixé sur moi et une ombre est passée sur ses traits.) Pas possible ! Tu as vraiment une sale mine, p'tit frère.

Il grimace un sourire.

Je hoche la tête et m'autorise à lui rendre son sourire.

— La réciproque est vraie.

— Mildieux... souffle-t-il, alors que la compréhension se fait jour dans son esprit. Tu nous as suivis ?

De nouveau, je hoche la tête.

— Et tu n'es pas venu avec ton armée, avec tes copains de flics ?

— Non, lui réponds-je, en haussant les épaules. Je suis venu seul.

— Fantastique ! s'exclame SB sur un ton plein d'aigreur. Et toi qui prétendais que la Voleuse d'Enfants avait donné le cerveau de HK à quelque vilain...

Il reprend l'appareil sur lequel il était en train de travailler lorsque nous sommes arrivés – un pistolet radiant de faible portée – et me le lance. Par pur réflexe, je l'attrape.

— Je n'arrive pas à réparer ce truc. C'est la première fois que je vois ce modèle. Toi, tu vas t'en occuper.

Une bouffée de haine m'étreint, violente comme une rage de dents. Je m'assois néanmoins et ramasse sa trousse à outils.

— Je suis vraiment content de te retrouver.

— Qu'est-ce que tu crois ? T'imagines-tu qu'on va bondir de joie parce que tu es prisonnier ici comme nous ? Comme ça, on va pouvoir y moisir tous ensemble. (Son regard revient brusquement sur HK.) Où

est l'eau ?

— C'est BZ qui l'a renversée.

— Alors, va en rechercher, lui dit SB en lui désignant les seaux d'un menton autoritaire.

— Je suis malade, SB. Je suis exténué. Je ne pourrai...

— Pour l'amour des dieux, laisse-le se reposer, dis-je à SB. Il fait une chaleur d'enfer.

SB fait comme s'il ne m'avait pas entendu.

— Tu veux que j'aille dire à Anubah que tu ne peux plus travailler pour lui ? Qu'encore une fois tu t'estimes trop fatigué ?

Maintenant, les taches de rousseur de HK évoquent de pâles constellations sur la peau de son visage.

— Non, SB, fait-il en jetant des regards inquiets sur la tapisserie qui voile la porte. Il est là ?

SB fait non de la tête.

— Il est sorti avec Gerth. Et tu sais dans quelle humeur ça le met chaque fois ?

Sans mot dire, HK ramasse les seaux puis s'éloigne en claudiquant. SB le regarde partir et, lentement, un sourire se forme sur ses lèvres.

J'ouvre la crosse du pistolet et en examine le circuit à la loupe. « C'est ton propre frère », ai-je envie de dire à SB mais l'inutilité d'une telle remarque me cloue les mâchoires. « Et rien n'a changé, vous êtes tous deux les miens. » En fait, je me demande à quoi je m'attendais. Je m'efforce de me concentrer sur la réparation de l'arme et l'indésirable plaisir que le Lac prend dans ma compétence me donne des picotements dans les doigts.

— Pourquoi es-tu venu ? me demande enfin SB.

Je lève les yeux vers lui.

— Parce que je n'avais nulle part ailleurs où aller.

Son sourire torve réapparaît. Il fixe son regard sur les cicatrices de mes poignets.

— Tu te figurais peut-être que Finismonde allait réaliser ce que tu n'as pas eu les tripes de faire ? dit-il en tripotant son collier.

À mon tour, je contemple mes cicatrices puis mes yeux reviennent sur SB et je me remémore le mépris que j'ai lu dans son regard la dernière fois que nous nous sommes vus. Il n'y a pas de cicatrices sur ses poignets, pas plus que sur ceux de HK. Et soudain, ces marques ne sont plus que la trace de plaies définitivement guéries, rien d'autre. SB s'arrache à mon regard. Je referme l'arme avec un claquement sec et la lui rends.

— Rien de grave. La charge est épuisée, c'est tout.

Le pli soucieux réapparaît sur son front. Il prend le radiant sans rien dire.

— Anubah... c'est votre... propriétaire ?

Le mot ne voulait pas sortir, tant il me donnait une impression de souillure.

— Oui, fait SB, mais c'est à peine si j'entends sa réponse.

Il retourne nerveusement l'arme entre ses doigts.

Je prends une profonde inspiration et ferme les yeux pour m'opposer au lancinant souvenir des barreaux et des tortures subies.

— HK m'a dit qu'il te faisait confiance. Comment celle-ci peut-elle aller jusqu'au point de te confier une arme à réparer ?

SB éclate d'un rire grinçant.

— Il peut se fier à moi tant que j'ai ça autour du cou, me répond-il en tirant de nouveau sur son collier.

— Un inhibiteur ? fais-je en regardant le collier avec des yeux neufs.

— Oui, fait SB en hochant la tête. Si nous tentons de nous servir de quoi que ce soit comportant une charge énergétique alors que nous avons ça autour du cou... (Il achève sa phrase par un geste brusque.) Le boîtier de commande, c'est Anubah qui l'a.

— Comment diable peuvent-ils se procurer des trucs pareils ?

— Par le troc. Ils échangent contre ça tout ce qu'ils trouvent dans le désert environnant. Et aussi ce qu'ils extorquent aux pauvres crétins qui, comme nous, ont le malheur de tomber entre leurs mains.

— Mais avec qui font-ils du troc ?

— Avec la Compagnie, bien sûr, me répond-il en haussant les épaules. Des milliers de gens travaillent pour la Compagnie et, pour la plupart, ils en tirent à peine de quoi subsister. Il y en a pas mal qui n'ont rien contre le fait de traiter avec des criminels endurcis puisque, de toute façon, ils travaillent déjà pour des voleurs. Comme ça, au moins, ils s'y retrouvent.

Je repense à Ang et je hoche la tête.

— Mais tu ne portes pas de collier, dit-il soudain en fixant sur moi des yeux ronds. Tu es libre ? Comment ? Pourquoi ?

Je lui montre le trèfle.

— Je porte ça.

— L'emblème des oracles ?

Je répète mes explications en m'efforçant d'être le plus bref possible. Comme HK, il en reste bouche bée.

— Par tous nos ancêtres, tu es le dernier auquel j'aurais pensé... Mais tu n'as pas l'air trop fou. Es-tu certain d'être contaminé ?

Je vois un fantôme dériver au travers de mon frère et s'enfoncer dans le rideau qui pend, immobile, dans l'embrasure. Au fond de moi, le Lac palpite, inlassable. Je me mets à rire.

— Oui, j'en suis certain.

— Par ici, tout le monde ne craint pas les oracles. Il faut dire que

si certains d'entre eux sont réellement des malades... d'autres n'ont pas assez d'imagination pour être vraiment fous ou se permettre de n'avoir peur de rien. La chance ne te sourira pas à jamais.

— On n'a jamais fait de mal à Cantilène, lui fais-je remarquer tout en me rappelant qu'elle ne s'éloigne jamais trop de ses gardes ou de Barbe d'Or.

— Cantilène ! s'exclame-t-il en prononçant ce nom comme une insulte. Tout le monde éprouve le besoin d'avoir des dieux... surtout dans un endroit comme celui-ci. Et s'ils n'en ont pas, ils en inventent. Ils croient qu'elle exerce un pouvoir sur le Lac de Feu... que c'est sa présence qui empêche Sanctuaire de sombrer dans la lave et de disparaître dans quelque faille de l'espace-temps.

— C'est vrai.

— Quoi ? fait-il avant d'émettre un ricanement de mépris.

— Oui. Elle peut réellement communiquer avec le Lac. Moi aussi, j'en suis capable. Cette faculté n'est probablement pas sans rapport avec la réceptivité FTL des oracles mais l'origine précise du phénomène m'échappe toujours. Ce que je puis dire c'est que je vois et entends des choses que tu ne saurais même imaginer, et cela depuis...

— Ça suffit, merde ! Tu es dingue. (Je vois son regard me fuir.) Et elle aussi est dingue. De tous ceux qui sont ici, c'est elle la plus folle... ou alors, c'est la meilleure actrice qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Elle est les deux, dis-je en poussant un soupir au souvenir de la première fois où j'ai vu Cantilène. Mais elle s'est retrouvée piégée ici, tout comme nous autres. J'ai fait le serment de l'en sortir... (Je vois l'incrédulité se peindre sur son visage.) ... tout comme j'ai fait le serment de vous ramener, toi et HK.

— Mais pourquoi, par les dieux ?

Je plonge mon regard dans le sien et finis par secouer la tête.

— Ça, j'aimerais le savoir. (Je tends la main.) Donne-moi cette arme.

Il se recule. Je sens tout son corps tendu.

— Anubah...

— Dis-lui qu'elle était inutilisable. Il te croira.

Une grimace tord le visage de SB mais il hoche la tête et me tend le pistolet.

— Après tout, si tu arrives à te procurer une batterie, tu resteras peut-être en vie un petit peu plus longtemps.

— Assez pour que nous ayons tout le temps de quitter cet endroit. (Il me faut alors combattre le doute qui déferle en moi.) Oui. J'y arriverai...

Sur ce, je glisse l'arme dans ma ceinture et la dissimule sous les pans de ma veste.

SB ne cesse de jeter des regards en tous sens. Ses poings se

serrent.

— Oui, par tous les dieux ! Tu vas y arriver, BZ. Tu vas nous sortir d'ici. Nous allons voler un dériveur. Oui, nous pouvons le faire tout de suite avant qu'Anubah...

— Non. Il me faut d'abord... je dois... je dois trouver... (Je trébuche sur les mots cependant que le Lac déverse en moi son angoisse.) Je ne peux pas encore partir... il me faut d'abord trouver... je ne sais pas encore pourquoi...

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? me hurle SB, puis il me gifle. Laisse tomber Cantilène, abruti. Nous sommes tes frères ! Elle, ce n'est qu'une folle.

Je me relève en me frottant la joue et il me saisit par les vêtements pour me tenir à distance. Je me dégage d'un coup sec à l'instant où HK réapparaît derrière moi. Il s'immobilise et je vois se peindre une expression inquiète sur son visage trempé de sueur. Soudain, dans la pochette de ma ceinture, la montre se met à carillonner.

— Ma montre, murmure HK lorsque la mélodie s'arrête. Tu as retrouvé ma montre. (Sa main se tend vers ma ceinture.) Fais voir... rends-la-moi...

Je lui donne une tape sur les doigts.

— Tu l'as perdue et c'est moi qui l'ai retrouvée. Maintenant, elle est à moi. (Je baisse les yeux vers l'escarcelle et y porte la main.) D'ailleurs, elle ne t'a jamais appartenu.

Ses traits se décomposent.

— Mais il ne m'est rien resté d'autre...

— Si, la vie. (Je me tourne alors vers SB :) Je vais revenir. J'ai toujours scrupuleusement fait mon devoir.

Je me fraye alors un chemin au travers des passages encombrés d'éboulis – et d'ordures – qui s'ouvrent entre les bâtiments. J'atteins ainsi un espace découvert où il m'est possible de prendre des repères. Et, d'escalier en échelle, je commence à grimper vers les hauteurs où s'érige la tour de Cantilène. Je m'y rends et vais l'y attendre. Je m'interdis de penser à ce qui pourra s'y produire ensuite car j'ai trop peur d'entendre cette réponse que le Lac est capable d'aller lire dans mon esprit.

Au tournant d'une rue, je rentre dans quelqu'un et le torrent de jurons qui s'ensuit me ramène au présent.

— Sinistre connard... commence l'inconnu. (Puis il secoue la tête et reprend :) À qui tu es, toi ?

Ses yeux se sont étrécis lorsqu'ils m'ont vu sans arme. Ils sont injectés de sang et il a la voix pâteuse de boisson ou de drogue.

Un court instant, je ne comprends pas ce qu'il me demande.

— Je ne suis à personne. Je suis un oracle.

Ma main se porte à mon trèfle et, sur son visage, l'inquiétude cède la place à la rapacité.

— Alors, tu peux m'être utile.

— Je suis lié au Lac, lui dis-je. J'ai la protection de Cantilène.

— Elle ne m'a pas mis au courant.

Il s'esclaffe et un couteau apparaît dans sa main. Il me le fait miroiter dans les yeux presque avec négligence.

— Allez, pèlerin. On y va.

Son autre main se referme sur mon bras et le tord.

Je lui lance mon genou dans les parties, il mugit de douleur et en lâche son couteau. Je m'arrache à sa prise et tire le radiant de ma ceinture.

Il le regarde d'un air stupide comme si c'était un sortilège à la Cantilène. Moi, une victime, un esclave, il n'arrive pas à imaginer que je puisse me dresser contre lui.

Je ramasse le couteau.

— Bon, lui dis-je. Je vous fais une faveur. (Il n'a même pas le temps de se mettre à penser.) Ne vous ai-je pas dit que j'étais lié au Lac ? J'aurais pu vous trancher en deux...

Il est toujours plié de douleur mais il n'a plus l'air aussi sûr de lui.

— Essayez de me suivre et je le ferai, conclus-je avec les seuls mots dont je suis certain qu'il pourra les comprendre.

Puis je lui tourne le dos et poursuis ma route, aux aguets, dans le marmonnement de mes voix, du moindre bruit de pas derrière moi. Mais il reste figé sur place. Je mets un pâté de bâtiments de distance entre nous, et je commence seulement à respirer. J'ai maintenant le pistolet et le couteau en plus du trèfle et je commence à me rendre compte que SB n'avait pas tort. Ma chance ne durera pas toujours. Je presse le pas.

J'attends d'être en vue de la tour de Cantilène et des gardes pour rentrer le radiant sous ma veste. L'avenue de squelettes sous le regard béant du crâne me donne proprement la nausée et j'ai peine à croire que j'aie jamais pu être pressé de la remonter. Pourtant ce souvenir est là au fond de moi, aussi parfait que le solii. Je passe devant les gardes. Leur regard me suit tandis qu'une fois de plus je monte ces marches.

Cantilène est déjà rentrée. Elle se tient à la fenêtre et regarde le Lac de Feu. Elle ne paraît pas m'entendre lorsque je traverse la pièce et m'approche d'elle. Je lui effleure le bras, murmure son nom, fais l'impossible pour ne pas la surprendre.

Elle se retourne, plisse les yeux. Ils sont rouges de larmes.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Mais je sais déjà. Le désespoir, ce terrible sentiment de perte et de futilité... le Lac qui nous bouffe toute notre volonté, qui nous laisse seuls. Moi-même, avec l'adhani et les conseils de Moon, j'ai déjà eu

beaucoup de mal à survivre sur un temps relativement court, mais elle, elle ne dispose d'aucun moyen de contrôle, d'aucune protection. Depuis combien de temps endure-t-elle cette torture ? Depuis combien de temps attend-elle celui qui pourra y mettre fin ?

— Cantilène, j'ai retrouvé mes frères. Nous pouvons partir maintenant.

J'ai bien conscience qu'elle peut nous rendre la tâche facile ; personne n'osera la toucher ou lui désobéir.

Mais la terreur déferle dans ses yeux.

— Non, je ne peux pas quitter le Lac... Pourquoi ne veux-tu pas me sauver ?

— Je vais...

— menteur ! Tu veux partir d'ici.

— Oui, mais en t'emmenant.

— Tu n'as rien compris. (Elle s'éloigne de moi, indifférente, et traverse la pièce. Ses yeux, lorsqu'elle se retourne à nouveau, sont deux indéchiffrables braises couvant sous la cendre.) Oui, je vais venir. Mais je veux que tu emportes quelque chose pour moi.

Je lui marque mon accord et elle lève le doigt vers la porte qui nous sépare de la chambre voisine. J'y vais pour voir ce qu'elle veut.

— Plus loin, dit-elle. La boule de feu.

Je fais un pas. Elle se précipite et me pousse dans la chambre. La porte claque derrière moi.

— Cantilène ! (La porte est fermée, bien sûr. Je la martèle de mes poings.) Tu ne vas pas me faire ça ! Ouvre cette porte, bon sang !

Mais c'est une porte en métal – une intuition me traverse : du métal pris sur le vaisseau – et je ne fais que m'y écorcher les mains. Je puis la voir au travers de la découpe en filigrane d'un panneau.

— Reste là ! me crie-t-elle. Reste là jusqu'à ce que tu m'aies sauvée ou que tu sois mort de faim !

Je donne un coup de pied dans la porte et lui tourne le dos en me maudissant tout autant pour ma crédulité que je maudis Cantilène. Je gagne la fenêtre et regarde dehors vers le bas de la tour. Celle-ci est assise sur un surplomb rocheux et toute chute me serait fatale. Mon regard se lève et rencontre le Lac qui m'observe entre les clignements de ses yeux à facettes, des yeux qui peuvent voir en avant et en arrière dans le temps.

— Qui es-tu, mangeur d'âmes ? Es-tu une créature vivante ? Es-tu d'une race exotique ?

Mais ce ne sont pas là les bonnes questions et, dans ma tête, les voix explosent dans le charabia mêlé des langues de tous âges...

— Alors va te faire foutre, finis-je par lui crier, et je vois des gens lever la tête vers moi.

Je quitte la fenêtre.

Et mon père se tient au milieu de la pièce, nimbé de rouge.

J'étouffe un cri et m'effondre le dos sur le rebord de la fenêtre en me passant la main sur les lèvres. « Son fantôme. »

— P... Père ? dis-je, attendant qu'il exprime sa volonté.

— Vous êtes toute ma fierté, me répond-il avant de me tendre les mains.

Je vois ses yeux me supplier de comprendre ce qu'il ne peut demander, ce qu'il ne va pas dire...

— Mais dis-le ! (J'ai hurlé d'une voix rauque.) Dis-le cette fois, pour l'amour des dieux. Dis-le, espèce de lâche, lâche, lâche... pourquoi m'en as-tu blâmé ? C'était ton devoir, pas le mien ! Ton devoir à toi, à toi...

Je glisse à terre et me retrouve sur un tas d'objets que je précipite aux quatre coins de la pièce. Je les entends voler en éclats. « Ce n'était pas ma faute, non, pas ma faute. » Je sens la pression se relâcher, la douleur refluer, l'abcès de mon âme se vider...

— Dieux ! Père... finis-je par murmurer en me renversant contre la pierre fraîche du mur.

Il était si simple de répondre alors.

Je me relève et respire profondément en récitant une adhani pour me reconcentrer. Pour trouver la bonne réponse, il faut poser les bonnes questions. Parler au Lac n'est somme toute pas très différent d'un Transfert. Je m'écarte du rebord de la fenêtre et commence à faire les cent pas sur le petit espace vierge d'offrandes qui se trouve au centre de la chambre. Je compte les pas. Je prends les mesures de ma prison. Je force mon esprit à se faire de plus en plus calme, de plus en plus rationnel. J'ai passé ma vie entière à éviter ce moment mais, cette fois, il me faut faire face au problème et trouver la réponse, sinon ce sera vraiment la dernière fois.

Je me rends compte que je vais avoir besoin de quelque chose pour m'aider à poser mon raisonnement pour le cas où le Lac me ferait de nouveau perdre le contrôle. Pour la première fois depuis mon arrivée à Sanctuaire, je repense à l'enregistreur qui est inséré dans ma ceinture. Je l'allume. Il marche encore. Je frissonne en entendant les dernières paroles que je lui ai confiées. J'avance la bande et commence à enregistrer les données que j'ai déjà rassemblées, les pièces du puzzle qui s'ajustent presque. Je dicte à haute voix, paniqué à la pensée des parasites que je ne manquerais pas d'obtenir si j'usais du branchement cérébral direct.

Qu'ai-je vu ? J'énumère les anomalies constatées sur mes doigts.

— Des vestiges du Vieil Empire et, en particulier, un vaisseau. Des distorsions électromagnétiques. Des distorsions spatio-temporelles. Une rivière dont le cours semble se nouer par endroits. Des bâtiments coupés en deux par la roche. Toutes sortes de choses qui défient la

raison et qui, pourtant, doivent être réelles...

Qu'est-ce que j'éprouve ? Un flot d'appréhension se déverse en moi. Je bande toute ma volonté pour maintenir fermées les écluses de ma concentration.

— Des émotions qui ne sont pas les miennes. Des visions, des fantômes... des souvenirs tirés du passé comme de l'avenir, en un sens. Tout semble être lié à la réceptivité des oracles. Seul un oracle peut faire l'expérience de ce genre de phénomènes, de cette relation au Lac.

Et quel est le dénominateur commun ? Je me mords cruellement le poing pour m'accrocher à ma pensée tandis que je sens monter en moi l'excitation du Lac. Je vois ce lien. Il est indéniable.

— Le vaisseau ! C'est ce vaisseau qui est la clé du mystère, ce vaisseau qui s'est écrasé là et dont la vitesse était supérieure à celle de la lumière. Le Vieil Empire possédait des moteurs stellaires bio-créés pour manipuler l'espace-temps... de véritables intelligences artificielles !

Je me rue sur la porte, me suspends au métal guilloché de l'oculus et hurle :

— Cantilène !

Je la vois se détourner de la fenêtre, crispée par l'inquiétude.

— Qu'est-ce qui t'a formée ? (Elle semble s'empresse de sombrer en Transfert et le Lac déferle dans mon esprit. Je continue de poser mes questions en hurlant.) Est-ce le moteur du vaisseau qui s'est écrasé ici ? Est-il toujours vivant ?

— Oui... murmure le Lac, et son chuchotement se répercute en écho dans ma tête. Perdu... égaré dans le temps... enseveli vivant. Votre serviteur...

Une flambée de spectres prend possession de ma vue et de mon ouïe. Je comprends enfin l'obsession que le Lac éprouve envers les humains... ses dieux, ses créateurs.

Pourtant, c'est lui qui les a chassés d'ici.

— Pour quel motif as-tu détruit cette cité ? Pourquoi as-tu provoqué l'irruption du chaos dans Finismonde ?

Conçu pour manipuler le continuum afin qu'un vaisseau lancé à la vitesse de la lumière n'engendre pas de paradoxe, ce type de moteur ne pouvait voir son fonctionnement abandonné au pur caprice sans risque de perturbations catastrophiques dans la civilisation humaine. Il était, par définition, une créature douée d'un contrôle et d'une santé à toute épreuve. *Pourtant, il agit au hasard. Il est imprévisible... dément.*

— Ordre, murmure le Lac. Perdu... perdu... qu'on me donne un ordre !

Un maelström se déchaîne sous mon crâne. Ordre, désordre, folie... *pourquoi ?* Quel traumatisme a-t-il subi... *Bien sûr !*

— L'accident ! Le choc s'est produit lors de l'impact !

Son sens de l'ordre a dû être détruit et l'interaction espace-temps s'est mise à dériver au hasard. La capacité du moteur de maintenir sa propre intégrité physique s'est transformée en un processus de mutation incontrôlable.

Il en est résulté un nombre incalculable d'états d'ordre potentiel divergents, chacun mettant en œuvre sa propre réalité, et tous à l'unisson. Ensemble, ils n'ont fait qu'engendrer la folie, l'impuissance, le désespoir... une âme torturée. *Le Lac de Feu*.

— J'ai compris ! dis-je avant de pousser un soupir.

Depuis l'accident, il ne fait qu'attendre ses créateurs, pour qu'ils viennent l'entendre, le soigner, lui redonner sa raison d'être...

Puis, enfin, après un millénaire d'attente, quelqu'un avait répondu. Ce quelqu'un, c'est moi. Je suis le bon, celui qui sait, en fin de compte. J'écrase mon front contre l'oculus filigrané de la porte, rassuré par sa solide réalité.

— Je sais ce dont tu as besoin.

— *Oui !* s'écrie Cantilène avec la voix du Lac.

Elle se détourne de la fenêtre et je la vois me tendre les bras, les joues ruisselantes de larmes... ce n'est pourtant pas son visage que je vois, mais celui de Moon, à l'instant où le Lac me pénètre pour me récompenser.

De nouveau capable de bouger, je me redresse et reste assis à terre. Je secoue la tête et grimace en me demandant combien de temps s'est écoulé. Dehors, il fait nuit, mais ça ne veut rien dire. En fait, je ne vois pas pourquoi je m'obstine à tenter de conserver la notion du temps.

Le Lac... Je m'adosse à la porte et me relève... enfin, tant bien que mal. J'ai les muscles tout ramollis de ces heures passées dans la jouissance du Lac. Mes mains se promènent à tâtons sur mes vêtements souillés comme pour s'assurer que rien ne manque. Mon regard suit le même chemin mais sans trop insister... J'ai beau savoir, je ne suis pas encore prêt à me rappeler certains détails. J'éclate de rire et j'y perçois toujours des nuances hystériques. Plus jamais je n'aurai peur de me laisser aller, de me perdre dans un excès de plaisir sensoriel... car rien dans l'expérience humaine ne saurait égaler ce que je viens de vivre.

Des remontées de sensations et d'images continuent de couvrir ou de crépiter dans mes nerfs ravagés par l'incendie de l'extase mais j'ai retrouvé assez de clarté d'esprit pour me remettre à penser. Je me dirige vers la table au chevet du lit de Cantilène, traversant la lumière ambrée qui émane de sa boule de feu. C'est la première fois que j'observe ce globe de si près et je m'aperçois qu'il retient captive une goutte du Lac lui-même. Timidement, je l'effleure et, au travers de son épaisse surface protectrice, je puis faiblement sentir sa chaleur. Je débouche la bouteille de brandy et m'en octroie une lampée. La brûlure de l'alcool me déchire le gosier, me fait tousser, mais me donne assez d'énergie pour retourner vers la porte. Elle est toujours verrouillée. Cantilène n'a pas eu le temps de l'atteindre lorsque le Lac nous a tous deux submergés. J'appelle Cantilène mais elle ne me répond pas. Je ne puis même la distinguer dans les ténèbres qui s'étendent au delà de l'oculus de métal tarabiscoté.

Une inspection plus ou moins tâtonnante m'amène à découvrir un interrupteur que je bascule et la lumière se répand dans la pièce. Je prends alors conscience qu'il doit y avoir un générateur quelque part dans cette tour. Je commence à fouiller dans le trésor de Cantilène car je me dis que, dans cette quincaillerie de contrebande, il doit bien se trouver un objet qui contienne une batterie adaptable au pistolet radiant.

Je retrouve les bottes que j'avais en arrivant et les enfile, non sans frémir de douleur car j'ai les pieds terriblement enflés. Enfin, je parviens à mettre la main sur ce que je cherche... un module d'alimentation arraché au rover de quelque infortuné pèlerin. Les piles sont un peu trop grosses mais j'arrive à en fourrer une dans la crosse

de l'arme. Je n'ai plus qu'à prier pour que la charge soit suffisante. Je pointe le pistolet sur le verrou de la porte, presse la détente et compte jusqu'à dix après avoir fermé les yeux pour ne pas être ébloui. Lorsque je les rouvre, l'emplacement de la serrure n'est plus qu'un trou frangé d'incandescence. D'un coup de pied, j'ouvre la porte.

Cantilène est étendue sur le sol dans une flaque de lumière. Je m'approche d'elle et pose la main sur sa gorge en quête d'une pulsation qu'avec soulagement je perçois. Elle a seulement perdu connaissance. Je m'assois à ses côtés.

Mais il fait nuit et il faut en profiter pour tenter de sortir d'ici. Je la secoue avec douceur mais elle reste inerte. Je vais chercher le brandy et lui en fais couler un filet entre les lèvres. Prise d'une quinte de toux, elle avale convulsivement l'alcool. Je vois ses paupières battre.

Puis son regard se fixe sur moi, un regard agrandi par une surprise qui, peu à peu, se mue en compréhension, en resplendissante sérénité.

— BZ... murmure-t-elle. Tu as compris ! (Je hoche la tête et esquisse un sourire.) Je ne croyais pas que tu réussirais... je n'ai jamais pensé que quiconque puisse réussir.

Ses yeux se remplissent de larmes et elle enfouit son visage dans ses mains chargées de bagues.

— Cantilène, lui dis-je en la prenant par le coude pour tenter de la faire se relever, nous n'en sommes pas encore tout à fait sortis mais, à présent, nous pouvons quitter cet endroit.

— Quitter cet endroit ? (La terreur déferle sur ses traits.) Non ! Je ne peux pas...

Et ce sentiment d'impuissance, de désespoir et d'effroi dont j'avais cru m'être libéré reprend possession de mes pensées. Les différentes choses qui peuvent tourner mal lors de notre évasion me traversent l'esprit et me paralysent.

— Pourtant, j'ai tout compris ! (C'est un cri que j'ai poussé.) Ce n'est pas juste ! (Je prends Cantilène par les épaules.) Que diable veux-tu de moi ?

Elle tombe en Transfert et c'est le Lac qui me répond d'une voix gémissante :

— Besoin de toi... besoin d'ordres.

Et je prends soudain conscience que comprendre n'est pas guérir, qu'un diagnostic de folie n'est pas une cure en soi. Il a besoin d'autre chose... de plus que nous ne pourrions jamais lui donner.

— Je ne puis te guérir ! lui dis-je en m'adressant à Cantilène. (Je mesure à quel point je suis impuissant ici, impuissant à sauver le Lac, impuissant à le contrôler, impuissant à lui donner ce qu'il désire.) Je ne peux vraiment pas te guérir. Et Cantilène non plus. Il y a des gens

qui en sont capables... (Des gens qui maîtrisent cette technologie depuis des siècles et manquent seulement de matière première pour mettre en application leur savoir théorique.) Ces gens donneraient n'importe quoi pour les renseignements que je puis leur apporter ! Mais il faut que je puisse les leur communiquer ! Et si je reste ici, je mourrai, emportant la vérité dans la tombe.

En moi, l'épouvante et l'impuissance atteignent un sommet... puis se dissipent. Cantilène frissonne, rentre en elle-même et reste inerte entre mes bras. J'ai réussi à calmer le Lac, à lui faire comprendre... Je reprends mon souffle et me relève en remerciant un millier d'ancêtres... ces ancêtres qui ont élaboré la technologie du Vieil Empire.

— Viens, dis-je à Cantilène avec une infinie douceur. Tout ira bien maintenant.

Je lui prends les bras pour qu'elle se relève.

Elle m'échappe et secoue la tête.

— Non.

— Mais ta situation t'est pourtant insupportable. Tu as horreur de ce que te fait le Lac...

— Il a besoin de moi. Il est tout seul ; il a besoin de ma présence. Je suis une personne importante ici ; je suis une reine ! J'appartiens à ces lieux. Je veux rester...

— Mais bordel ! (Je hurle à présent, perdant toute patience.) Tu es complètement folle ! Tu as plus besoin d'aide que ce putain de Lac et je veillerai à ce qu'on te soigne. Allez, viens.

Je la remets debout de force.

Elle se dégage de ma prise et commence à crier. Je la frappe. Elle cesse de crier et s'effondre à terre.

Je gagne la porte et appelle les gardes :

— Il est arrivé quelque chose à Cantilène.

L'arme au poing, elles escaladent quatre à quatre les marches et, à l'instant où la première franchit le seuil, je l'assomme avec une chaise. Elle bascule en arrière et entraîne les autres dans sa chute. Je ne les vois pas remonter.

Je vais pour ramasser Cantilène lorsque je me ravise et retourne dans la pièce voisine. Je prends le globe qui contient une goutte du Lac de Feu, l'enveloppe dans un linge épais et noue ce baluchon à ma ceinture. Puis je drapé Cantilène dans une couverture, la place sur mon épaule et descends les marches.

Personne ne s'interpose lorsque nous quittons la tour et je rebrousse chemin au travers du traître clair-obscur des ruelles de la ville. Je m'égare une bonne demi-douzaine de fois avant de retrouver l'endroit où j'ai laissé mes frères mais personne n'est assez fou pour chercher noise à un homme armé qui transporte un corps inanimé.

Lorsque j'atteins le porche que je crois être celui de la maison d'Anubah, je marque un temps d'hésitation. Les pièces auxquelles cette porte donne accès sont plongées dans l'obscurité mais, un peu plus bas dans la rue, à la lueur d'une torche solaire, des hommes s'adonnent à quelque jeu en s'esclaffant bruyamment.

Une silhouette apparaît sur le seuil et je me raidis.

— BZ ?

— SB !

Je fais un pas vers le porche mais il m'interrompt d'un geste.

— Doucement ! Anubah est là. Il dort. (Puis il me fait signe de m'accroupir au pied du mur.) Les dieux soient loués, grogne-t-il, je commençais à croire que tu ne reviendrais pas.

— Ne t'ai-je pas dit que je faisais toujours mon devoir ?

Il fronce les sourcils et je dépose Cantilène à mes pieds en prenant le maximum de précautions possible. Je m'assois ensuite au pied du mur, tremblant de tous mes membres. Je me demande vaguement depuis combien de temps je n'ai pas mangé.

— C'est elle ? s'enquiert SB.

— Oui.

Je l'entends marmonner quelque chose qui ressemble à : « Crétin ! » puis il se retourne vers le porche pour souffler à mi-voix :

— HK.

Ce dernier émerge à son tour. Il tient une mallette. Tous deux s'accroupissent à mes côtés.

— Voilà les outils, fait SB en arrachant la mallette à HK. Retire-nous ces inhibiteurs. Tu peux les court-circuiter ?

— Certainement pas si vous tenez à votre peau. Pouvez-vous m'apporter le boîtier de commande ?

— Non. Je ne sais même pas où Anubah le range...

Il s'interrompt brusquement et baisse la tête car un passant s'approche.

Dès que l'étranger s'est éloigné, je reprends :

— Le pistolet marche. Nous n'avons plus qu'à partir d'ici.

— Non ! Je veux d'abord que tu me retires ça. Je tiens à quitter ces lieux en homme libre. (Il m'agrippe le bras.) Tu me comprends, dis ?

Dans l'obscurité, ses yeux m'évoquent deux fosses remplies de braises.

— D'accord. (Dans la faible lumière reflétée par les murs, je m'efforce de choisir les outils qui conviennent.) Il fait trop noir ici... attends.

Je prends le baluchon suspendu à ma ceinture, en dénoue les coins et révèle la boule de feu. Son indéfectible éclat jette une chaude lumière sur le visage de mes frères.

— Qu'est-ce que c'est ? murmure HK. De la lave ?

— Non. Une goutte du Lac de Feu. (Je lève au ciel un regard extatique.) Et c'est un moteur stellaire, HK ! Tout ce putain de Lac n'est en réalité qu'un vaste moteur stellaire !

C'est seulement maintenant que je commence à percevoir les implications de ma découverte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? gronde HK. Tu ferais mieux de mettre un terme à tes discours de dingue et t'occuper de nous libérer.

— Je ne suis pas dingue, lui dis-je en soutenant son regard. J'ai découvert ce qu'est le Lac de Feu : un vaisseau du Vieil Empire qui, jadis, s'est écrasé ici. Et personne n'en a jamais rien su. Un millénaire durant, sa cellule s'est multipliée sans que rien ne l'en empêche. Tous ces phénomènes anormaux viennent de lui. Penses-y, SB ! Pense à ce que cela peut signifier pour l'Hégémonie !

— Tu es sûr de ce que tu avances ? fait SB. Sûr et certain ?

— Absolument certain.

— Dieux... murmure HK. Et nous sommes les seuls à le savoir.

— Raison de plus pour sortir vivants d'ici. (Je branche la loupe et observe sur la surface des inhibiteurs l'invisible tracé de leur circuit. Plus par instinct que par constatation visuelle, je suis ces filaments microscopiques jusque dans l'intérieur des colliers.) Parfait ! Passe-moi une boîte de résonance. (HK me place dans la main l'instrument que je lui ai demandé et je pianote sur le clavier une séquence codée... notes en partie audibles, en partie muettes pour mes oreilles... Sur les deux colliers, je vois le rouge tracé clignoter puis s'éteindre.) Ça y est ! Désactivés. Vous êtes libres. Allons-y, maintenant...

— Un instant, fait SB avec un mauvais sourire et, avant que je n'aie pris conscience de ce qu'il est en train de faire, il ramasse le radiant et disparaît à l'intérieur de la demeure.

Je pousse un juron.

— Qu'est-ce que...

Un mugissement de rage, un murmure. Un bref éclat de lumière et un cri...

Plus bas dans la rue, les hommes dressent la tête lorsque SB réapparaît sur le seuil. Parmi eux, certains se relèvent ou crient le nom d'Anubah.

— J'ai retrouvé le sentiment d'être un homme, fait SB, le sourire aux lèvres et l'arme brandie.

— Tu l'as tué ? lui dis-je d'une voix presque éteinte.

— Évidemment. (Il hoche la tête.) C'est ce qu'il méritait.

Je me détourne sans rien dire. Trop de voix hurlent dans mon esprit.

— Par les dieux, fait HK. (Il gémit si fort qu'il en crie presque.) Ils se sont aperçus de ce que tu as fait.

Son doigt se pointe sur le bas de la rue et il se met à trembler de panique.

— Calme-toi, ai-je le temps de lui dire avant qu'il ne ramasse le globe et ne s'éloigne en traînant la patte.

Derrière nous, on commence à crier. Le bras de SB se lève avec le pistolet au bout.

— Non ! fais-je, mais il tire.

Je vois les armes paraître et le groupe d'hommes s'avancer vers nous, menaçant. Je reprends Cantilène sur l'épaule et nous nous mettons à courir. C'est un poids mort mais la rage que j'éprouve à l'égard de mes frères me donne encore plus d'énergie que la peur.

Le dédale des ruelles est tout à la fois notre ami et notre ennemi. Pendant que nous courons, une image s'accroche à mon esprit, celle d'un terrain aplani avec des rovers prêts à décoller. L'évasion, la liberté. Je voudrais désespérément les voir paraître devant nous.

Et soudain, ils sont là, le terrain, les rovers, comme si j'avais le pouvoir de pervertir le temps et l'espace. Je bande mes ultimes forces et accélère mais, dans le dur éclat des lumières, je vois que le nombre des hors-la-loi s'est accru. Parmi eux, Barbe d'Or rugit en nous montrant du doigt...

— Là ! C'est lui ! Il enlève Cantilène.

SB tire sur lui et il s'écroule, mais le reste de la foule se resserre sur nous en ordre dispersé.

— Laisse-la ici ! Lâche-la ! hoquette SB qui tire HK par le bras. C'est elle qu'ils veulent. Ils vont nous massacrer !

Au lieu de faire ce qu'il dit, j'oblique vers le rover le plus proche et j'y grimpe pour y déposer Cantilène. SB et HK s'engouffrent derrière moi dans l'appareil. Je referme la portière, la verrouille, décroche le combiné, me le place sur la tête et lance un ordre de départ. Puis je m'effondre sur le siège du pilote. Le tableau de bord s'éveille. Je décolle et j'entends mes frères grogner lorsque l'accélération les plaque contre la paroi du fond. C'est à peine si je puis supporter le poids de ma main sur les commandes tandis que nous jaillissons à la verticale du plateau et pénétrons dans les ténèbres.

À mes pieds, Cantilène reprend conscience. Elle pousse quelques faibles gémissements et se hisse au tableau de bord pour poser les yeux sur le Lac de Feu, dehors, dans la nuit.

— Non... murmure-t-elle. (Puis son regard se tourne vers moi et elle se met à crier :) Non ! Non ! Ramène-moi !

Et elle se met à tambouriner de ses poings sur le tableau.

Je ne lui prête nulle attention, essuie la sueur qui me ruisselle dans les yeux puis compte sur l'écran ces points qui sont des dériveurs à notre poursuite. Ce rover est trop vieux, trop lent, trop lourd pour les semer. S'ils nous rabattent vers le Lac...

Cantilène en est à pousser des cris hystériques. J'ai le crâne qui s'emplit de bruits, de la plainte d'un millier de mémoires... et d'aveuglantes éclaboussures d'énergie. Le Lac se met soudain à bouillonner, il explose en gouttelettes de feu. Le rover cahote sur les ondes de choc et, le vertige dans les yeux, je vois le plateau sur lequel s'érige Sanctuaire miroiter, s'effriter puis sortir de la réalité comme s'il n'avait jamais existé.

Mais mon regard incrédule me montre aussi nos poursuivants, juste au-dessous de nous, qui se rapprochent, qui se rapprochent...

Je ferme les yeux et je me concentre sur l'impossible. Un ciel dégagé, personne à nos trousses, un jour neuf, le Lac de Feu loin derrière nous...

— Non ! hurle Cantilène pour la dernière fois.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? est en train de crier SB. Saints aïeux ! Que s'est-il passé ? Où sommes-nous ?

J'ai sous les yeux un ciel parfaitement dégagé qui se nuance en dégradé d'un horizon bleu pâle jusqu'à l'indigo du zénith. Il n'y a pas de points sur l'écran. C'est un jour neuf et, dans ma tête, le silence est assourdissant. Le Lac a disparu.

— SB... prends les commandes...

Je bloque le pilotage du rover sur *Trajet*.

Il glisse sur le siège à l'instant où je me lève. Mes jambes se dérobent sous moi et je suis obligé de me retenir au tableau de bord. Mes yeux tombent sur Cantilène qui est assise, toute raide, sur le siège du copilote.

— Cantilène ?

Elle a les yeux grands ouverts mais elle ne bouge pas. Je la secoue doucement. Elle retombe en arrière dans le fauteuil, totalement molle, le regard fixe.

— Cantilène !

C'est ma propre voix qui me hurle dans les oreilles. Le Lac a disparu, le silence est presque insupportable... *Dieux ! Qu'est-ce que j'ai fait ?*

— Mais que diable s'est-il passé ? répète SB en me tirant par le bras. BZ... ?

— Le Lac, fais-je. (Et, pendant un moment, c'est tout ce que je puis dire.) Il nous a laissés partir.

Je les sens qui se regardent l'un l'autre puis qui me regardent.

— Ce que tu racontais était donc vrai, souffle HK.

— Où sommes-nous, répète SB, les yeux fixés sur les voyants du tableau.

— Sur un trajet qui nous ramènera à la civilisation en une demi-

journée.

Une demi-journée sans histoires. Un vol normal. Mes mains se portent à mon visage. J'éprouve comme une sorte de surprise. Nous avons survécu.

— Tu veux dire que le Lac est vivant ? me demande HK qui est assis derrière moi.

Il lève la boule et contemple à l'intérieur l'ardente goutte du moteur.

Je hoche la tête, soulagé. Il l'a toujours.

— Et tu peux lui parler ?

— Je l'ai fait, en un sens. (SB se retourne et HK pose sur moi des yeux où se lit une terreur enfantine tandis que je me laisse tomber sur la banquette à côté de lui.) Mais je ne l'entends plus et je ne crois pas qu'il m'entende.

Je me sens vide, drainé de mon sang. Mon regard revient sur Cantilène.

— Dieux merci, tu ne l'as pas lâché, fait SB en se retournant encore une fois pour poser les yeux sur le globe.

— Lâcher ça ? s'écrie HK en secouant sa chevelure crasseuse. (Il lève la sphère à bout de bras.) Plutôt mourir ! Plutôt tuer ! Mildieux ! SB, t'as une idée de sa valeur ? (Il pousse un petit rire.) Personne n'a la moindre idée de sa valeur ! C'est plus que personne n'a jamais pu rêver ! Nous l'avons trouvé, notre trésor. (Il jette un coup d'œil au-dehors sur Finismonde.) Au diable le rachat du patrimoine familial ! Ce sont des planètes entières que nous allons nous payer !

SB part d'un grand rire.

— On va la vendre au plus offrant. On en tirera une vraie rente. On aura le Premier ministre à genoux devant nous en train de nous implorer de le mettre dans le secret...

— On va s'acheter de l'eau-de-vie. Nous ne mourrons jamais.

C'en est trop. Je reprends des mains de HK le globe qui m'exprime son soulagement par un soupir.

— Vous ne seriez pas en train d'oublier quelque chose ?

Ils me regardent sans comprendre.

— C'est moi qui ai découvert cette sphère.

— BZ...

— Enfin, tu ne peux pas...

Leurs clameurs s'unissent et se répercutent en cascade sur les parois de la cabine exiguë.

— ... égoïste...

— ... après tout ce que nous avons souffert...

— ... partager avec nous...

— ... ne le méritons-nous pas ?

— Fermez-la ! (Je les foudroie du regard.) Le moteur stellaire

appartient aux peuples de l'Hégémonie. Il est leur héritage, ils ont des droits sur lui. Je m'en vais le leur rendre. Et personne n'aura de rançon à payer pour l'avoir.

— Tu veux dire que tu vas le donner ? me raille SB. Tu ne parles pas sérieusement ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie...

Je cligne des yeux, plisse le front, sous l'écho du souvenir que le présent éveille... *Exactement ce que j'avais vu*. Les derniers doutes sur ma santé mentale se dissipent. Je retourne vers Cantilène et lui tiens la boule devant les yeux.

— Écoute, lui dis-je d'une voix suppliante.

Son regard est fixé sur le globe mais elle ne bouge toujours pas. SB nous regarde.

— Elle aussi, elle n'a eu que ce qu'elle méritait.

— Mais, BZ... piaille HK dans mes oreilles. Le patrimoine ? Tu ne veux pas qu'il nous revienne ? Tu ne veux pas...

SB lui jette un grognement et il s'arrête de parler. Puis SB lève les yeux vers moi.

— Tu as changé d'avis ?

Je fais non de la tête.

Le reste du parcours s'effectue dans un silence total et, dans ma tête, le silence est bien pire. Les pensées qui auraient dû venir combler ce vide ont refusé de se former. Je me remémore Ang et Osdrin, je revois mes frères à leur place ; mais je n'ai de force ni pour la culpabilité, ni pour la douleur, ni même pour l'ironie. Mon épuisement est tel qu'il m'empêche de dormir. Je contemple les terres hostiles qui se succèdent et s'effacent sur les flancs de l'appareil, les déserts, les montagnes, les jungles... la rapacité, la souffrance, les rêves qui s'égarèrent. Je suis inaccessible à toute sensation, hormis celle que m'inspire la perspective de revoir la cité frontière de la Compagnie. Je rêve de la revoir comme je n'ai jamais rêvé de rien, j'ai hâte d'y être, car elle représente cette fois la sortie de l'Enfer.

Il fait nuit noire lorsque nous nous posons sur l'aéroport de la Compagnie. L'administration nous traque avec un zèle exténuant mais ils n'arrivent pas à prouver que nous ne sommes pas ce que nous prétendons être et même ils ont quelque respect pour les oracles. HK et SB tiennent leur regard posé sur moi mais je ne suis pas près de livrer mon secret à la Compagnie. Ils n'accordent pas la moindre attention au globe ; je le récupère dès qu'ils ont quitté l'appareil. Ils mettent évidemment le rover en fourrière, sachant très bien que nous n'irons pas nous plaindre. Nous ne le reverrons jamais, mais ça n'a pas d'importance. Nous sommes libres, et vivants.

Après le passage de la douane, je mène Cantilène et elle me suit docilement, les yeux fixés sur le globe. Je cherche sa mère au delà du portail, espérant faiblement qu'elle aura été prévenue de notre arrivée, mais elle n'est pas là. Je veux me renseigner sur son adresse mais SB et HK insistent pour que nous réglions notre passage pour Seuil avant que je n'entame mes recherches. Je cède car je veux bien admettre qu'il faut mettre autant de distance que possible entre Finismonde et nous.

Les gens nous regardent, bouche bée, lorsque nous traversons les locaux portuaires, mais je me fiche totalement de ce que chacun peut penser. La première navette pour Seuil ne partira pas avant un jour et demi.

Au buffet, nous nous accordons un vrai repas avec assez de plats pour que la table en craque. Cantilène ne touche à rien. Et moi, à mesure que j'entends l'inlassable plainte de mes frères qui tentent de me faire changer d'avis quant à notre trésor, j'ai mon appétit qui se ratatine et mon estomac qui se noue autour d'un bloc de froid mépris. Je plonge le nez dans mon assiette, les ignore et ils finissent par s'arrêter. Ils posent sur moi un regard navré en échangeant des messes basses.

Puis, montrant Cantilène, SB déclare :

— Bon, puisque tu veux bien te débarrasser d'elle, occupons-nous-en tout de suite.

Je hoche la tête, surpris, et nous ramenons Cantilène en ville. C'est déjà le milieu de la matinée et une brume chaude s'accroche à nos pas. Une terrible sensation de déjà vu m'assaille tandis que nous longeons les rues blanches aux volets clos. *Bienvenue à Finismonde*. SB ne cesse de courir au-devant de tout le monde pour demander où habite l'oracle. La plupart des gens ne lui répondent pas et je ne peux pas les en blâmer. Je traîne un peu derrière, alourdi par mon propre épuisement, par l'absence de volonté de Cantilène et par les jérémiades de HK au sujet de sa jambe.

SB réapparaît soudain au coin d'une rue alors que nous pensions l'avoir définitivement perdu.

— Par là, nous crie-t-il. Elle habite par là.

Nous le suivons dans la ruelle et nous engageons dans un quartier qui m'est inconnu, nettement plus désert et plus dégradé que le reste de la ville. Une déplaisante vie fongueuse suinte des crevasses et des lézardes des murs. SB nous entraîne dans une cour lépreuse. Autour de nous, les bâtiments paraissent vides. Je ne puis croire qu'Hahn soit forcée de vivre dans un endroit pareil. L'instinct d'une longue expérience retentit en moi et me force à faire marcher ma cervelle.

— SB, ce n'est pas...

— Si, là, insiste-t-il en tenant une porte grande ouverte. Elle ne

veut pas que ça se sache.

Ça n'a rien d'absurde, hélas, et je tire Cantilène vers l'entrée. J'entends HK traîner la patte derrière moi. J'inspecte aussitôt l'intérieur de la pièce et constate qu'il n'y a personne.

Je me mets en colère.

— SB, quel diable de...

Il hausse les épaules.

— Il nous fallait trouver un endroit tranquille pour faire un brin de causerie sur notre avenir. HK, prends-lui le globe et apporte-le-moi.

HK me fait sauter la sphère des mains et passe du côté de SB. Ce dernier s'est assis sur le coin d'un débris de table.

— Dois-je encore une fois t'énumérer les raisons pour lesquelles tu n'es qu'un con ? me demande-t-il.

— Et moi, dois-je te le répéter ? Rien de ce que tu pourras dire ne changera quoi que ce soit. (Je prends une profonde inspiration pour m'efforcer de rester calme.) Écoute SB, c'est une ordalie que nous venons de vivre. Je sais combien vous avez souffert. Et vous avez dû subir ça plus longtemps que moi... (Chaque mot me donne l'impression d'une couche de poussière de plus qui se dépose dans ma bouche.) Mais vous finirez par voir les choses clairement lorsque vous...

— Lorsque nous quoi ? fait-il, amer. Peux-tu me dire ce qui nous attend ? Rien, à moins que nous n'ayons ça.

Il me désigne le globe.

— As-tu jamais envisagé de faire un travail honnête ? J'y prends bien du plaisir, moi.

HK se met à ricaner.

— Hypocrite. Tu voulais accaparer les domaines pour toi tout seul. Tu crois qu'on ne s'en est pas aperçu ? Tu n'as quitté la maison que parce que Père t'a percé à jour.

Je sens le rouge me monter au front.

— Tu veux dire que j'aurais dû rester et vous aider à sucer le sang de nos ancêtres ?

« Je vous aurais plutôt tués. » J'ai mes poings qui se ferment et je me force à les rouvrir.

— Ça... ça n'a plus grande importance maintenant, leur dis-je d'une voix faible. C'est du passé, c'est fini. Ce qui compte, c'est que nous n'ayons plus d'autre famille que nous-mêmes. Il serait stupide...

— Alors pourquoi ne pourrions-nous retrouver notre fortune ensemble ? fait HK. Pourquoi ne serait-ce pas possible ? N'y a-t-il pas quelque chose que tu désires ? Il doit y avoir quelque chose... quelque chose que tu désires plus que tout. Quelque chose que tu n'aurais jamais pu avoir avant mais que, maintenant...

« Moon. » Son visage m'envahit l'esprit. Je prends conscience de

ce que je n'ai pas eu le temps de voir jusque-là, que l'impossible est devenu possible... qu'il m'est possible de la revoir, grâce au Lac de Feu.

— Moon...

— Tu vois ? s'empresse de me faire remarquer SB. Il y a quelque chose. Je savais bien que tu n'étais pas la sainte nitouche que tu veux paraître. Ce que tu veux, tu peux l'obtenir, alors nous allons partager. Chacun sa part... (La rapacité la plus pure se lit à présent sur son visage et sur celui de HK.) Il y en a largement pour trois.

— Non, dis-je, sans plus. Jamais. (Je m'aperçois que rien ne saura jamais m'obliger à leur donner cette forme de pouvoir.) Vous ne le méritez pas.

Leur visage se fige. Je jette un œil vers Cantilène qui est toujours à côté de moi, le regard absent et fixé sur le globe.

— Alors je vais te donner une raison supplémentaire de voir les choses sous notre optique, petit frère, me dit SB. (Il plonge la main dans la poche de son manteau en loques et exhibe le radiant.) Parce que tu veux rester vivant.

— Père de nos aïeux ! (Je fais un pas vers lui, incapable de croire sur le moment qu'il puisse être sérieux.) Ça suffit tes conneries, SB. Donne-moi la sphère, et ce putain de pistolet.

Je tends la main.

SB ne bouge pas d'un pouce. La crosse de l'arme est toujours calée dans son poing.

Je m'arrête et quitte son sinistre rictus d'étranger pour le visage de HK. Celui-ci baisse les yeux, les baisse sur le globe. Mes mains se crispent.

— Allez ! (Je suis au bord du rire.) Tu ne vas pas tirer. Tu ne vas pas tuer un officier de police. Tu ne vas pas tuer un oracle. (Je lève le trèfle.) Enfin, merde, tu ne vas quand même pas assassiner ton propre frère...

Je fais un autre pas.

SB tire.

Effondré au pied de la claire paroi vitrée de son bureau, Gundhalinu égrenait un chapelet de jurons entre ses dents comme si le choc d'avoir été trahi ne faisait que redoubler la souffrance réveillée de ses souvenirs. Il resta encore longtemps à fixer cette pièce aux recoins connus dans leurs moindres détails, tel un amnésique qui vient de recouvrer la mémoire. Puis il se leva non sans raideur et regagna son bureau, le bras pressé contre son flanc.

— Ossidge ?

— Oui, Inspecteur.

Son sergent lui avait répondu dans le temps d'un battement de cœur.

— Je puis recevoir les prisonniers, maintenant.

— Bien, Inspecteur.

Il se laissa tomber dans son fauteuil et prêta l'oreille aux palpitations qui l'assaillaient encore. L'adrénaline recommençait à se déverser, avec les souvenirs...

Celui de ses frères, debout au-dessus de son corps tendu par l'effort de ne pas gémir, de ne pas pleurer. Le souvenir de HK lui dérobant sa montre dans la pochette de sa ceinture avant de l'abandonner à la mort... Le souvenir d'être resté plusieurs heures allongé à terre en compagnie de choses invisibles qui lui grimpaient sur le visage, en compagnie d'une trop grande douleur pour songer même à remuer, mais avec une conscience exquise de chaque instant qui passait, avec des ampoules qui se formaient sur sa peau, avec la senteur de la chair carbonisée, avec sa vie, son sang qui se répandait en lac vermeil autour de lui...

Et le souvenir d'avoir appelé ses frères, d'avoir appelé le passant, d'avoir appelé n'importe qui dans l'univers plutôt que Cantilène.

Cantilène qui le regardait de ses yeux absents, Cantilène, un vase vide. Il l'avait suppliée d'aller chercher de l'aide, de trouver sa mère, quelqu'un, n'importe qui, mais elle n'avait pas été plus loin que la porte et elle était revenue le contempler de ses yeux sans âme tandis que les heures passaient, pareilles à des années.

Jusqu'à ce que, enfin, une voix ait frappé son oreille, une voix qui appelait Cantilène. Comme en un miracle, comme en une hallucination, le visage de celle-ci était devenu celui de sa mère.

— Hahn, avait-il hoqueté, une fois, deux fois, de crainte qu'elle ne le crût mort et ne le laissât là...

— Gedda ! (Et Hahn s'était rejetée loin de lui, le visage décomposé... puis ses yeux s'étaient fugitivement posés sur sa fille et elle l'avait de nouveau contemplée avec un geste d'impuissance.) Cantilène ! Cantilène !

Et le visage qui lui était alors apparu avait été de nouveau celui de Cantilène, des traits que ressuscitaient la rage et des yeux mouillés de larmes. Elle accablait sa mère d'accusations incohérentes, d'un déluge de récriminations. Cet intarissable flot de malheurs balayait les quelques mentions qu'Hahn aurait voulu faire de sa propre douleur ou de sa colère. Il les avait vues se précipiter l'une vers l'autre et se tomber dans les bras dans un débordement de sanglots tandis qu'un voile de sang tombait sur ce spectacle et que leurs voix devenaient celles de fantômes, tout comme lui-même en était déjà un pour elles.

Lorsqu'il avait rouvert les yeux, il avait découvert la splendeur immaculée d'un champ de neige... puis, lentement, sa vision s'était

éclaircie et il avait reconnu dans ce désert blanc les parois d'un container isolant d'hôpital. On avait fini par lui venir en aide, après tout... Il pouvait néanmoins deviner au cocon d'argent qui l'enveloppait dans ses mailles qu'il avait bien failli ne pas avoir besoin de tels soins.

Le motif de sa présence lui était alors revenu en mémoire et il avait su ce qu'il lui restait à faire. Il s'était libéré des fils et des tubes qui le reliaient aux instruments, tel un mort qui se redresse dans son cercueil, attirant une nuée d'internes. Il se rappela leurs regards ébahis lorsqu'il leur avait demandé quel jour on était avant de réclamer l'envoi d'une dépêche et un examen d'identité...

Il s'était fait reconnaître dans son droit de se faire obéir au nom de la sécurité de l'Hégémonie et, au travers du brouillard de la souffrance et des drogues, il avait vu l'équipe mise à son service prendre ses ordres, lui rapporter chaque ajournement, chaque progrès dans l'affaire, en lançant des coups d'œil furtifs sur les cadrans au-dessus de sa tête. À leur expression, il devinait qu'il leur était impossible de comprendre comment il pouvait encore fonctionner.

Et il fonctionnait parce qu'il n'avait pas le choix. Il se résignait à la douleur et à l'hébétude comme il avait appris à se résigner au Lac de Feu. Peu à peu, il était parvenu à la conclusion qu'ils ne lui obéissaient pas par loyauté envers l'Hégémonie mais en raison du trèfle qu'ils avaient trouvé suspendu à son cou.

Le savoir était en définitive le seul et vrai pouvoir...

Gundhalinu porta la main à l'emblème qui reposait sur le plastron soyeux de son uniforme. « Le savoir. » Il savait maintenant, il savait vraiment ce que c'était qu'être un oracle. Pas un saint, pas un dieu... rien qu'un vase. *Rien qu'un homme*. Il serra le pendentif dans son poing avec le souvenir du premier instant où il l'avait porté. Sa main se contracta jusqu'au moment où il sentit les barbes lui entrer de nouveau dans la paume. Des gouttelettes de sang ruisselèrent sur son poignet jusqu'à sa manche. Rien n'était comme il l'avait imaginé...

Un voyant clignota sur son terminal et il effleura le clavier. La porte de son bureau s'ouvrit et Ossidge fit pénétrer les prisonniers dans la pièce. Leur visage disparaissait encore sous la bulle de sécurité car ils venaient de passer près de quatre semaines au secret. Sur son ordre, tout contact avec le monde extérieur leur avait été refusé du jour de leur arrestation. Il avait même invoqué la sécurité de l'Hégémonie pour demander la suspension de leurs droits civiques, et sa décision avait été ratifiée.

Ossidge attendait.

— Vous pouvez leur ôter leurs entraves, Ossidge. Je vais les interroger en privé.

— C'est contraire au règlement, Inspecteur.

Ossidge évoquait un bloc de granit.

— Il s'agit là d'un cas... très particulier, Ossidge.

L'Inspecteur qui, jadis, n'aurait jamais toléré la moindre infraction, posa les mains sur son bureau et attendit les protestations d'Ossidge...

Ossidge hocha la tête.

— D'accord, Inspecteur. Parce que c'est vous qui me le demandez. Normalement, je ne devrais pas le faire, mais parce que c'est vous...

Il libéra les prisonniers et s'achemina vers la porte.

— Merci, Ossidge, murmura Gundhalinu, surpris, puis il se remémora la nuance presque craintive qu'il avait perçue dans la voix de son sergent.

Celui-ci se retourna.

— Je voulais vous dire quelque chose, Inspecteur. Ce n'est pas commun, votre façon d'être revenu dans la police... je veux dire, quand on pense que vous êtes le plus grand héros...

— Je ne voudrais pas être ailleurs, l'interrompit gentiment Gundhalinu. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien dans cet uniforme.

Il sourit mais ce ne fut pas le sourire qu'il aurait voulu avoir.

Ossidge sourit aussi. C'était la première fois que Gundhalinu le voyait desserrer les lèvres. Puis il salua et quitta la pièce.

Gundhalinu attendit que les deux prisonniers aient retiré leur casque et il découvrit leur visage comme ils découvriraient le sien. Les émotions contradictoires qu'il put y lire le frappèrent presque par leur drôlerie.

— Toi... ?

— BZ !

Les voix de ses frères se noyèrent dans une cacophonie incrédule.

Il resta un moment immobile et silencieux derrière son bureau. C'étaient de nouveau les frères qu'il conservait dans son souvenir. Des gens propres, en bonne santé, civilisés dans leur apparence en dépit de la tenue carcérale. Seulement, il ne se fiait plus à ce que lui apprenaient ses yeux.

— Bonjour, HK... bonjour SB.

HK se laissa tomber à genoux au pied du bureau :

— BZ, par le nom de tous nos ancêtres, je te jure que je n'ai pas voulu ça ! Dieux merci, tu es vivant... (Il se prit le visage dans les mains.) Je ne comprends pas... je ne comprends pas comment ça s'est passé.

— Tu m'étonnes ! grogna SB. Tu n'as rien fait d'autre que compter les sous jusqu'au moment où les flics nous sont tombés dessus.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit HK en secouant frénétiquement la tête et en décochant à son frère un regard noir.

Gundhalinu se leva de sa chaise non sans que la douleur de son flanc le fit grimacer puis il fit le tour du bureau et tendit les mains à son frère pour l'aider à se relever.

HK se remit debout et se rejeta en arrière avec un cri d'effroi lorsqu'il vit du sang sur lui, du sang qui venait de la main de son frère.

Gundhalinu esquissa un sourire et lui dit :

— Je ne t'ai pas contaminé.

HK s'essuya le bras sur sa tenue mais la tache ne voulait pas disparaître.

Et Gundhalinu, lourdement appuyé sur le coin de son bureau, chercha le regard de SB.

Ce dernier baissa les yeux.

— Si tu attends de moi des excuses, sache que je n'ai pas l'intention de t'en faire.

Gundhalinu soupira.

— Non, frère, ce n'est pas ce que j'attends de toi.

Progressivement, SB releva la tête, mais il se contenta de déclarer :

— J'ai essayé de te tuer. J'ai même cru que tu étais mort.

— Il s'en est manqué de peu pour que ce soit vrai.

Sa main se porta à son flanc.

— Et que s'est-il passé ?

Gundhalinu eut presque l'impression que son frère était peiné.

— La pile était pratiquement morte. (L'ironie de la situation lui arracha un sourire.) La dernière blague de Finismonde, somme toute... C'est la mère de Cantilène qui m'a trouvé. Sa fille lui avait montré où j'étais.

— Cantilène ? répéta bêtement HK. Mais je croyais qu'elle...

— Les oracles conservent une sorte de lien mental par le Transfert. D'une manière ou d'une autre, elle a pu faire partager à sa mère ce que ses yeux voyaient... (Il s'interrompit car le souvenir de ces moments qu'il avait passés seul ou presque dans cette pièce abandonnée brouillait ses sensations présentes.) Hahn m'a conduit à l'hôpital et, de là, j'ai donné des ordres pour que vous soyez arrêtés avant d'avoir pu regagner Seuil et commencer à faire chanter l'Hégémonie.

« Tout paraît si simple. Comme dans un mensonge. » Il observa ses frères dont le visage se crispait et se fermait.

— Et qu'as-tu fait du moteur stellaire ? s'enquit SB au bout d'un moment.

— Ce que j'avais dit que j'en ferai. Le globe de feu, accompagné d'un rapport, a été soumis à l'examen du Juge Suprême.

C'est à peine s'il pouvait encore se remémorer la succession précise des événements. À la suite du message codé qu'il avait fait

parvenir à l'Inspecteur en Chef, on était venu le chercher à Finismonde et on l'avait ramené à Seuil. Il avait alors dû subir une longue opération chirurgicale et une avalanche de questions. Puis il avait entamé sa rééducation et, de nouveau, on l'avait accablé de questions, d'entrevues, d'interrogatoires, de questions, de questions, de questions...

— Mes hypothèses se sont vues confirmées.

Une désolation comparable à celle de Finismonde apparut sur leurs traits.

— Et qu'est-ce que tu en as tiré ? fit amèrement SB en promenant son regard sur l'étendue du bureau. Rien.

— Bien au contraire, lui répondit Gundhalinu avec un large sourire. Tu n'as donc pas entendu ce qu'a dit le sergent ? Je suis presque un héros. Ils ne savent pas quoi inventer pour me récompenser. Je suis sur le point d'être promu commandant. Au point où en sont les choses, je suis pratiquement sûr de pouvoir obtenir tout ce qu'il me plairait de demander.

« Et peut-être ai-je toujours su que cela se passerait ainsi », se dit-il. Puis son regard se posa sur le visage de ses frères et son sourire se figea. « Et sans doute est-ce pour cette raison que je ne vous aurais jamais laissés y prendre part. »

— Alors, pourquoi tu n'en profites pas ? s'écria HK. Tu nous as pourtant avoué désirer certaines choses. Tu n'es pas différent de nous !

— Si, lui répondit Gundhalinu avec douceur. Je suis différent. Mais tu as raison sur un point : il est des choses que je désire. J'en ai déjà obtenu quelques-unes mais ce que je veux n'est pas des plus simple à avoir. Il faudra du temps.

« De la sagacité aussi, et de la patience. »

... Et la certitude de pouvoir transformer le filet manipulateur dans lequel les autres tentaient déjà de l'enserrer en une échelle de corde qui lui permettrait de monter toujours plus haut vers le but qu'il s'était fixé.

— Et nous ? lui demanda SB.

Ce fut un regard presque absent que Gundhalinu ramena sur ses frères. Il croisa les bras devant sa poitrine douloureuse.

— Eh bien, je songe à vous inculper de tentative de meurtre et peut-être aussi de haute trahison.

— Mais nous sommes tes frè...

HK se mordit aussitôt la lèvre et ses taches de rousseur virèrent au pourpre.

— La voix du sang, n'est-ce pas ? fit Gundhalinu dont le sourire s'était mué en rictus. C'est un sujet que je connais bien. N'ai-je pas vu le mien couler abondamment ces derniers temps ?

— Tu nous dois tout de même quelque chose, intervint SB qui, les

yeux brillants, prit place sur un siège. Sans nous, tu ne serais jamais sorti vraiment de Sanctuaire... et, en tout cas, tu n'y aurais jamais mis les pieds.

— C'est possible, lui rétorqua Gundhalinu en déplaçant le poids de son corps contre le dur plateau du bureau. Cette question restera sans réponse, tout comme nous ne saurons jamais quel châtiment vous auriez mérité en toute justice. Je n'ignore pas ce que la loi prescrit en pareil cas mais je sais aussi... (Son regard tomba sur le sang coagulé qui lui maculait la main. Puis il releva la tête.) Je sais que personne ne ressort inchangé de Finismonde. Le seul mal que vous ayez fait, c'est moi qui en ai été la victime. Et je ne suis pas votre juge. (Par-delà ses frères, ses yeux se posèrent sur le mur du fond.) J'ai obtenu certains arrangements. (Il les sentit plus qu'il ne les vit se raidir.) Notre patrimoine sera restitué... va m'être restitué. (« Vous ne demandez pas grand-chose », lui avait-on dit sans savoir que...) Lorsque vous atteindrez Kharemough, vous aurez un endroit où retourner. Vous disposerez aussi d'une annuité suffisante pour vous permettre de vivre confortablement. Bien entendu, vos dépenses seront supervisées par une personne de confiance.

— Merci, BZ. Nous n'en méritions pas tant... Nous allons... nous... fit HK en tripotant nerveusement la fermeture de sa tenue.

SB n'avait pas ouvert la bouche. Gundhalinu s'écarta du bureau.

— Debout, SB. Je ne t'ai jamais dit que tu pouvais t'asseoir.

Il observa son frère qui s'extirpait du fauteuil. SB posa sur lui un long regard puis il fit un imperceptible signe de tête. Ses lèvres se retroussèrent en un sourire sardonique.

— Je devine que tu as changé.

— Je le prends comme un compliment, lui répondit Gundhalinu qui croisa de nouveau les bras pour se tenir les côtes. Si l'un de vous deux tente quoi que ce soit pour modifier les dispositions que j'ai prises, vous serez déchus de vos droits de classe et intégralement déshérités. Que l'un de vous deux s'aventure à vouloir tirer profit du moteur stellaire – qu'il fasse la moindre tentative pour s'en attribuer publiquement la découverte – et vous serez traînés en justice sous des chefs d'accusation que vous ne pourriez même imaginer. (Il montra du doigt son terminal.) Je ne vais pas tarder à vous suivre sur Kharemough et, de toute façon, où que j'aille, vous serez toujours sur mes fichiers. Ne vous avisez pas de croire que vous pourrez m'échapper. Ou que je pourrai oublier ce que vous m'avez fait.

SB lui lança un regard noir.

— C'est du chantage.

— Je préfère y voir l'esprit de la loi en opposition à sa lettre, lui rétorqua Gundhalinu en haussant les épaules. (Puis il se tourna et se pencha sur son bureau pour appeler la sentinelle. La porte de la pièce

s'ouvrit et un agent de police entra.) Vous avez reçu vos instructions ?

Le policier hocha la tête.

— Quant à vous, je viens de vous donner les vôtres, ajouta-t-il en posant un ultime regard sur ses frères.

Puis il leur tourna le dos et s'absorba dans la contemplation de la pluie jusqu'à ce qu'ils fussent sortis.

Lorsqu'il se retourna, il fut presque déçu de ne pas trouver le fantôme de son père en train de l'attendre. Le Lac de Feu seul lui avait permis de voir ses fantômes mais ils n'avaient jamais cessé d'être bien réels et lui, toute sa vie durant, n'avait jamais cessé de vivre en leur compagnie.

Il se réinstalla dans son fauteuil et se prit la tête dans les mains.

— Eh bien, Père, c'est fini. T'ai-je enfin permis de goûter le repos ?

Le carillon argenté de l'antique montre parvint à ses oreilles. Il leva les yeux, secoua lentement la tête et se renversa sur son siège.

Il tenait à présent la montre dans sa main. « Le passé ne nous quitte jamais, même s'il n'en demeure que des vestiges. » Il soupira. Il avait exécuté l'ultime souhait de son père et il en gardait un goût amer dans la bouche. Son père s'était montré tout à la fois faible et rigide... humain en somme. Rien de divin. Quant à l'acte qu'il avait commis contre lui-même, il n'avait à présent pas plus de signification que le système de valeurs qui l'avait rendu nécessaire. Ses yeux tombèrent sur ses poignets. La peau lisse et brune conservait toujours une infime trace rose laissée par la chirurgie esthétique. Il porta la main à son front. Là aussi, une autre cicatrice achevait de s'effacer. Il se leva brusquement.

La fenêtre l'attendait, ruisselante de larmes. Il s'en approcha et posa une main palpitante sur la fraîcheur agréable de la vitre. Dehors, il vit le Panthéon qu'illuminait l'un des rares rayons de soleil de cette fin d'après-midi. Il se demanda si la foule qui s'y rassemblait y verrait un présage.

« Rien n'a de sens... » Pas plus la cérémonie de ce soir que le reste... Tout n'est que le déguisement pompeux dont la vanité voile le corps nu de la vérité. Un fou trop savant et animé d'une volonté suicidaire était tombé par hasard sur le secret du Lac de Feu. « Il faut un fou pour en comprendre un autre, dit le proverbe. » Et il secoua tristement la tête.

Les choses avaient radicalement changé lorsqu'il avait dénoué l'énigme du Lac et rapporté le moteur stellaire à l'Hégémonie. Mais, dans les semaines qui avaient suivi, il n'avait pas eu vraiment le loisir de se rendre compte à quel point.

Et, maintenant qu'il disposait du temps nécessaire, une évidence le frappait... les changements qu'il avait provoqués n'allaient pas tous

être bons. Kharemough, qui dominait déjà l'Hégémonie, était la seule dont le niveau technologique permettait la pleine exploitation de la découverte. Son monde natal, il ne l'ignorait pas, ne gouvernait avec mansuétude – déléguant une bonne partie de ses pouvoirs aux planètes alliées – que parce qu'il y était contraint par les distances interstellaires. Jadis, Kharemough avait formé le rêve de constituer un Nouvel Empire... et le Premier ministre se déplaçait encore avec son Assemblée de monde à monde, inoffensif rappel de ces chimères du passé. Mais combien de temps Kharemough, avec toute son arrogance technocratique et raciale, résisterait-elle au désir de ressusciter ce rêve de grandeur et de faire de ses nouvelles nefs intersidérales une flotte de guerre ?

Pas un seul instant.

N'avait-il pas déjà entendu les hauts responsables de la police envisager une telle possibilité au cours de discussions avec les représentants de l'Hégémonie ? Des discussions qui portaient sur l'eau-de-vie, et sur un éventuel retour à Tiamat...

Tiamat qui n'aurait pas eu sa place sur la liste des planètes à contrôler en priorité... s'il n'y avait eu l'eau-de-vie... Cette rareté, cette précieuse obscénité... si restreint était le nombre d'hommes qui pouvaient rêver de goûter ne serait-ce qu'une fois à la liqueur d'immortalité. Mais ceux qui pouvaient se le permettre détenaient assez de pouvoir pour être en mesure de s'assurer qu'elle leur serait de nouveau accessible... Il en résultait que Tiamat ne disposerait pas de son siècle d'indépendance par rapport à l'Hégémonie. Que Moon – sa bien-aimée Moon – n'aurait pas le droit de mener tranquillement à son terme son règne et sa vie... à moins que ne lui soit accordé le temps de guider son peuple vers un statut économiquement autonome.

Il porta de nouveau la main à son trèfle, effleura les taches ternes qui se trouvaient à la pointe de chaque barbe. Lorsque ses frères lui avaient demandé quel était son plus cher désir, la première réponse, la seule, qui lui était venue à l'esprit avait été son souhait de retourner sur Tiamat, de revoir Moon. Et, dans cet instant d'extase, il s'était rendu compte que la découverte du moteur stellaire lui donnait le moyen de réaliser ce désir.

Cette époque où l'Hégémonie quittait Tiamat – et cette autre où elle y revenait – portait un nom pour le peuple de ce monde : celui de Changement... un temps où tout devenait possible. Et c'était un nouveau Changement qu'il risquait d'apporter en réalisant son souhait... un Changement radical, le dernier. Et, pour la population de Tiamat, un temps où rien ne serait plus possible.

Lorsqu'il avait pris conscience de ce fait, il avait su à quoi il consacrerait le reste de son existence. Il allait accepter ces honneurs que l'on ne manquerait pas de lui décerner pour son héroïsme

involontaire, il en tirerait le prestige et l'influence qui sont leur conséquence habituelle et les placerait au service de Tiamat. Il achèverait ce qu'il avait entrepris sur cette planète des années auparavant. Il deviendrait un héros... mais pas pour ces gens qui, aujourd'hui, l'acclamaient.

Et peut-être même n'en serait-il pas un pour ceux qu'il tenterait de sauver. Il reverrait Moon ; c'était une certitude à présent. Mais elle ne serait plus la même que dans ses souvenirs... pas plus qu'il n'était l'homme qu'elle avait connu. Leur amour avait été une aberration dictée par la nécessité. S'il était resté sur Tiamat, un tel amour eût fondu comme neige au soleil d'été. Des années-lumière séparaient leurs deux mondes, leurs deux modes de pensée. Il aurait eu tort d'y rester comme il avait eu tort d'en partir...

Et voilà qu'un autre fantôme se voyait imposer le repos éternel. Il fit la grimace. Lorsqu'il retournerait sur Tiamat – et il y retournerait un jour, dès qu'il lui serait physiquement possible de s'y rendre – ce serait pour un meilleur motif – sur des bases plus saines – que la recherche de ce qui n'avait jamais eu l'ombre d'une réalité. Moon était reine à présent, et lui était un héros. Tous deux, en outre, étaient des oracles. « Et les oracles ne sont pas censés rechercher le pouvoir. » Il se remémora Cantilène et cette phrase qu'il lui avait dite quelque part au cours d'un rêve. Elle n'avait voulu devenir sibylle que parce qu'elle désirait le pouvoir... et le pouvoir l'avait détruite, tout comme le prédisait la tradition. Dans toute l'Hégémonie, le nombre d'oracles occupant des positions réellement influentes était fort restreint. Il avait cependant le pouvoir et, maintenant, il désirait le garder... il en était de même pour Moon.

« Mais, nous autres, nous ne l'avons pas demandé. » Certes, elle avait dû affronter la félonie de sa propre mère pour accéder au trône mais elle n'avait accepté d'être reine que par foi envers le chemin que traçait pour elle la machinerie de l'oracle. Elle avait placé sa confiance dans cette intelligence artificielle qui manipulait les circonstances et ses propres actes dans un but dont elle-même n'avait pas une claire compréhension. Il se demanda si, maintenant, elle avait oui ou non fini par comprendre.

Et il avait été lui aussi manipulé de façon parfaitement imprévisible quoiqu'il ne sût toujours pas si c'était par quelque obscure part de sa volonté ou simplement par la dure poigne du destin. La folie l'avait-elle rendu apte à se transformer en oracle ? Ou le fait d'en devenir un l'avait-il guéri ? Sur Tiamat, peut-être ne s'était-il pas contenté d'être une note en bas de page, après tout ? Peut-être avait-il été autre chose que la victime des circonstances ? Jamais il n'aurait de certitude à ce sujet, à moins qu'il ne se décidât à retourner sur Tiamat et à poser à Moon les bonnes questions...

Il eut alors un sourire, un vrai sourire. Mais sa bouche reprit des contours incertains lorsqu'il se remémora le fantôme nimbé de bleu qui tendait les bras vers lui. « A-t-il enfin trouvé le repos ? se dit-il. Ô, dieux ! Est-il un acte que nous ayons jamais accompli pour le bon motif ? »

Il se frotta les yeux et les posa de nouveau sur le Panthéon... la demeure des dieux. Ce soir, il n'y aurait là personne qu'il connût vraiment, personne qui le connût vraiment. Ces gens qui l'attendaient pensaient qu'il était un héros, un être brave, un brillant personnage, un homme d'exception... Et ils n'aspiraient qu'à tout lui donner tout en louant sa modestie. « S'ils savaient... » Le pli de ses lèvres s'inversa. Mais ils ne sauraient jamais... ils ne voudraient jamais savoir. Ils avaient besoin de croire que l'on récompensait toujours la vertu, que le mal était toujours puni, que l'ordre régnait. Cela seul avait de l'importance.

En un temps, il avait eu un tel besoin de croire de telles choses qu'il en avait été conduit à la folie... Si bien qu'il était presque mort sous le poids de sa propre culpabilité car, à cette époque, il ne pouvait accepter que certaines choses fussent par définition hors de contrôle. Personne ne détenait la formule secrète qui lui permettrait de traverser comme par enchantement l'espace d'une journée, et encore moins celui d'une vie entière. L'ordre et le chaos s'arrangeaient au mieux pour établir une trêve dans l'équilibre fragile de laquelle était suspendu tout l'univers. Un jour, à des millions d'années d'ici, les étoiles quitteraient le ciel nocturne pour se déverser dans les ténèbres. La main du destin retournerait alors le sablier et elles reviendraient toutes s'accrocher à la voûte céleste... ou peut-être non. « Si je dois mourir aujourd'hui, qui pourra tirer profit de ma vie ? » À présent, il était en mesure de vivre au jour le jour car il savait qu'en fin de compte ce n'était la vie de personne sinon la sienne. Et, quand bien même se serait-elle avérée ne rimer à rien, il aurait du moins fait le choix de se ranger du côté de l'ordre.

Il allait tout d'abord superviser l'expédition scientifique que l'on était en train de mettre sur pied. Pour un temps, son unique et spéciale qualification d'expert serait indispensable. Ce rôle, du moins, ne serait pas une mascarade et il serait en mesure de veiller à ce que Cantilène soit prise en considération. Il s'était en effet arrangé pour que Hahn participe à l'expédition et emmène sa fille avec elle. Longtemps encore, les oracles seraient nécessaires là-bas, jusqu'à ce que le Lac ait réintégré les vaisseaux stellaires et retrouvé sa sérénité. À son sens, il devait bien cela à Cantilène même s'il sentait bien que ce n'était ni pour lui ni pour elle une réponse valable... Il se détournait en esprit du souvenir de son visage qui aurait pu être le sien. Ce visage, il allait le revoir, encore et encore, et très bientôt, jusqu'à ce

qu'il se soit fondu dans un autre visage.

Lorsqu'il aurait la certitude que les recherches sur le Lac seraient en bonne voie, il partirait pour Kharemough. Là, il travaillerait à consolider sa position, accroîtrait son influence et se rendrait irremplaçable dans le nouveau plan de technologie interstellaire. Il conserverait son haut poste dans la police et s'en servirait pour établir les bases de son pouvoir. Coûte que coûte...

Il se reporta vers le moment de sa vie où les choses s'étaient enclenchées pour l'amener jusque-là, il considéra les épreuves qui l'avaient préparé pour cet avenir qu'il venait de se choisir même si elles l'avaient rendu inévitable. Elles lui avaient paru être la fin de tout... et il en était pourtant sorti vivant. Nulle de ces ordalies n'avait été plus qu'un prélude, une halte dans le temps qui lui avait permis de commencer vraiment à vivre.

Plus jamais il n'y aurait place dans sa vie pour des blessures qu'il serait susceptible de s'infliger à lui-même, pour des hésitations, pour une obéissance aveugle à des lois conçues par les hommes et aussi imparfaites que lui-même. Il survivrait à tout obstacle qui se dresserait sur son chemin parce qu'il avait à présent la certitude d'en être capable. Il retournerait sur Tiamat et veillerait avec Moon à ce que le pouvoir passe en de bonnes mains. Ensemble, ils inaugureraient un nouvel avenir et mettraient un terme à de vieilles erreurs, ils feraient... Il se surprit alors à sourire, béat comme un idiot mort d'amour. Il soupira. Non... *plus jamais pour le bon motif.*

Le bip de son interphone se mit à résonner dans le silence.

— Inspecteur ?

Surpris, il se détourna de la fenêtre avec une telle brusquerie que l'antique montre tomba du rebord. Avant même qu'il ait pu le retenir, son talon écrasa lourdement le boîtier d'or massif, les silhouettes animales incrustées de bijoux et le délicat circuit qui se trouvait à l'intérieur.

Il leva le pied, s'accroupit et ramassa les morceaux de la montre avec autant de tendresse que s'il se fût agi d'un enfant blessé. Il reposa la montre sur le rebord de la fenêtre et resta penché sur elle, les lèvres agitées d'un tremblement incoercible.

— Inspecteur Gundhalinu ? Il est l'heure de partir pour la cérémonie...

Et il se mit à rire, d'un rire inextinguible. « Quels miracles nous sommes, pensa-t-il. Quels miracles et quelles ratures ! »